

L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME VII

QUÉBEC, DECEMBRE 1925

N° 4

Comparons

M. JULES DORION, soulignait l'autre semaine l'œuvre accomplie dans le silence par nos sociétés catholiques. Il y marquait particulièrement le bien immense fait en 1923, en notre ville de Québec, par la Société Saint-Vincent-de-Paul.

“ Durant l'année 1923, disait-il, la dernière qui est mentionnée dans le rapport que nous avons sous les yeux, ses membres ont visité cinq mille familles, secouru vingt-quatre mille cinq cents personnes, protégé sept cents orphelins, patronné aux écoles huit cents enfants, visité neuf cents malades, assisté soixante et quatorze mourants ; nous ne parlerons pas de ceux qui se sont faits scieurs de bois, infirmiers, valets de chambre, etc. ; et tout cela a coûté, en frais d'administration : zéro.

“ Bien plus, tous ceux qui ont ainsi dépensé leur temps, payé de leur personne, ne se sont pas bornés à distribuer sagement l'argent recueilli ; ils ont sorti de leur poche douze mille piastres pour augmenter la part du pauvre.”

*

* *

Quelle somme de dévouement doit-on dire, et quelle admiration ne doit-on pas avoir pour ces personnes généreuses qui n'ont pas regardé à donner de leur personne et de leur argent !

Quelle générosité aussi de la part de la population de Québec !

Ce n'est cependant pas tout, car en cette année 1923, il y eut d'autres sources de charité ; une seule d'entre elles distribua des secours pour plusieurs milliers de piastres, et à des

personnes qui n'allèrent qu'en très petit nombre frapper aux portes des conférences Saint-Vincent-de-Paul.

Il est donc raisonnable d'affirmer qu'en cette année 1923 plus de 25,000 personnes, à Québec, ont vécu pendant un temps plus ou moins long de la charité publique.

Soit, à peu près le quart de la population de la ville.

Si on compare l'année 1923 à celle qui la suivit, on doit avouer encore qu'il y eut en 1923, jusqu'aux élections municipales, passablement de travail pour les journaliers, travail qui manqua entièrement en 1924.

L'année 1924 apporte donc avec elle un plus fort contingent de misères et de secours.

*

* *

A ceux qui, à la campagne, se plaignent de la situation, qui disent non sans raison que les temps y sont durs et que l'argent est rare ; à ceux qui sont encore tentés de croire que la vie en ville est une affaire bien brillante, fort aimable et qui tombe rôtie dans la bouche ; à ceux qui croient exagérées les opinions que nous donnons sur la situation supérieure de la campagne, nous dédions ces chiffres :

Un quart de la population pendant un temps plus ou moins long, particulièrement pendant la saison d'hiver, le temps le plus dur où les besoins sont plus grands, a été aux crochets de la charité.

Les campagnards qui ont visité notre ville pendant cette période n'ont rien vu de tout cela. Ils ont vu nos rues débordantes de monde, nos montres de magasins remplies de marchandises brillantes et dispendieuses, nos théâtres regor-

ger de monde ; ils ont vu en un mot le reluisant de la vie de ville.

Tout ce qui brille n'est pas or, dit le proverbe.

Ce quart de la population dans la pauvreté la plus complète, sans pain sur la table et sans feu dans le foyer, sans argent pour tenir les enfants aux écoles et pour les habiller, ils ne l'ont pas vu.

* * *

La misère est honteuse et cherche à se cacher.

Et maintenant, que ceux qui regardent la ville avec un œil d'envie, qui n'y voient que brillant, plaisirs et richesses, et qui, la comparant à la campagne, trouvent cette dernière bien monotone et fournisseuse d'une vie peu payante fassent la comparaison.

Qu'ils regardent soigneusement autour d'eux et comptent les miséreux. S'ils en trouvent, souvent ils les compteront sur les doigts de leurs mains. A tout prendre, leur nombre ne formera que l'exception.

Chez nous un quart de la population a reçu des secours, et combien d'autres ont souffert en silence ou en cachette, capables qu'ils se sentaient de ne pas recourir à la charité des autres.

Lorsque nous parlons des avantages de la vie de campagne et que nous mentionnons la présence du bon soleil et de l'excellent air pur, on nous répond souvent qu'on ne vie pas d'air et de soleil. Les statistiques que nous venons de donner ne parlent pas de ces choses précieuses ; elles parlent de chauffage, de nourriture, de vêtements.

Ces statistiques sont plus éloquentes que de longs discours, puisque, en quelques lignes, elles nous font le portrait réel d'une situation que l'on connaît mal et que l'on se représente si belle.

La ville ne refuse pas de recevoir ceux qui y vont, mais elle est souvent parcimonieuse comme on peut le voir.

A ceux donc qui veulent quitter la campagne sans raisons suffisantes nous demandons de réfléchir, de comparer les chances de vie que peut continuer à leur donner la campagne avec celles que leur promet la ville qui les fascine.

Il n'y a rien comme envisager froidement les faits pour se rendre compte d'une situation.

Thomas POULIN.



LE NOUVEAU SÉMINAIRE DE RIMOUSKI

La vieille balayeuse



FÉLICITÉ — ou plutôt Cité, comme on l'appelait familièrement, par abréviation — était un type bien connu dans l'humble et populeux quartier avoisinant l'église Saint-Sébastien, de Nancy.

Elle ne payait pas de mine, la pauvre Cité !

Certes, elle était tout à fait dépourvue d'agrèments extérieurs. On aurait dit qu'une méchante fée avait été sa marraine et s'était amusée à ses dépens. Un nez camus, presque pas de front, de petits yeux percés comme avec une vrille, une bouche dégarnie de dents à l'exception de deux espèces de défenses qui s'avançaient presque hors de sa bouche, des cheveux jadis rouge-carotte, maintenant d'une nuance indéfinissable, s'échappant par de petites mèches frisottantes d'un serre-tête de couleur : tels étaient les principaux traits physiques fort peu engageants de Cité !

Et pourtant, malgré tout, on avait du plaisir à la rencontrer sur son chemin et à faire un brin de causerie avec elle !

Les enfants surtout se sentaient attirés vers elle !

“ Bonjour, Mamzelle Cité ”, ne manquaient pas de crier en passant devant elle les gamins et les gamines qui s'en allaient à l'école. Et les tout petits, ceux qu'on porte encore sur le bras, abandonnaient le cou de leur mère pour lui tendre leurs petites mains et n'hésitaient pas à poser leurs lèvres fraîches sur sa joue flétrie et ridée.

C'est qu'un cœur d'or, une âme limpide et joyeuse comme celle d'un enfant habitaient ce corps disgracié. Cité avait toujours connu la misère et le travail opiniâtre, et son cœur ne s'était pas aigri ; elle avait côtoyé bien des fanges et son âme était restée pure.

Elle n'avait jamais vécu que de dévouement. A l'âge où les fillettes sautent à la corde dans la rue, Cité se promenait gravement, sa taille frêle ployant sous le poids d'un bébé trop lourd, escortée de deux marmots accrochés aux coins de son tablier. Sa mère mourut encore jeune et Cité connut de bonne heure tous les soucis de la mère de famille et de la ménagère. D'apprentissage, il ne fut jamais question pour elle.

Puis, comme si sa tâche n'était pas assez lourde, son père devint infirme et Cité, à toutes ses occupations, joignit encore celle de garde-malade. Lorsque vers l'âge de trente ans, Cité se trouva libre par suite de la mort du père et de la dispersion des siens, elle se fit laveuse pour gagner son pain. Elle exerça longtemps ce dur métier. Mais, l'âge était venu, ses forces commençaient à décliner, ses bras fatigués ne portaient plus qu'avec beaucoup de peine les

lourdes charges de linge mouillé. Alors, comme elle n'avait pas de rentes, bien entendu, pour assurer le repos de ses vieux jours, elle avait pris une sorte de demi-retraite en devenant balayeuse à l'âge de soixante ans.

Ce n'est pas que le métier ne fût rude aussi ! Passe encore l'été, mais l'hiver ! Quitter son lit et son logis à quatre heures du matin pour s'en aller sous la pluie, le vent, la neige, ou la bise qui vous mord au visage, balayer le trottoir devant la maison des bourgeois qui dorment tranquillement, leurs volets clos, dans leur lit bien chaud, brrr... cela donne le frisson rien que d'y penser.

Vers neuf heures du matin, sa besogne de balayeuse était terminée, mais l'après-midi, elle trouvait encore le moyen d'exercer différents petits métiers : tour à tour, garde-malade, raccommodeuse, gardienne d'enfants, etc., elle gagnait ainsi quelques sous qui ajoutés, à son gain du matin, la faisaient vivre, oh ! bien modestement.

Cette pauvre créature avait le génie de la charité. Toutes les misères avaient le don de l'attirer et elle avait un flair merveilleux pour les découvrir. Elle consolait les affligés, reconfortait par ses conseils et ses encouragements ceux qui étaient prêts à céder à la tentation ou au désespoir, partageait quelquefois son pain avec plus pauvre qu'elle, ou prenait sur son sommeil le temps d'aider une voisine à raccommode les vêtements d'une famille nombreuse.

Mais comment énumérer toutes les industries de la charité de Cité ? Plus encore que la nécessité, la bonté est ingénieuse.

Il lui était même arrivé une fois en sa vie de donner de l'argent et beaucoup d'argent.

Il y avait longtemps qu'elle avait mérité dix fois un prix Monthyon, lorsqu'une dame, qui l'employait comme laveuse, s'était avisée de la signaler à l'Académie de Stanislas, digne émule à Nancy de l'Académie française, pour découvrir et récompenser la vertu. Et Cité à son grand étonnement — elle ne pouvait comprendre qu'on la payât si cher pour avoir rien fait que de bien naturel — Cité eut un prix de vertu de trois cents francs.

Sa protectrice lui adressa quelques paroles bien senties sur les bienfaits de l'épargne et lui donna le conseil de ne pas tarder à faire fructifier son petit capital. Cité écouta docilement ses avis et promit de les suivre, mais elle ne se hâta pas assez, et, du vieux bas où ils avaient été provisoirement déposés, les trois cents francs ne passèrent point à la Caisse d'épargne.

Un neveu de Cité eut vent de l'aubaine. Il vint aussitôt conter ses petites affaires à sa tante. Il aimait, mais là ! de tout son cœur, une jeune fille honnête, bonne ouvrière et jolie donc ! mais qui comme lui n'avait pas le sou, quoi ! Tout le monde leur disait comme ça que

ce n'était pas raisonnable d'entrer ainsi en ménage. Alors, si c'était un effet de la bonté de sa tante de leur acheter un petit mobilier ? Il lui revaudrait cela plus tard, pour sûr.

Cité prit le temps de réfléchir et de se renseigner, et trois jours après, en compagnie des deux jeunes gens heureux et ravis, elle achetait sur la place du Marché le petit mobilier.

Puis vint une nièce. Il lui fallait une machine à coudre. Si sa tante voulait l'aider, c'était son pain et celui de sa mère qui était assuré. La machine à coudre fut achetée.

Il restait encore un peu d'argent à Cité, oh ! pas beaucoup. Il servit à payer le dernier terme d'une vieille voisine qu'un propriétaire féroce menaçait de l'huissier. Fallait-il pas la laisser mettre sur le pavé ?

Du coup, Cité fut libérée des soucis de la fortune. Mais elle avait compté sans sa protectrice qui entendit connaître l'emploi des trois cents francs. Il fallut bien que Cité confessât ses libéralités. La dame eut peine à contenir son indignation. Elle reprocha à Cité sa légèreté impardonnable à son âge, son imprévoyance, son manque de sens commun, voire même son ingratitude envers l'Académie de Stanislas et surtout envers elle, sa bienfaitrice, qui n'avait épargné ni son temps, ni ses démarches, ni ses peines pour lui faire obtenir ce prix dont elle avait fait si peu de cas. Elle termina son algarade en signifiant à Cité de ne plus remettre les pieds chez elle.

Et de ce jour, Cité n'eut plus de protectrice ici-bas. Mais là-haut, son Père céleste la regardait avec complaisance et veillait sur elle avec amour !

Malgré sa misère, Cité n'était pas malheureuse.

Elle avait la paix de la conscience : jamais oreiller ne fut moins bourrelé de remords que celui de la vieille balayeuse, si tant est qu'elle en eût un. Elle ne prévoyait pas l'avenir d'une façon inquiète. "A chaque jour suffit sa peine", se disait-elle dans sa sublime simplicité. Son âme débonnaire ne nourrissait aucun sentiment d'envie contre les heureux du monde et ne faisait jamais de retours amers sur l'inégalité des conditions humaines.

Elle se sentait "chez elle" dans sa pauvre mansarde glaciale en hiver, torride en été. C'était de bon appétit et le cœur rempli de reconnaissance envers la Providence qu'elle mangeait son pain si durement gagné. Par les beaux jours, elle jouissait délicieusement "du soleil que le bon Dieu fait luire pour tout le monde, même pour les méchants", et, en tout temps, elle savourait la joie pure de faire des heureux.

Mais qu'était tout cela en comparaison du bonheur qu'elle goûtait dans sa chère église Saint-Sébastien ? Elle l'aimait avec passion. Certes, son bon curé n'avait pas d'ouaille aussi

fidèle et aussi docile que la pauvre balayeuse. Elle ne manquait pas un office : le dimanche elle élisait presque domicile à l'église. Nul, plus que cette fille ignorante et inculte ne pénétrait le sens mystérieux des cérémonies sacrées et n'en subissait le charme. Car elle était de "ces petits à qui le Seigneur révèle ses secrets, tandis qu'il les tient cachés aux sages et aux prudents."

Entre toutes les fêtes, sa tête de prédilection, c'était Noël, la fête des petits, la glorification des pauvres. Marie et Joseph renvoyés de toutes les hôtelleries, le Roi du monde naissant dans une étable, la bonne nouvelle annoncée d'abord aux bergers toutes ces choses allaient droit à son cœur.

Jamais elle n'avait manqué à la messe de minuit depuis quarante ans.

Or, un soir du 24 décembre, après avoir terminé ses petits préparatifs de réveillon, car elle ne reculait pas, ce jour-là, devant le luxe d'une tasse de chocolat et d'une brioche de deux sous, elle venait de sortir de la maison pour se rendre à l'église, lorsqu'un bruit de sanglots frappa ses oreilles. Elle regarda autour d'elle et vit une masse sombre dans le renfoncement d'une porte. C'était un petit garçon d'une dizaine d'années peut-être. Comme il ne répondait pas tout de suite aux questions de Cité, celle-ci le tirant par la main, l'emmena sous la lumière d'un réverbère pour mieux le voir. Il était misérablement vêtu, sa tête nue était couverte de flocons de neige et ses mains toutes bleuies par le froid. L'enfant continuait à gémir en soufflant sur ses doigts. Cité connaissait le supplice de l'onglée pour l'avoir enduré bien des fois. Elle ramassa de la neige et frotta les mains du petit garçon. Mais on ne pouvait s'éterniser sous les rafales de vent et de neige qui vous cinglaient la figure et vous aveuglaient presque.

"Que faire de cet enfant ?" se demandait Cité. Le conduire au poste de police ? C'était le plus simple. Elle en serait débarrassée, au moins, et elle arriverait encore à temps à l'église pour avoir une bonne place.

Elle l'entraînait déjà dans la direction du poste, lui gémissant et pleurant toujours, lorsqu'une inquiétude vint à Cité.

"Quoi ? le bon Dieu mettait sur son chemin ce petit malheureux et la nuit de Noël encore ! et elle le menait au poste comme un malfaiteur. Il souffrait le pauvre enfant, qui s'occuperait de le soulager ? Et quelle compagnie aurait-il ? Des ivrognes, des mauvais sujets. Qu'entendrait-il ? Des propos inconvenants, des blasphèmes ! Est-ce qu'elle ne ferait pas mieux de le ramener chez elle ? Elle le réchaufferait d'abord, puis elle le questionnerait. S'il avait encore une famille, elle l'y reconduirait. S'il était abandonné, elle le garderait jusqu'au lendemain, et puis on aviserait... Oui, mais avec

tout cela, c'est sa messe de minuit qu'elle manquait pour la première fois depuis quarante ans ! Et pour un gamin qu'elle ne connaissait pas, encore ! . . . Après tout c'est leur métier aux sergents de ville de recueillir les vagabonds, ce n'était pas son métier à elle ! . . .

Lorsque Cité et son petit compagnon arrivèrent dans la mansarde où régnait une douce chaleur et où le chocolat, préparé d'avance et tenu au chaud dans le four du poêle exhalait son parfum, la brave fille plaça l'enfant dans le vieux fauteuil du père, s'agenouilla devant lui et lui enleva ses souliers qui avaient pris l'eau de tous les côtés. Puis elle lui frictionna doucement tantôt les pieds, tantôt les mains. Les sanglots de l'enfant cessèrent enfin. La circulation avait repris dans ses membres glacés et, à travers les larmes qui brillaient encore dans ses yeux, il adressa à Cité un sourire mais un sourire si doux, si lumineux que la bonne fille en fut tout émue.

“ Il a faim, sans doute ”, pensa-t-elle.

L'idée lui vint bien qu'il y avait là dans l'armoire une niche entamée et un bout de fromage. Mais elle repoussa cette idée comme une mauvaise pensée. Et faisant généreusement le sacrifice du seul petit luxe de gourmandise qu'elle s'accordait pendant toute l'année, elle attira la table devant le fauteuil, y déposa la tasse de chocolat et la brioche et mit une cuiller dans la main de l'enfant. Sans mot dire, il mangea, s'arrêtant de temps en temps pour adresser à sa bienfaitrice un sourire joyeux et reconnaissant. Puis, quand il eut fini, il appuya sa tête au dossier du fauteuil ; ses paupières battirent à plusieurs reprises, puis se fermèrent tout à fait : il dormait.

Qu'il était joli à voir ainsi, ses boucles blondes éparpillées autour de son visage très pur, mais chétif et souffreteux, un bras replié sur sa poitrine tandis que l'autre pendait avec abandon le long du fauteuil ! Cité le regardait avec curiosité et avec sympathie.

“ Qui était-il ? Un orphelin ou bien un vagabond échappé de la maison paternelle après quelque méfait ? Non, cette dernière supposition n'était pas juste. Il avait l'air trop innocent. La mine n'est pas si trompeuse qu'on le dit. Qui sait ? Peut-être un enfant maltraité par une marâtre ou un père ivrogne et brutal ? ”

Chose étrange ! Cité ne connaissait pas cet enfant, elle n'avait pas encore entendu le son de sa voix et déjà elle se sentait remplie de tendresse pour lui. . . Alors tout en songeant, il lui vint une idée folle.

“ Si ce petit était abandonné, elle était bien seule aussi. Pourquoi ne le garderait-elle pas avec elle ? Lui aurait une mère et elle un enfant. Elle avait déjà bien de la peine à vivre, c'est vrai ; mais on l'aiderait peut-être. Elle serait moins fière aussi : pour le petit elle aurait le courage de demander. Et le bon Dieu donc !

Est-ce qu'il l'avait jamais laissée manquer de pain jusqu'à ce jour ? Pourquoi l'abandonnerait-il ? Parce qu'elle prendrait soin d'un de ses enfants ? ”

Toutes les tendresses maternelles contenues dans le cœur de la vieille fille allaient à ce petit inconnu. Elle tremblait déjà qu'à son réveil l'enfant ne lui avouât qu'il avait encore une famille.

Il ouvrit enfin les yeux.

“ Petit, dit Cité, le cœur battant d'émotion, tu ne m'as pas encore parlé. Tu n'as pas peur de moi, n'est-ce pas ? Dis-moi comment tu t'appelles, d'où viens-tu, pourquoi tu étais seul le soir dans la rue ? ”

L'enfant sourit encore de son beau sourire lumineux et répondit d'une voix douce :

“ Il y a longtemps que nous nous connaissons. ”

Cité hocha la tête négativement.

“ Pour cela non, je ne te connais pas. Toi, peut-être, tu m'as déjà vue. Tu es du quartier alors ? ”

— Vous souvenez vous, fit l'enfant, sans répondre à la question de Cité, de cette voisine si pauvre que, pendant un hiver très froid, elle ne savait comment réchauffer son petit garçon qui grelottait dans son berceau ? Alors, vous vous êtes privée de votre jupon le plus chaud pour le couvrir.

— Tiens, fit Cité surprise, qu'est-ce qui a pu te raconter cela ?

— Ce petit garçon, c'était moi ”, dit gravement l'enfant.

Cité le regarda d'un air sévère.

“ Est-ce que tu te moques de moi, par hasard ? Le petit garçon dont tu parles, c'est le petit Bajot qui est apprenti serrurier maintenant. Je n'ai pas encore perdu la mémoire, va ! ”

— Vous rappelez-vous, poursuivit l'enfant sans s'émouvoir, ce garçon qui avait une si vilaine plaie à la jambe ? Il n'avait plus de mère pour le soigner, et tous les jours, matin et soir, vous alliez lui panser sa plaie.

— Ah ! par exemple, comment sais-tu cela ?

— C'était moi, ce garçon.

— Non, ce n'était pas toi, s'écria Cité indignée, puisque ce garçon est soldat à présent.

— Et cet autre, qui avait volé à la devanture d'un épicier et qui fut mis en prison ? Vous souvenez-vous que le dimanche vous alliez le voir et que vous cherchiez par de bonnes paroles à le ramener au bien ?

— Dis donc, tu es joliment bien renseigné.

— C'était moi, ce garçon, expliqua l'enfant. ”

Cité le regarda avec stupeur et avec inquiétude.

“ Il n'est pas dans son bon sens, pensa-t-elle. C'est un pauvre innocent. Et moi qui le prenais déjà pour un menteur et un polisson ! C'est égal, je voudrais bien savoir comment il sait tout cela. ”

— Vous vous souvenez de ce temps où plusieurs enfants du quartier moururent de la rougeole. On vous appela une nuit pour ensevelir un petit inconnu.

— Je m'en souviens, dit Cité un peu émue.

— Je suis cet enfant, que vous avez enseveli.”

Cette fois, Cité sentit un frisson lui parcourir tout le corps, ses tempes battirent avec violence et ses dents claquèrent.

“Après tout, est-ce que les morts ne reviennent pas quelquefois sur la terre ? Cet enfant étrange, mystérieux, qui lui rappelait exactement des choses si lointaines, à coup sûr, c'était un habitant de l'autre monde.”

Elle voulut se signer ; son bras, paralysé, demeura inerte. Mais le petit garçon sourit et, sous la caresse de ce sourire, les terreurs de Cité s'évanouirent comme des neiges d'avril sous la caresse du soleil.

L'enfant s'était levé. Une auréole lumineuse se jouait autour de sa tête blonde, projetant des clartés dans les coins obscurs de la mansarde ; l'expression souffreteuse de son visage avait disparu pour faire place à une beauté resplendissante ; ses haillons s'étaient transformés en une tunique d'une blancheur immaculée.

“En vérité, dit-il d'une voix grave et douce, en vérité, Félicité, je te connais et tu me connais. J'étais errant et sans asile et tu m'as recueilli ; j'avais froid et tu m'as réchauffé ; j'avais faim et tu m'as donné à manger ; j'étais malade et tu as pansé mes plaies ; j'étais prisonnier et tu m'as visité dans ma prison ; et lorsque tu ensevelissais ce petit inconnu, c'est à moi-même que tu rendais ce devoir sacré. En vérité, Félicité, tu as donné plus que beaucoup d'autres, qui n'ont donné qu'une partie de leur superflu, tandis que toi tu as donné de ton indigence même.”

Éperdue, extasiée, Cité était tombée aux genoux de l'Enfant.

“Seigneur Jésus, s'écria-t-elle, je vous connais maintenant... Mais quand donc, balbutia-t-elle, vous ai-je fait toutes ces choses que vous dites ?

— En vérité, tout ce que tu as fait à ces petits, c'est à moi-même que tu l'as fait et je viens aujourd'hui acquitter ma dette envers toi. Ici-bas, Félicité, les hommes t'ont méprisée et comptée pour rien ; là-haut, tu jugeras avec moi les princes de la terre. Tu voulais, tout à l'heure, partager avec moi ta demeure, ton pain et les trésors de ton cœur, c'est à mon tour maintenant, de t'inviter à goûter les splendeurs éternelles. Viens, ô fille bénie de mon Père, viens prendre possession du royaume qui a été préparé pour toi dès le commencement du monde.”

Et l'Enfant divin lui tendit les bras.

Alors il sembla à Cité que son âme faisait un effort suprême pour se dégager des liens qui

l'unissaient à son corps. Dans un sentiment indicible d'adoration, d'amour, de joie, de reconnaissance, ses yeux se fixèrent sur la Beauté rayonnante qui était là, devant elle. Puis, comme si son regard n'en pouvait soutenir l'éclat, son corps agenouillé s'affaissa sur lui-même, sa tête vacilla et, s'inclinant, vint s'appuyer sur le bras de l'Enfant, tout près de son cœur.

“Jésus”, murmura-t-elle.

Et son âme libre enfin, abandonnant sa terrestre prison, s'élança dans l'éternelle vie.

Alors l'Enfant, comme un fils pieux, de ses petits doigts rapprocha les lèvres entr'ouvertes de Cité et abaissa l'une après l'autre ses paupières sur leurs prunelles sans vie.

En ce moment, minuit sonnait. De tous les clochers des églises de Nancy s'envolèrent les voix de toutes les cloches sonnant, sonnant éperdûment le glas joyeux et triomphal de la pauvre balayeuse, tandis que là-haut inclinés sur le passage de Jésus et de Cité, les anges chantaient :

“Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix aux âmes de bonne volonté.”

Le lendemain de Noël, le corbillard des indigents emmenait la dépouille mortelle de Cité à sa dernière demeure. Comme cela se passe ordinairement, ceux qui suivaient le convoi échangeaient leurs réflexions et leurs commentaires sur la défunte et la soudaineté de sa mort :

“Voilà à quoi l'on est exposé lorsqu'on vit seul, disait une commère. Pauvre Cité ! mourir sans secours, sans un parent, sans un ami pour l'assister !

— Mourir sans prêtre, sans sacrement, reprenait une autre.

— Une si brave fille ! elle aurait mérité une autre mort.

— Qui enterre-t-on là ? demanda négligemment un passant à une fruitière qui, sur le seuil de sa porte, regardait passer le convoi.

— Hein ! cela vous étonne de voir tant de monde à un enterrement de pauvres gens ? Vous ne connaissiez pas Cité, la vieille balayeuse, qui habite la paroisse depuis si longtemps ?

— Connais pas, murmura l'homme.

— Une bien honnête fille et un bon cœur, allez, Monsieur. Si ce n'était ma vente que je manquerais, je serais aussi à son enterrement, pour sûr. Et elle est morte tout d'un coup, on ne sait pas comment ! Avant-hier au soir, elle est encore venue m'acheter deux sous de lait pour son réveillon.

— Peuh ! dit l'homme avec dédain, une balayeuse, ça devait boire !... Une alcoolique, sans doute, et alors, vous savez... il ne faut pas grand chose pour les envoyer dans l'autre monde, ces espèces-là !... Une ivrognesse de moins, quoi ! ce n'est pas une grande perte !”

Et ricanant, il s'éloigna.

Personne ne sut jamais en quelle divine compagnie Cité avait passé sa dernière veillée de Noël.

Personne ne sut jamais que Cité était morte dans une extase d'amour, la tête appuyée sur le cœur de Jésus.

Personne ne sut jamais que Jésus lui-même avait fermé les yeux de la vieille balayeuse !

Marie CAMPAUX.

(*Almanach de l'Espérance.*)

Conte pour le temps présent

Il était une fois un industriel qui occupait trois cents ouvriers.

— Ceci ne se passait pas au temps des fées, mais de nos jours, en France, voilà vingt ans, pour tout dire.

L'industriel avait femme et enfants. Les bénéfiques qu'il retirait de son commerce lui permettaient de tenir un rang fort convenable, mais dépourvu de luxe. Bref ! cet heureux homme était un sage qui savait se contenter d'une douce aisance, dans la satisfaction des joies familiales.

Bon, accessible, généreux il avait su s'attirer la sympathie de son personnel, et, qui mieux est, son affection.

Pour donner un peu plus de bien-être à ses modestes collaborateurs, il avait créé des cantines où, pour une somme infime, ils pouvaient se reconforter copieusement.

Et tout le monde vivait dans un accord touchant.

Or, un jour, un conférencier révolutionnaire passa par cette bourgade et fit une réunion où tous les ouvriers furent conviés. Il leur vanta les bienfaits du syndicalisme et leur affirma que l'employé n'est qu'un instrument inconscient entre les mains de l'employeur et que la nécessité de la lutte s'impose entre les deux "puissances ennemies", le capital et le travail.

Le lendemain, les ouvriers se mirent en grève, réclamant une augmentation de salaire de 25 centimes par jour.

L'industriel superposa des chiffres, fit un calcul sévère, et conclut qu'en réduisant considérablement son train de maison, cependant peu dispendieux, il parviendrait encore à assurer la subsistance des siens ; car, augmenter le prix de sa marchandise, il n'y pouvait songer, en regard d'une concurrence acharnée qui lui donnait déjà de sérieuses inquiétudes.

Il accepta donc l'ultimatum de ses ouvriers. Le travail reprit.

Pendant quinze mois, tout alla bien ; l'industriel, qui s'était débarrassé de son automobile, et, par conséquent, de son chauffeur, avait pu, ce sacrifice fait, — avec quelques autres — envisager l'avenir sans trop d'appréhensions.

Mais le nouveau syndicat, mis en appétit par son premier succès, résolut d'obtenir davantage. Il ordonna à dessein, dans un moment de presse, la cessation du travail.

On avait le "patron" à sa merci. Il fallait en profiter.

On demanda que la journée, qui avait toujours été de dix heures et demie, ne fût plus, à l'avenir, que de dix heures, et, naturellement, on n'admettait pas que le salaire fût diminué en proportion.

C'était l'acheminement vers la ruine.

Il acquiesça cependant, effrayé des conséquences que pourrait avoir pour lui, le retard d'une livraison importante.

Il y eut encore une période de calme.

L'industriel avait retiré ses deux filles d'un riche pensionnat, il avait congédié la femme de chambre, supprimé toutes vacances, tout séjour à la mer, et refusait aux siens et à lui-même toute satisfaction matérielle. Plus de promenades, plus de théâtres, plus de livres — le nécessaire, voilà tout.

C'était la gêne, les privations, mais c'était encore l'honneur !

Du moins cet homme se croyait-il débarrassé de toute persécution de la part de son personnel, lequel pouvait constater combien s'était radicalement modifiée sa manière de vivre.

Il se trompait.

Profitant de la période d'agitation qui précède généralement les élections, une sorte de bohème crasseux et chevelu surgit un matin, on ne sut jamais d'où, et démontra aux ouvriers que leur patron n'était qu'un vampire, gorgé de sang des malheureux, et qu'il s'enrichissait à leurs dépens en leur vendant des portions — alors que c'était tout le contraire qui se produisait.

Une troisième grève fut la conséquence de cette campagne. Les ouvriers obtinrent la journée de neuf heures et demie.

Trois mois après, l'industriel assembla, un soir de paye, tout son personnel sous le hangar où l'on distribuait les portions, naguère, et dit :

— " Mes amis, j'ai le regret de vous annoncer que l'établissement ferme ses portes ce soir. Nous avons passé ensemble quelques années de prospérité. Vous viviez bien et vous me permettiez d'en faire autant. Puis vous êtes devenus plus exigeants ; j'ai tout fait ce que j'ai pu pour vous donner satisfaction, cet effort était au-dessus du possible ; j'y ai laissé tout mon courage et toute ma fortune. Aujourd'hui, nous sommes au même point ; nous pouvons

LA VIERGE DES ORFEVRES

✠ CONTE DE NOËL ✠

QUAND maître Arnagre, l'imagier d'Orléans, annonça dans son atelier que les orfèvres lui ayant commandé une madone pour orner leur chapelle à la cathédrale, il mettait l'œuvre au concours, ce fut un bel émoi. Immédiatement d'innombrables rêves chantèrent dans une douzaine de jeunes cervelles. Une telle peinture, accrochée par une confrérie qui passait son temps à remuer l'or, c'était la fortune peut-être, à coup sûr la gloire, et c'est un pain dont on est affamé à vingt ans.

— Mes petits, avait dit maître Arnagre qui phrasait volontiers, il était juste que messires les orfèvres me confiassent le souci de leur tableau, n'ai-je pas ici les meilleurs pinceaux de la province ? Mais, quel que soit le vainqueur de ce loyal et pacifique tournoi, je veux qu'un chef-d'œuvre en sorte. Il faut que Notre-Dame voie sans honte son effigie et celle de son divin Fils protéger l'autel devant lequel notre saint évêque chante la Messe dans un mois.

Comme une volée de moineaux, les adolescents s'éparpillèrent dans la rue du Chat-Pendu, où la maison de l'imagier dressait ses fenêtres à croisillons. Seul, un petit compagnon s'attarda, rêveur, devant la page de missel qu'il enlumina. Maître Arnagre lui secoua l'épaule :

— Eh bien ! Luigi, encore ici ! A quoi penses-tu ?

L'autre leva sa figure triste, sans âge, où seuls deux yeux ardents allumaient une flamme de jeunesse.

— A la madone des orfèvres, Maître !

— Songerais-tu à concourir ?

L'enfant resta silencieux un instant ; puis, presque honteux, avoua :

— Oui.

Un gros rire secoua la panse de l'imagier.

— Tu es fou ! Voici un mois à peine que tu travailles ici. Certes, tu ornes fort congrûment une page d'office, et tu ne crains personne pour relever d'or un titre gothique. Mais un tableau, c'est très difficile . . .

De sa jolie main grasse, maître Arnagre esquissa des contours.

— Il faut savoir une foule de choses : l'histoire, pour choisir un sujet ; le dessin, afin d'arranger la scène. Il faut ménager les ombres, harmoniser les couleurs . . .

Il parut désigner la foule de ses élèves groupés autour de son chevalet :

— Voilà des années que j'apprends tout cela à ceux-ci. Et tu voudrais te risquer avec eux ?

Mais à moins d'être un saint comme Fra Giovanni qui vit les anges descendre du ciel pour admirer ses vierges, ou un génie comme Giotto que Cimabué emmena après lui avoir vu graver sur une pierre les brebis qu'il gardait, il faut pâlir de longs jours le crayon à la main avant de tenter un chef-d'œuvre.

Obstinément, l'enfant reprit :

— Je sais tout cela. Mais je sais aussi que j'ai vu beaucoup de madones et de saints de pierre. Je suis resté toute une semaine à Florence devant les merveilles dont Fra Giovanni adorna les murailles de son couvent, et depuis ces jours, je rêve, moi aussi, de peindre le visage de Madame la Vierge et de son divin Enfant.

— Où prendras-tu de l'argent pour acheter des couleurs ?

— Vous m'avez accueilli quand, pleurant de faim sous la bise, j'ai heurté à votre seuil, le mois passé. Laissez-moi tenter l'épreuve. Je ne suis rien et je n'ai pas un rouge liard. Mais un grand rêve habite mon cœur, et je travaillerai, le temps qu'il vous plaira, pour racheter ma dette.

Maître Arnagre se revit, lui aussi, à vingt ans, obligé de barbouiller des enseignes pour vivre. Il se rappela son émoi devant sa première toile achetée au prix de huit jours de jeûne, et qui avait appris son nom au duc, dont il était devenu l'artiste aimé. L'enfant, debout devant lui, un désir fervent au fond de ses yeux tristes, ressuscitait sa jeunesse et l'émut.

— Eh bien ! soit ! Tu peindras toi aussi ta madone et je te donnerai des couleurs.

Après quoi, satisfait d'avoir été généreux, maître Arnagre s'en alla dîner.

Luigi demeura seul dans la grande salle silencieuse. Partout s'étalait le bric-à-brac de l'atelier : les chevalets chargés encore de leurs ébauches ; les tables inclinées des enlumineurs ; les esquisses accrochées aux murs. L'enfant ne pensait plus à s'en aller chercher là-bas, au fond de sa venelle, chez le rôtisseur qui l'hébergeait, le quignon de pain et la cruche d'eau composant chaque midi le principal de son repas.

L'espérance que venait d'autoriser maître Arnagre était la première joie qu'il connaissait depuis bien longtemps. Toute son enfance remontait à sa mémoire. Il n'avait point de famille, ayant été abandonné à la porte d'un couvent d'une petite ville d'Italie où, par un matin d'hiver, le Frère portier l'avait ramassé vagissant dans la neige. On sut que des bohé-

miens étaient passés par là... Les moines l'avaient réchauffé, vêtu, gardé. On le fit chanter au lutrin ; puis, un moine qui peignait des évangéliques, le prit en affection et lui enseigna l'art de tordre les souples lianes autour des hymnes et de fleurir les offices de roses irréelles.

Ce furent alors des années de paix studieuse dans le monastère, où sa grâce frêle amusait le Père Abbé et distrait de leurs bouquins les graves théologiens. Quelles belles heures il y avait vécues ! Le couvent était dédié à Notre-Dame, et l'enfant avait trouvé dans cette divine patronne la mère qu'il n'avait jamais connue ici-bas. Il y avait d'elle une statue de marbre dans la cour, protégeant un bassin où chantait un jet d'eau. C'était l'œuvre d'un jeune moine mort à vingt ans et dont on se racontait les vertus. Le temps avait grisé le socle où se fanaient des fleurs sans cesse renouvelées. Certes, un imagier expert eût repris plus d'une proportion mal calculée, et quelques plis de la robe tombaient gauchement sur les pieds nus. Mais dans le visage, le pieux artiste avait rassemblé tant de tendresse miséricordieuse, qu'on avait envie de prier en le regardant.

Il se souvint aussi des rêves d'orgueil qui l'avaient hanté ; de vagues désirs d'évasion hors de la besogne minutieuse où on le confinait. Plus d'une fois, les Frères inquiets ne le trouvèrent-ils pas caché dans un coin de la chapelle, essayant de surprendre un jeu de lumière échappé des vitraux, et un jour n'avait-il pas brisé ses pinceaux de désespoir, après s'être vainement essayé à copier la Vierge du moine mort ?

Et puis, quel démon lui avait soufflé la pensée de s'enfuir ? Quel obscur instinct de sa race, réveillé mystérieusement, l'avait poussé hors de la maison sainte où on l'aimait, où on le voulait garder pour toujours ? Une nuit de mai, il avait quitté le couvent, s'en allant à l'aventure. Il n'avait rien dit à personne ; son vieux maître lui-même n'avait rien su de ses projets fous. Mais, avant de franchir le seuil, il avait longuement prié aux pieds de la Vierge, auréolée par la lune qui projetait sur les gazons tondus les chapiteaux fleuris des colonnes.

Et après cet adieu suprême, il sentait bien qu'il pouvait sans crainte courir le monde ; un regard divin le suivrait et veillerait sur sa route.

C'avait été alors la course errante de ville en ville. Il avait connu la misère, les rebuffades, les sommeils furtifs au coin des rues, et aussi l'ivresse d'être seul, d'être libre ; l'émerveillement à Saint-Marc de Florence, la douceur des aurores et la mélancolie des crépuscules sur les campagnes. Il avait vécu sans savoir au juste comment, payant sa vie d'oiseau voyageur d'un merci ou d'un coup de pinceau. En avait-il barbouillé de ces enseignes qui, aujourd'hui, dansaient aux vents de France et d'Italie, prônant

— ô ironie ! — la douceur de l'accueil et la chaleur de l'âtre flambant clair !

Le hasard l'avait ainsi conduit à Orléans où il était arrivé le ventre creux et la tête en fièvre. Maître Arnagre qui, ce matin-là, était de joyeuse humeur, avait trouvé le pauvre accroupi sous l'auvent et l'avait pris par pitié dans son atelier. C'était ainsi la deuxième fois qu'on le ramassait dans la rue.

Et maintenant il restait là, heureux de s'abriter après tant d'orages et de peindre encore, sur le vélin soyeux, les colombes mystiques picorant les raisins sanglants ou l'hostie sans tache élevée sur les calices d'or.

Un clair et froid soleil de décembre glissait par les carreaux multicolores, faisant jouer sur le plancher de mouvants arcs-en-ciel. Luigi ferma les yeux et vit le tableau magnifique et touchant qu'il allait peindre, les orfèvres émerveillés accrochant son œuvre sous la bénédiction de l'évêque, et la Vierge, penchée sur son Fils endormi, lui souriant dans son cadre de chêne.

Ce fut un bel éclat de rire, dans l'atelier de maître Arnagre, quand on apprit que Luigi allait concourir. Puis l'envie remplaça la gaieté : de quoi s'avisait ce va-nu-pieds sans nom ? Comment osait-il disputer la gloire à des jouvenceaux dont les pères tenaient boutique dans la ville ? Luigi laissa dire. Que lui importaient les sarcasmes et les lourdes plaisanteries ? Désormais il ne battit plus seul le pavé aux heures de loisir morne. Un rêve palpitait en lui et l'accompagnait. On aperçut sa maigre silhouette attardée à la cathédrale devant la place vide où rayonnerait le chef-d'œuvre. L'hiver était rude cette année, et il gelait ferme dans la soupente. Mais Luigi ne sentait pas le froid. Le matin, quand l'aube tardive glissait à travers les carreaux givrés ; la nuit, à la lueur tremblante d'une mauvaise chandelle de résine, il dessinait patiemment, minutieusement, un peu découragé parfois de ne pouvoir mettre toute la douceur, toute la bonté souriante imaginées dans le regard de la seule Mère qu'il eût jamais aimée. Il essayait de retrouver dans sa mémoire les traits de la madone du couvent. Et quand, à certaines heures clémentes, un rayon plus vif éclairait le tableau, il oubliait qu'il était seul, dans une chambre sombre, à deux cents lieues de l'Italie. Il retournait là-bas, vers le monastère ensoleillé, où les matins étaient si calmes qu'on avait l'âme toute pleine de chansons ; où les oiseaux eux-mêmes semblaient dire leur prière en voltigeant aux frontons des chapelles.

La veille de Noël, les peintres apportèrent leurs tableaux à maître Arnagre, qui voulait vérifier les esquisses de ses élèves avant l'exposition définitive. Luigi, tout tremblant, montra le sien. Le maître hochait la tête, et, ayant cri-



ADORATION DES BERGERS

Copie d'un tableau d'Annibal Carrache brûlé lors de l'incendie de la Basilique de Québec. Cette copie, qui se trouve dans la Basilique restaurée, a été exécutée par un artiste canadien.

tiqué quelques détails, déclara doctement que c'était là une maîtresse œuvre, et se lança dans une belle tirade, où il y avait du latin, afin de montrer que ce petit compagnon inconnu pourrait bien emporter le choix des orfèvres.

On ne dit rien ; mais le soir, Luigi s'en allant son tableau sous le bras, rencontra ses concurrents jaloux, qui l'injurèrent et le battirent.

Protégeant son œuvre de ses bras croisés, il reçut les horions sans dire un mot, jusqu'à l'instant où le guet vint donner la chasse aux garnements.

Luigi grimpe dans son réduit, le front et les mains ensanglantés, moulu de coups. Son tableau était intact, et pourtant jamais il n'avait senti sa solitude aussi lourde...

Les cloches se mirent à sonner. Il y avait comme un tendre reproche dans leurs voix claires. C'était Noël. Ce mot évoquait toutes sortes d'idées pieuses et plaisantes : des églises fleuries de houx, des musiques naïves et aussi des victuailles pendues aux boutiques des rôtisseurs et des vins dorés dans des coupes. Il songea qu'il ne connaîtrait pas la joie énorme qui tout à l'heure épanouirait les visages des bourgeois d'Orléans derrière leurs fenêtres illuminées. Les blessures saignaient encore et lui faisaient mal. Il ouvrit sa lucarne : dans la rue blanche de neige, des capes noires glissaient, projetant des lueurs de lanternes. On se hâtait vers la Messe de minuit.

L'air glacé calma sa fièvre. Il alluma sa chandelle, revint vers son tableau...

A présent, le pur visage lui semblait vulgaire et privé de toute la divine bonté qu'il lui avait rêvée. Au moment d'achever l'œuvre de ses veilles, il ne retrouvait plus l'inspiration qui l'avait si heureusement aidé. Il imagina les haines que son succès possible soulèverait ; les luttes sourdes et quotidiennes contre lesquelles il ne se sentait plus le courage de lutter.

Alors tout son courage l'abandonna. Il souhaita mourir tout de suite et s'agenouilla désespérément.

— O benoîte Vierge, qui avez souri à Fra Angelico dans sa cellule de Fiesole, j'avais rêvé de peindre votre image comme vous m'êtes apparue là-bas, dans le monastère où de saints moines chantent vos gloires et vos miséricordes. Les méchants ne l'ont pas voulu, et je n'ose plus achever le seul cadeau que je puisse jamais vous offrir. Vous avez pardonné aux méchants qui crucifièrent votre Fils. Donnez-moi la force d'être bon et de pardonner à mon tour... J'ai péché par orgueil, ayant désiré courir le monde et le conquérir. Mais j'ai beaucoup souffert et je vous ai toujours aimée. Ramenez-moi dans mon couvent ou prenez-moi dans votre paradis.

Et la tête cachée dans ses mains blessées, il pleura longtemps.

Un bruit l'arracha à sa rêverie. On frappait à la porte. Puis la voix aigre du rôtisseur cria dans le silence :

— Allez-vous-en. On n'héberge pas les mendiants ici.

Luigi rouvrit sa lucarne. Une femme était là, debout, devant la porte violemment refermée. Quelque bohémienne sans doute, échappée de la bande que les échevins avaient parquée dans un coin du faubourg. Une telle détresse se devinait dans l'attitude désolée, qu'il descendit en hâte :

— Madame ! Madame !

La femme revint vers la maison. Elle était jeune, toute de gris vêtue. De son manteau alourdi par la neige, elle protégeait un enfant qui semblait dormir. Son front pâle sous la lune blafarde prenait des teintes de vieil ivoire. Mais les yeux purs annonçaient tant de bonté, que Luigi ôta son bonnet :

— Que voulez-vous, Madame ?

— Il fait froid. J'ai heurté à beaucoup de portes restées closes. Je voudrais abriter mon fils pour cette nuit qui sera dure.

— Hélas ! je suis plus pauvre que les plus pauvres d'ici. Je n'ai point de feu, et le pain et l'eau me sont mesurés chaque jour. Mais je puis encore partager ma misère avec le malheureux que Dieu m'envoie.

Il guida l'étrangère à travers l'escalier noir. Là-haut, il la fit asseoir sur l'unique escabeau de bois qui meublait la soupente. Le silence régna de nouveau. Une grande paix rayonnait autour de la mère et de l'enfant. Luigi n'éprouvait pas le désir de parler. Il se rappelait qu'en Judée, par une nuit pareille, la Vierge Marie avait ainsi erré avant de trouver l'étable où reposerait l'espoir du monde.

— Ah ! murmura-t-il, la richesse durcit les cœurs. Je bénis Dieu d'être pauvre, puisqu'il me permet de souffrir de la peine de plus pauvres que moi.

Il sourit tristement en désignant la chambre étroite où la clarté fumeuse de la résine laissait quand même des coins d'ombre.

— Ah ! ce n'est pas luxueux ici. Tout à l'heure, en bas, il y aura grande liesse pour le réveillon. Hélas ! nous n'en connaissons que les bonnes odeurs qui montent à travers le plancher.

L'étrangère ne disait rien. Elle regardait le tableau. Luigi expliqua :

— C'est un tableau que j'ai peint pour messieurs les orfèvres. Des compagnons d'atelier ont voulu me le massacrer.

— Ils sont méchants.

— Oh ! non. Ils sont gais. On ne m'aime pas, moi.

— Pourquoi ?

— Je suis trop laid. Et puis, je suis toujours triste. Je ne sais pas jouer des tours aux bour-

geois et dépister le guet quand le couvre-feu a fait la nuit sur la cité.

Il enveloppa sa madone d'un regard mélancolique :

— J'ai mis là tout mon cœur. Je voulais reproduire une vierge devant qui j'ai prié beaucoup jadis, lorsque j'étais heureux. Et maintenant je suis découragé ; je suis sûr que Madame la Vierge est plus belle que cela.

Il réfléchit une minute, puis acheva avec un soupir :

— Après tout, pourquoi l'ai-je sauvée des mains de ces mauvais garçons ? J'aurais du moins encore l'illusion de croire qu'ils ont tué mon chef-d'œuvre.

Le silence retomba. Puis Luigi demanda :

— D'où venez-vous ?

La main pâle de l'étrangère indiqua de vagues infinis :

— De loin.

Puis elle pencha son visage angoissé sur l'enfant qui gémissait doucement :

— Nous sommes épuisés. Mon petit va mourir. Il fait si froid !

Luigi regarda désespérément autour de lui. Rien à brûler dans l'âtre que les pauvres meubles du réduit. Alors il songea à son tableau qui lui avait coûté tant de veilles. A présent il lui semblait joli quand même, avec ses couleurs atténuées où se jouait la flamme vacillante. Mais il vit la femme serrant sur sa poitrine son petit enfant qui pleurait. Tout son cœur se fondit devant ces caresses qu'il avait toujours ignorées, et il n'hésita plus.

— Je n'ai rien ici que ce tableau. Je lui rêvais de nobles destinées. La Vierge me pardonnera de brûler son image pour réchauffer sa sœur de la terre.

Fébrilement, comme s'il eût craint de s'attendrir sur toute la gloire naïvement rêvée qu'il anéantissait, il brisa le tableau et y mit le feu. . .

Alors une clarté miraculeuse illumina la

chambre. L'étrangère s'était levée dans une auréole semblable à celle des vitraux de la cathédrale, et son fils souriait à Luigi tombé sur ses genoux.

— La Vierge du couvent !

— Oui, la Vierge du couvent qui t'a suivi depuis le jour où tu partis et qui vient te consoler aujourd'hui.

La Vierge s'était assise. Sa voix avait la douceur d'une caresse :

— Tu as rêvé la gloire. Tu n'as trouvé que des chemins pénibles ; mais ton cœur est demeuré simple et bon. Il faut refaire le chef-d'œuvre que tu m'as sacrifié.

La toile était là, intacte. Luigi prit ses pinceaux et se mit à peindre le divin modèle.

Il était si ému qu'il croyait défaillir de joie.

Quand ce fut fini, la muraille noire, le lamentable mobilier, tout avait disparu. Ils étaient dans le jardin du monastère. Les cloîtres alignaient leurs arcades sculptées ; la fontaine échevelait toujours son cristal harmonieux ; les moines sortaient de la chapelle, et Luigi les reconnut tous : son vieux maître de dessin ; le Père Abbé, dont il amusait jadis les loisirs ; les petits novices blancs cachant leurs visages candides dans les capuchons trop larges. . .

— Vois, reprit la Vierge, ta place est restée vide. Ceux qui ont commencé leur vie dans cette paix ne peuvent plus courir le monde sans souffrir.

Mais Luigi se prosterna, les mains jointes :

— O Vierge Marie ! emmenez-moi. Après vous avoir vue, je ne saurais plus vivre ici-bas.

La Vierge se pencha et releva l'adolescent :

— Viens.

Et ils s'en allèrent tous trois par des chemins fleuris de neige qui montaient, montaient sans fin vers une aurore mystérieuse. . .

Le lendemain, on trouva Luigi mort dans la soupente au pied d'une madone si belle que les compagnons rivaux demeurèrent, en la voyant, muets d'admiration et de remords.

Maître Arnagre fit un beau discours à ses élèves sur les merveilles promises par un génie si précoce et si tôt ravi du monde. Et on enterra Luigi dans la chapelle des orfèvres, sous le tableau qu'il avait peint.

Maurice VALLET.

(L'Etoile Noëlisme.)

Incomparable!

Le thé Vert

"SALADA"

H 661 FR

est un mélange des thés les plus choisis et les plus délicats qui soient. Il est meilleur que les thés Japon et Gunpowder. Faites-en l'essai.

Nul de mes frères ne m'est indifférent, et je vois dans toutes les poitrines une âme pour mon Dieu.

MARIE JENNA.

Ephémérides Canadiennes

NOVEMBRE 1925

2 — A Ottawa, décède Sir James Lougheed, de Calgary, leader du parti conservateur au Sénat canadien, ancien ministre dans le cabinet Borden. Le défunt était âgé de 71 ans.

3 — L'hon. Sénateur Chapais reprend ses cours d'histoire du Canada à l'Université Laval.

4 — L'hon. Mackenzie King, premier ministre du Canada, décide de garder le pouvoir, bien que le groupe des députés libéraux soit inférieur en nombre à celui des conservateurs. Il espère pouvoir gouverner le pays en s'alliant aux progressistes.

— S. G. Mgr Langlois, administrateur de Québec, bénit le nouveau Séminaire de Rimouski.

5 — M. J.-E. Marcile, député fédéral de Bagot, décède à l'Hôtel-Dieu de Montréal, à l'âge de 71 ans.

— D'après le *Toronto Telegram*, le déficit dans les finances de la province d'Ontario, que l'on prévoyait être d'environ \$3,000,000, pour la dernière année fiscale, s'élèvera, en réalité, à tout près de \$6,000,000.

6 — L'hon. juge Letellier fait connaître les conclusions de son enquête sur l'administration des affaires de la ville de Québec, enquête qui eut lieu le printemps dernier. L'hon. juge y dénonce plusieurs irrégularités et prend fortement à partie Son Honneur le maire Samson.

8 — A Québec décède le lieutenant-colonel Léon-Philippe Vohl, à l'âge de 91 ans et 8 mois. Le défunt avait fondé en 1862 le 9ème régiment de Québec.

9 — L'église catholique de Tracadie est totalement détruite par un incendie. Les pertes sont évaluées à \$200,000.

— On apprend que l'ouvrage du R. P. Morice, O.M.I., *Histoire de l'Église catholique dans l'Ouest canadien* (en quatre volumes) vient d'être couronné par l'Académie française avec un prix de 2000 francs.

10 — Sir F.-X. Lemieux, juge en chef de la Cour Supérieure de Québec, est nommé administrateur de la province, durant le voyage en Europe de l'hon. Narcisse Pérodeau.

— L'Union catholique des Cultivateurs de la Province de Québec tient son premier congrès à Montréal.

— La commission provinciale nommée par le Premier Ministre de l'Ontario, M. G.-H. Ferguson, pour tenir une enquête au sujet des écoles qui, dans la Province d'Ontario, sont fréquentées par des étudiants des deux langues, commence de siéger à Ottawa.

12 — Comme cérémonie préliminaire au triduum solennel en l'honneur des Bienheureux martyrs canadiens, qui doit commencer demain à la chapelle des Jésuites de Québec, a lieu la translation solennelle des reliques des nouveaux bienheureux (conservées jusqu'à ce jour par les Sœurs de l'Hôtel-Dieu et les Ursulines), de la chapelle de ces deux institutions à la chapelle des Jésuites. Une foule estimée à 30,000 personnes voient se dérouler cette imposante cérémonie.

13 — D'après les chiffres fournis par les évaluateurs de la cité de Québec, il résulterait que notre ville a une population de 124,341 âmes. Sur ce nombre, il y a 112,991 Canadiens français et 11,350 Canadiens anglais.

14 — On inaugure à Québec le système de téléphone automatique. Pour le moment, 1,100 abonnés seulement pourront utiliser le nouveau système ; le changement chez les autres se fera graduellement.

16 — Quatorze manufacturiers de chaussures de Québec déclarent le lock-out. Par ce fait 1,800 ouvriers et ouvrières de notre ville sont sans ouvrage.

— Dans son premier discours public, depuis les dernières élections, à Hamilton, Ont., le T. H. M. Meighen, chef de l'Opposition fédérale, fait l'importante déclaration suivante :

“ J'estime que, à l'avenir, la meilleure chose à faire, avant qu'un gouvernement adopte une mesure aussi importante que l'envoi des troupes canadiennes à l'étranger, sera de connaître la volonté populaire... non pas seulement en convoquant le Parlement mais en voyant à ce que la décision, qui devrait être prise rapidement par le gouvernement, avec le concours des Chambres, soit soumise au jugement du peuple, dans une élection générale, avant le départ des troupes.”

— MM. Joseph Blain, président général, Jean-Chrysostôme Martineau et Cuthbert Désy, vice-présidents généraux de l'A. C. J. C., ayant offert et fait accepter leur démission, le Comité central a choisi pour leur succéder : M. Jean Guérin, ci-devant secrétaire général, au siège

du président, ainsi que MM. Origène Dufresne et Albert Lévesque, en qualité de vice-présidents. Le nouveau secrétaire général est M. M. Jean-Marie Gauvreau.

17 — A Ottawa décède subitement M. Napoléon Champagne, avocat, ancien maire de cette ville, à l'âge de 63 ans. C'était un des Canadiens français les plus en vue de la province de l'Ontario.

— L'honorable sénateur Staunton, conservateur, déclare que dans son opinion, un gouvernement est déchu du pouvoir, ipso facto, si à l'ouverture de la session, son Premier Ministre n'est pas en jouissance d'un siège dans l'une ou l'autre des deux Chambres fédérales.

— Au congrès des Boards of Trade, à Winnipeg, M. McKenna, représentant de celui de St-Jean, N. B., proteste que les Provinces maritimes ne désirent point leur sécession du Canada, mais simplement le triomphe de leurs justes revendications, en particulier la renaissance de la vie industrielle, à Halifax et à St-Jean.

19 — A Québec, l'Action Sociale Catholique tient une journée diocésaine des œuvres.

— On apprend que N. S. Père le Pape conférera, au prochain consistoire, le pallium à S. G. Mgr Roy, archevêque de Québec.

— A l'Hôpital Guay, à Lauzon, décède subitement, M. l'abbé O. Dupuis, aumônier de cette institution.

20 — La reine Alexandra, mère de notre gracieux souverain, décède en Angleterre, à l'âge de 81 ans. Sa disparition cause d'universels regrets au Canada.

22 — S. G. Mgr Langlois, administrateur de Québec, bénit la crypte de la future église de Saint-Joseph de Québec.

23 — A Montréal, s'ouvre la première semaine d'histoire du Canada, à la Salle Saint-Sulpice. Plusieurs écrivains canadiens français y prendront la parole. Cette Semaine a été inaugurée par la Société Historique de Montréal.

— Le premier ministre progressiste de l'Alberta, M. Greenfield, donne sa démission. Il est remplacé à la tête du pouvoir par le procureur général Brownlee.

— A Winnipeg, l'hon. M. F.-A. Crerar, est réélu président et gérant général de l'association des "United Grain Growers" de l'Ouest.

24 — M. l'abbé Omer Plante, curé de Beauport, est nommé chanoine titulaire de Québec, en remplacement de feu le chanoine R. Guimont.

26 — M. Pierre-F. Gasgrain, député fédéral de Charlevoix-Montmorency-Saguenay, est promu à la charge de "Whip en chef" du parti libéral.

27 — La Semaine d'histoire du Canada, tenue à Montréal, se termine ce soir. Il est décidé que la Semaine de 1926 aura lieu à Québec.

28 — Le juge Gibsone rend jugement en cette affaire de Quo Warranto contre M. le maire de Québec. M. Samson y est disqualifié pour cinq ans à compter du 28 novembre 1925.

29 — S. G. Mgr Larocque, évêque de Sherbrooke, bénit l'immeuble de la nouvelle École normale de cette ville.

— On lit au prône de la messe paroissiale de l'Ange-Gardien, au diocèse de Québec, le décret érigeant la nouvelle paroisse de Boischatel.

30 — La difficulté entre les patrons de quelques manufactures de chaussures de Québec et leurs ouvriers, qui existait depuis une quinzaine, est réglée. Le travail reprendra demain.



LA LEÇON DE CATÉCHISME DU MISSIONNAIRE

Gauserie scientifique

LA MACHINE HUMAINE

SES INFIRMITÉS — LES LUNETTES

NOUS avons commencé à nous occuper des lunettes.

Le mois passé j'ai parlé des lunettes ordinaires, de celles que la plupart des gens pourvus d'yeux normaux sont obligés de porter vers la quarantaine ou la cinquantaine.

Mais il y a des gens plus jeunes qui sont porteurs de lunettes, me direz-vous.

Certes, il y en a, et beaucoup. Mais ceux-là n'ont pas des yeux normaux.

Je me bornerai à mentionner trois sortes d'yeux anormaux, ceux que l'on rencontre le plus souvent : ce sont les yeux trop longs, les yeux dont la partie antérieure a une courbure anormale, et les yeux trop courts.

* * *

Les yeux trop longs sont ceux des myopes.

Comme nous l'avons vu dans la chronique précédente, l'image, pour être nettement perçue, doit se réfléchir sur la rétine même. Or, dans l'œil myope, c'est-à-dire trop long, l'image se fait en avant de la rétine.

Pour parer à cet inconvénient il faut porter des verres capables de projeter l'image plus loin, jusqu'à la rétine, c'est-à-dire des verres biconcaves. Ainsi si la curiosité vous pousse à

savoir pourquoi un tel porte des lunettes, cherchez simplement l'occasion de toucher ses verres, la différence est très facilement perceptible ; si les verres ont une courbure en dedans au lieu d'être bombés, il sont portés par un myope.

Sans ses verres le myope ne peut percevoir nettement les objets que s'il s'en approche. Plus son infirmité est accentuée, et plus le myope est obligé de rapprocher l'objet de ses yeux pour le bien voir.

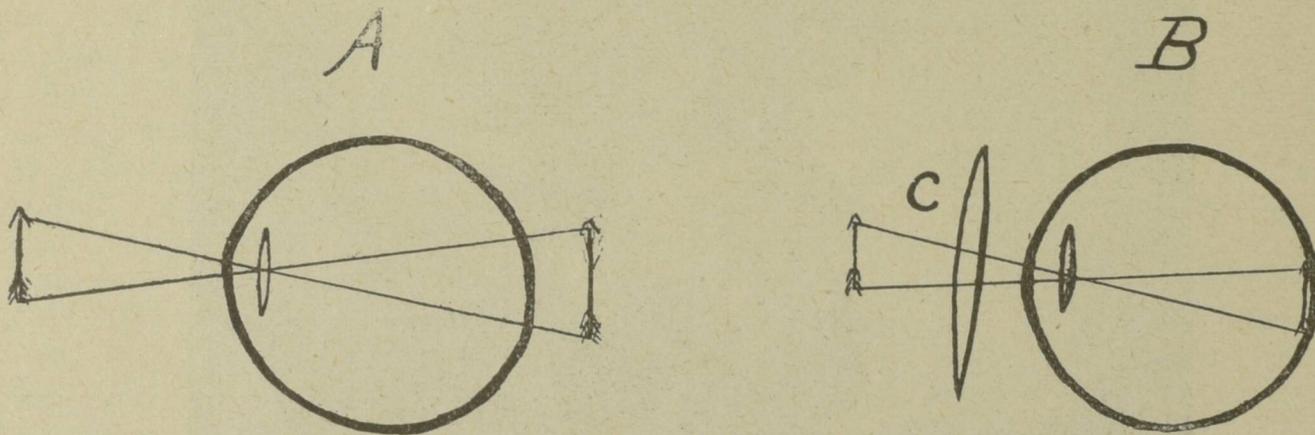
Cette infirmité, la myopie, a cette caractéristique d'avoir une tendance à s'améliorer et même à guérir avec l'âge.

Et cela s'explique.

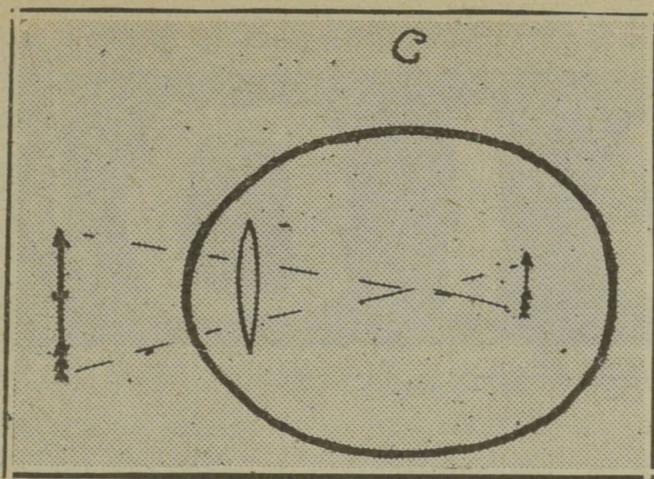
Nous avons vu que le cristallin, devenant moins flexible avec les années, se courbe moins à mesure que l'on vieillit ; plus il s'applatit, et plus l'image est projetée loin ; elle finit dans beaucoup de cas par atteindre la rétine. La vue est alors restaurée. Le myope abandonne donc souvent les lunettes à l'âge où les autres les prennent.

* * *

Mais la myopie, ou l'hypermétropie, dont je parlerai brièvement tout à l'heure, n'est pas toujours causée par la trop grande longueur de l'œil. Elle est parfois due à la mauvaise courbure de la cornée, — c'est l'astigmatisme, —



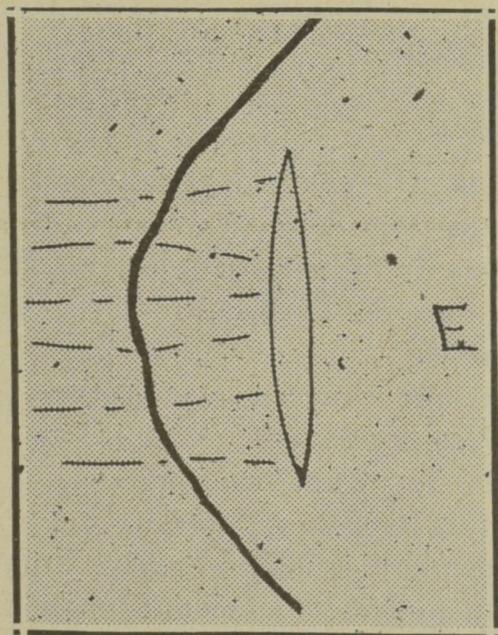
L'œil A est un œil hypermétrope, c'est-à-dire trop court. Il faut une lentille biconvexe, comme dans la figure B, pour amener l'image sur la rétine.



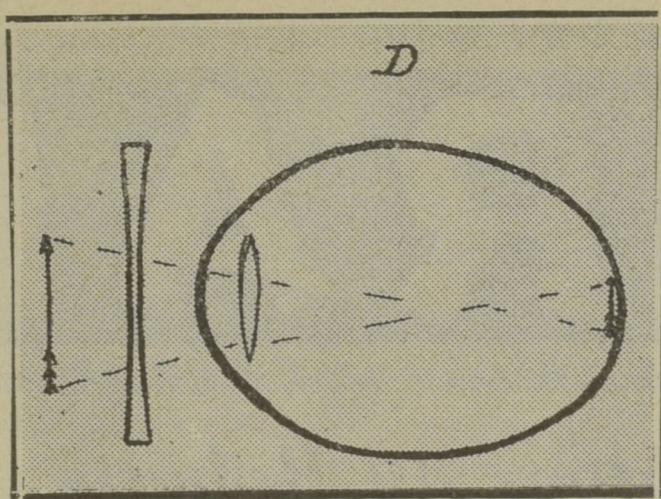
L'oeil C est un oeil myope; l'image se forme en avant de la rétine, parce qu'il est trop long. Il faut une lentille biconcave pour la reculer jusqu'à la rendre nette.

C'est alors une affection des plus graves, car elle se corrige beaucoup plus difficilement, et n'a pas d'ailleurs tendance à s'améliorer avec l'âge. Il faut alors des observations longues et minutieuses pour trouver le genre de verres appropriés; et la chose est parfois impossible, quand la courbure de la cornée est trop irrégulière. Ce n'est donc qu'à force de tâtonnements que l'oculiste parvient à trouver le siège du défaut, et les moyens de les corriger, quand il les trouve. Et voilà comme il arrive souvent que ceux qui souffrent d'astigmatisme doivent se résigner à leur infirmité.

Les heureux parviennent à la corriger par l'emploi de verres cylindriques, c'est-à-dire dont la courbure règne sur tout un plan, tel le plan biconvexe d'une latte de jalousie. C'est une portion de verre de cette forme, biconvexe ou



L'oeil E est un oeil astigmatique. c'est-à-dire où la courbure de la cornée est irrégulière. Les rayons lumineux vont ici et là.



biconcave que l'on monte en lunette pour l'oeil infirme; et sa direction varie suivant la position de la courbure à corriger.

* * *

Enfin, la troisième des infirmités communes de l'oeil est l'hypermétropie.

Dans ce cas, l'oeil, au lieu d'être trop long, est trop court, et l'image projetée par un cristallin normal va se former derrière la rétine.

L'hypermétropie se corrige à l'aide de verres biconvexes, qui ramènent l'image au niveau de la rétine, et dont la courbure doit s'accroître à mesure que le malade vieillit, car contrairement à la myopie, l'hypermétropie augmente plutôt avec l'âge, à mesure que le cristallin se courbe moins.

LE VIEUX DOCTEUR.

AU RESTAURANT

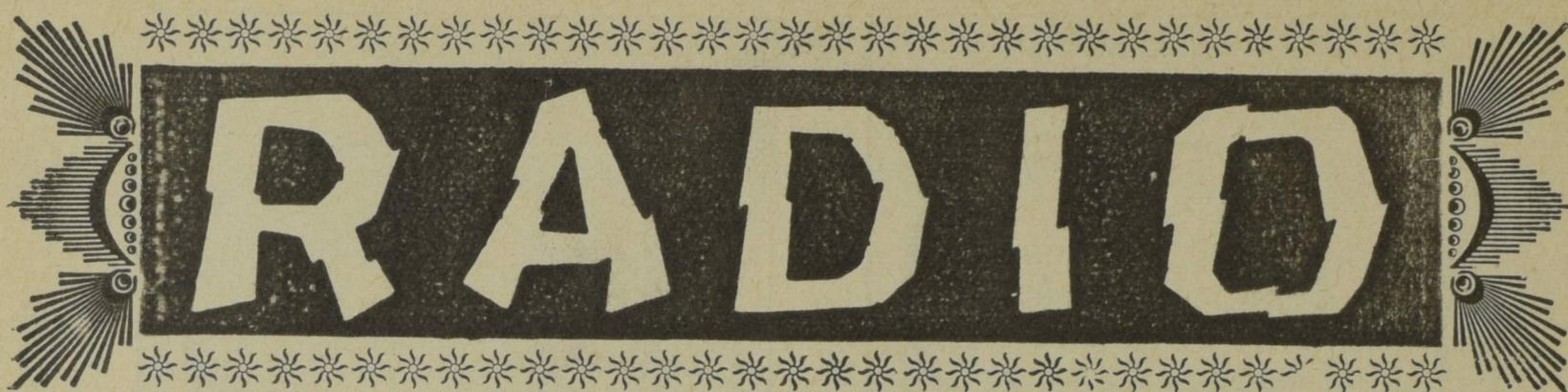
— Garçon, enlevez cette soupe, elle est froide.
— Vous vous trompez, monsieur; je l'ai goûtée en l'apportant, elle était chaude et délicieuse.

— Vous l'avez goûtée !

— Ah, non ! pardon, ce n'est pas ce que je voulais dire, monsieur ! J'ai seulement mis mon doigt dedans.

On instruit les âmes par la parole, mais on les sauve par la souffrance.

Père CHEVRIER.



RADIO

Autour du Roberts

DANS un article précédent nous croyons avoir donné sans rien exagérer les principales qualités du "Roberts". Toutefois tous les "Roberts" fabriqués jusqu'aujourd'hui n'ont pas toujours possédé toutes ces qualités. Il en est même qui ont complètement découragé leurs constructeurs ou leurs propriétaires par des défauts tels que l'absence de volume, de sélectivité, de sensibilité, sans compter la difficulté de syntonisation. Mais tout cela n'est que défaut de construction ou de matériel. Comme le disait quelqu'un : "Le Roberts ne contient rien d'inutile, tout s'enchaîne tellement bien, que si un seul point est défectueux, tous les autres s'en ressentent."

Il nous fait plaisir de communiquer aux amateurs les difficultés que nous avons rencontrées et les observations que nous avons faites sur ce circuit "Roberts". Pour quelques-uns du moins ces observations devraient être utiles.

Tout d'abord on ne saurait trop recommander de choisir ses lampes. Pour le "Roberts" comme pour les autres circuits, les résultats inférieurs sont souvent dus à des lampes inférieures. Or les bonnes lampes sont toujours difficiles à obtenir. Nous avons souvent vu, au contraire, des lampes qui apparemment n'avaient aucun défaut, et qui cependant étaient absolument nulles. Il vient d'apparaître sur le marché, un petit appareil destiné à donner aux lampes une nouvelle vigueur. Cet appareil a certainement sa raison d'être. Nous avons jusqu'à présent obtenu de très bons résultats avec cet appareil.

Pour avoir un bon "Roberts" il faut prendre un soin particulier des inductances. En les fabriquant telles qu'indiquées dans le circuit que nous avons déjà donné elles sont bonnes,

quoique il soit possible d'en faire de meilleures comme nous le verrons plus tard.

Surtout on doit voir à la position qu'elles occupent par rapport aux condensateurs. C'est là un des points les plus importants. Éloignez les bobines le plus possible des condensateurs et déjà vous augmenterez considérablement le volume et la sélectivité ; l'appareil sera plus facile à neutraliser. En disposant les bobines au-dessus des condensateurs, de façon à ce que le métal de ces derniers ne soit plus dans le champ magnétique des inductances on arrive généralement à de très bon résultats. D'autant plus que cette façon de disposer les inductances n'allonge pas les fils.

Inutile d'ajouter qu'il faut éloigner les deux jeux de bobines pour qu'elles n'interfèrent pas entre elles. Même au risque de briser la symétrie du panneau séparez vos inductances autant que possible sans toutefois dépasser une certaine limite qui allongerait trop les fils de connexions des bobines aux lampes et aux transformateurs.

Un autre point important c'est le choix de bons condensateurs et de bon matériel en général. Les condensateurs "low-loss" à plaques logarithmiques, avec des cadrans verniers dans le genre des "accuratunes" doivent être préférés à tout autre lorsque le prix n'est pas une question. On peut cependant faire de bon Roberts avec des condensateurs ordinaires et qui n'ont pas de défauts trop graves. Il est bon d'éloigner l'un de l'autre les deux condensateurs variables.

Pour ce qui concerne les autres parties : telles que les condensateurs fixes, les douilles des lampes, les transformateurs, il est bien sûr qu'on fait bien de ne prendre que du matériel de première qualité ; mais d'une façon générale un matériel de second ordre fait très bien l'affaire dans ces différentes parties.

On est exposé à avoir quelques troubles avec les transformateurs de basse-fréquence. Celui

que l'on place dans le circuit réflexe ne doit pas dépasser une proportion de 4 à 1 entre le secondaire et le primaire ; la proportion de 3 à 1 est peut-être meilleure. Il sera bon d'échanger les deux fils du primaire de ce transformateur et de noter la différence des résultats.

Dans certains cas c'est tout un problème que de neutraliser un "Roberts". Il faut tout d'abord savoir ce que c'est que neutraliser. La neutralisation a pour but d'empêcher la première lampe d'entrer en oscillation. Pour empêcher cette lampe d'osciller il faut neutraliser la capacité grillée plaque de cette lampe. On neutralise cette capacité au moyen d'un inductance et d'un condensateur arrangés de façon telle qu'ils soient traversés par un courant oscillant égale et contraire à celui qu'il s'agit de neutraliser. C'est le principe du Hazeltine réalisé d'une façon spéciale dans le "Roberts".

D'une façon générale si on a pris les précautions voulues pour bien filer le circuit et bien disposer les inductances, l'appareil n'est pas difficile à neutraliser. Pour savoir si l'appareil est vraiment neutralisé il y a diverses méthodes. La plus facile consiste à avancer ou reculer le condensateur neutralisant jusqu'à ce que le cri sur le cadran de gauche ne varie qu'en intensité et non en tonalité. Le seconde consiste à recourir à l'aide d'un voisin qui nous dira si l'appareil fait osciller son propre appareil. Enfin on peut utiliser la méthode des neutrodyne en discon-

nectant le filament de la première lampe. Dans ce cas il faut placer les acoustiques de façon à ce que l'appareil ne soit pas réflexe pendant le moment de la neutralisation.

L'appareil ne doit pas être seulement neutralisé ; il doit aussi être calibré. C'est-à-dire qu'on doit se préoccuper des longueurs d'ondes minimum et maximum qu'il peut atteindre. La longueur minimum est de 220 mètres et la longueur maximum : 446 mètres. Lorsqu'on a un onde-mètre c'est une affaire bien simple que celle de calibrer un appareil. Ceux qui n'en ont pas doivent choisir une soirée de bonne réception pour faire ce travail. Ils doivent surtout s'inquiéter des longueurs d'ondes des postes qu'ils entendent lorsque le cadran de droite est au

Le célèbre RADIO

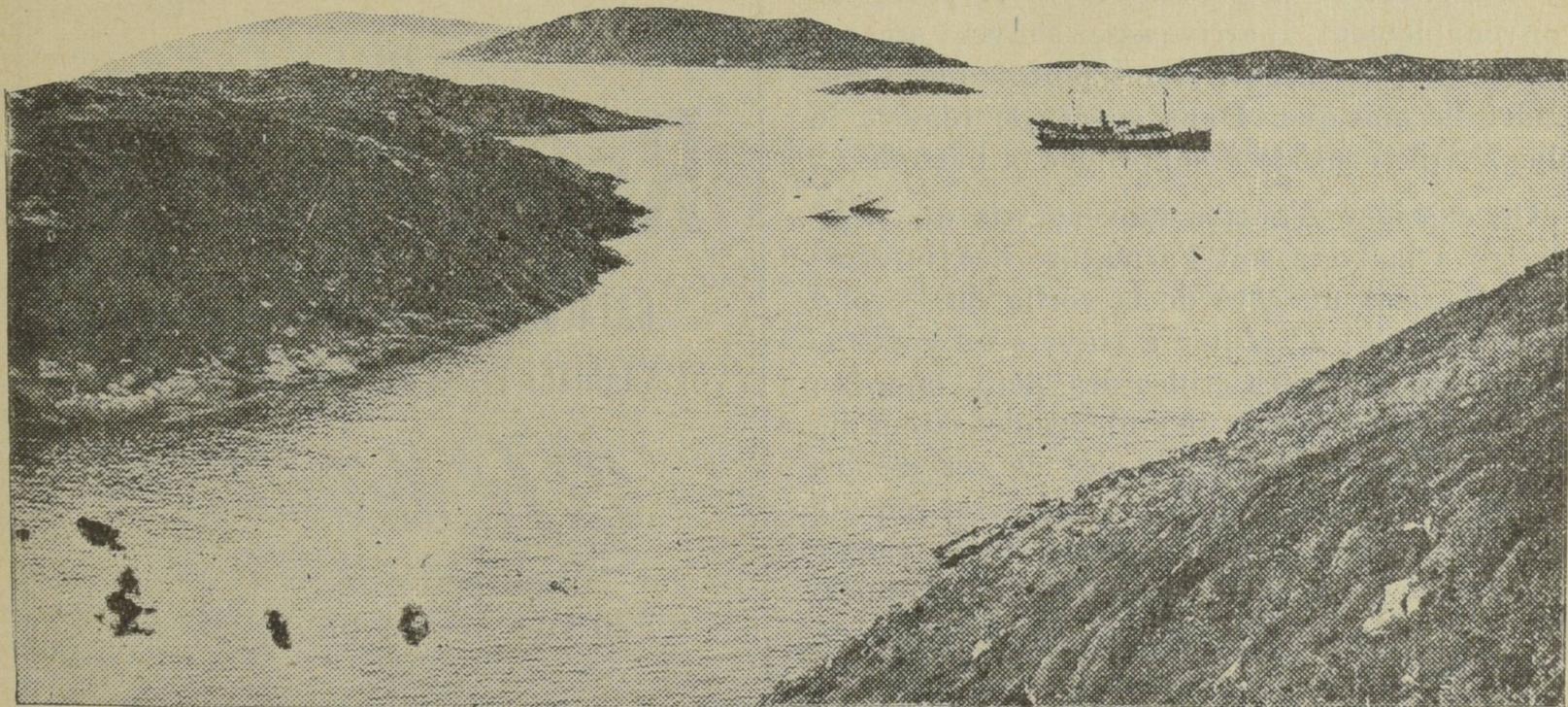
Marconiphone

Accessoires et pièces

— DEMANDEZ NOS LISTES DE PRIX —

G.-A. VANDRY

66, St-Joseph, QUÉBEC



LE "PEARY", UN DES NAVIRES DE L'EXPÉDITION DE MACMILLAN, A L'ANCRE A BATTLE-HARBOUR.

commencement et à la fin. Si l'on réussit à entendre KSD vers 95 au cadran numéroté de 0 à 100 toutes les chances sont que l'appareil est bien calibré. Si au contraire KSD entre vers 80, c'est une signe qu'il faut enlever quelques tours à l'inductance du secondaire.

Lorsque le cadran de droite est calibré, il faut s'occuper de celui de gauche, et s'efforcer d'obtenir les mêmes postes environ aux mêmes numéros que sur le cadran de droite. On obtient des résultats en variant le commutateur d'antenne, en diminuant ou augmentant le nombre de tours sur le secondaire. Pour finir on pourra varier quelque peu le couplage entre les primaires et les secondaires ; cela permettra aux cadrans de donner des numéros identiques pour ses mêmes postes.

Lorsque la réception est bonne le "Roberts" opère facilement un haut-parleur avec seulement deux lampes. Il s'ensuit qu'il est nécessaire pour ajouter une autre étape d'amplification de prendre certaines précautions. D'une façon générale une étape d'amplification ordinaire avec une seule lampe ne donnera satisfaction que si on réduit considérablement le volume en plaçant une résistance variable sur le secondaire du transformateur. Autrement il y aura certainement distortion ; parce que la dernière lampe n'est pas capable de supporter tout le volume que donne le "Roberts". Une étape d'amplification "push-pull", qui divise entre deux lampes le travail qu'on a coutume de demander à une seule résout le problème convenablement. Il arrive assez souvent que ces "push-pull" vibrent, crient plutôt que d'amplifier la musique. Dans ce cas le remède le plus simple consiste à supprimer la batterie C.

On enseigne d'autres moyens tels que : 1° mettre à la terre soit l'armature des transformateurs, soit un côté de la sortie du second "push-pull" ; 2° réunir à travers un condensateur fixe .0025 les grilles des deux lampes ; 3° ou encore shunter par un condensateur de même valeur les deux plaques de ces mêmes lampes. Mais nous croyons que le vrai remède consiste à donner à la batterie C la valeur exacte que demandent les grilles des lampes. Et il y a des lampes qui n'endurent pas de batteries C.

L.-M. BOLDUC, ptre.

PUISSANCE DES LARMES

Salut, ô larmes bénies ! salut, cause de notre joie ! Vous seules avez transformé la justice en miséricorde, et d'un juge irrité fait un Dieu plein d'amour.

"Vous avez tenu lieu de parole et d'éloquence, de supplication et de prière. Vous êtes dans les yeux du pécheur plus belles qu'un reflet du ciel dans les yeux du juste.

"Vous ouvrez le cœur à l'espérance et mettez sur le front prédestiné le signe du salut.

"Vous effacez dans l'âme coupable une tache que n'eussent pu emporter les eaux réunies des fleuves et des mers.

"Vous êtes la rosée du printemps qui annonce les gémissements de la tourterelle dans les champs du divin amour. Vous êtes le vin qui réjouit les anges et l'onde pure dont a soif le Dieu de la croix."

Versées dans l'exil, vous provoquez dans la patrie une allégresse unanime.

Salut, ô larmes bénies !

Salut, cause de notre joie !

Mgr CHARDON.

**N'achetez pas
sans connaître
les avantages**

— DU —

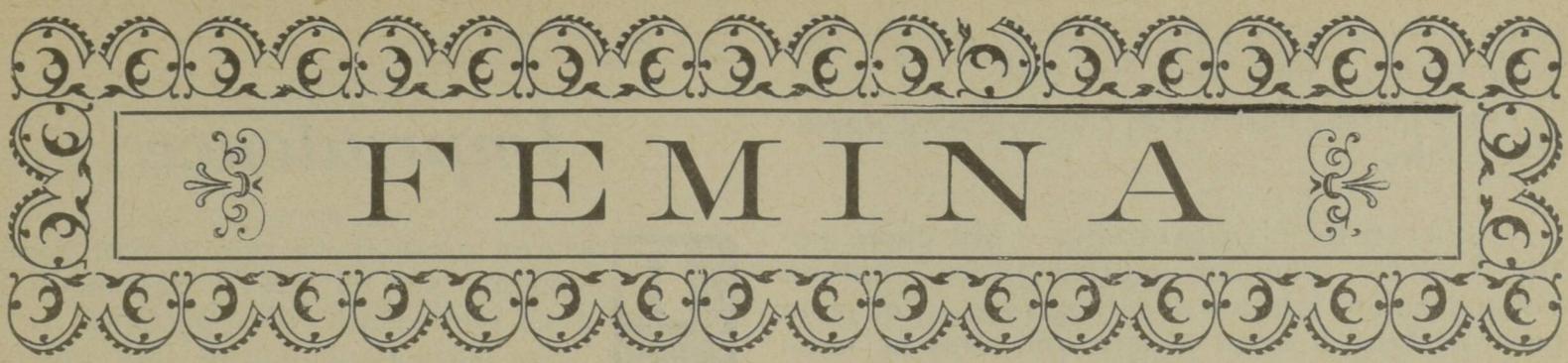
Radio de Forest

CATALOGUE adressé sur demande.

SPÉCIALITÉ: Pièces détachées pour récepteurs.

Robitaille
ENTR.

320^e rue St-Joseph, Québec.



FEMINA

L'éveil des âmes

IL y a deux mille ans, dans une humble bourgade de la Galilée, naissait un petit enfant.

Les Anges, en cette nuit radieuse de Noël étaient descendus sur la terre, en troupes innombrables ils entouraient ce berceau rustique, répétant ce chant béni : Gloria ! Gloria !

Sous cet abri couvert de chaume, on entendit des mélodies suaves, des cantiques nouveaux où sans cesse revenaient les mots aimés : Gloria ! Gloria !

Et dans la campagne voisine, les chœurs célestes redirent ce chant que l'écho répéta de loin en loin : Gloria ! Gloria !

Dans la plaine où somnolaient les bergers, un murmure se fit tout à coup... Éveillés par les harmonies aériennes, les pâtres s'interpellèrent, puis un silence se fit, et bientôt le même appel se fit entendre : Gloria ! Gloria !

C'était l'éveil ! Dans l'âme de chacun la lumière se fit, ardente et vive elle les pénétra, les arrachant à leur demi-somnolence elle leur fit entrevoir la beauté d'un idéal supérieur jusque là inconnu pour eux ; elle mit dans leur cœur cette soif de connaître l'Être divin qui en cette nuit radieuse les appelait à son berceau.

Les bergers confiants, répondirent à l'appel d'En-Haut, secouant la langueur qui les environnait, ils se levèrent et devenus des hommes nouveaux, ils se dirigèrent vers la Crèche où les harmonies célestes continuaient à redire à tous les échos le cantique de l'amour et de la délivrance : Gloria ! Gloria !

A l'instar des bergers de la plaine de Galilée, nos âmes d'abord somnolentes et alanguies ont entendu cet appel des cieux, comme eux soyons fidèles à la voix céleste, allons à l'amour avec confiance, laissons cette lumière divine irradier notre vie et lui donner une valeur inestimable.

Les voix du Ciel sont descendues jusqu'à nous, elles nous ont révélé la grandeur et la beauté d'une vie nouvelle empreinte d'un idéal supérieur.

Laissons les sublimes leçons de cette nuit de Noël se révéler à nos âmes, laissons-les s'impreigner dans notre vie et lui dévoiler toutes les beautés de nos mystères chrétiens.

Jeanne LE FRANC.

BOITE AUX LETTRES

MARCELLA.— La petite place est accordée avec grand plaisir, vous ne me dérangez pas du tout. il me fait plaisir de causer avec d'aussi gentilles correspondantes qui de plus sont les vraies amies de notre *Femina*... Votre suggestion est bonne, qui sait si un jour ou l'autre nous ne la mettrons pas à exécution, les chers petits à qui nous donnons tout notre temps et notre affection méritent une large part de notre attention. Violette de l'Immaculée sera heureuse de vous lire, elle aussi est une de nos ferventes fidèles que nous voudrions lire plus souvent, malheureusement sa santé lui impose un repos forcé qui nous prive un peu de son aimable causerie.

Je serai toujours heureuse de vous lire, c'est vous dire n'est-ce pas que vous serez la bienvenue chaque fois que vous aimerez à nous revenir.

NELLIE DE THÉRÈSE.— Quel joli rêve vous caressez ma chère petite ! Vous sera-t-il possible de le mettre à exécution !! Votre confiance m'honore grandement et croyez que je serai toujours heureuse de vous aider si je le puis. Vous viendrez donc souvent me dire tout ce que vous ne voulez pas que d'autres sachent... le secret sera bien gardé... Je sais combien il est doux de raconter ses joies, ses espérances et ses bonheurs et combien la sympathie même inconnue peut alléger le poids si lourd des tristesses et des épreuves, aussi vous êtes cer-

taine de trouver en l'amie Jeanne celle qui sera toujours là... pour vous être utile.

Votre message est un de ceux qui sont agréables à faire...

VIOLETTE DE L'IMMACULÉE.— Ma chère petite Violette, vous ne sauriez croire combien votre dernière missive m'a chagrinée... et je ne puis me faire à cette pensée que nous ne nous parlerions plus à ce coin aimé du *Femina*... Le souvenir est toujours là me dites-vous et nous sommes de celles qui ont appris à se souvenir... donc nous nous dirons : "Au revoir", car je sais bien que vous nous reviendrez...

Votre devise est belle et mérite attention, nous y reviendrons plus tard.

Et maintenant, au revoir, petite amie, nous nous retrouverons toujours près de Celui qui permet les séparations afin que les retours aient plus de charmes.

FLEURETTE.— Le meilleur accueil vous attend toutes les fois qu'il vous plaira de revenir à notre *Femina*... où vous goûterez, je l'espère, les joies de la bonne amitié qui nous unit. Les correspondantes de notre "Coin" se feront un plaisir de répondre à votre requête si de votre côté vous êtes fidèle à répondre à leur attention.

Jeanne LE FRANC.

PETITE POSTE

MARCELLA À VIOLETTE DE L'IMMACULÉE.— Acceptez-vous les sincères félicitations de Marcelle pour vos charmantes poésies? Vous continuerez n'est-ce pas?

NELLIE DE THÉRÈSE demande à Violette de l'Immaculée de vouloir bien correspondre avec elle!! dira-t-elle oui?

JEANNINE désire savoir ce que l'amie Madeleine fait? On la croirait partie bien loin, plus de nouvelles jamais, reviendra-t-elle de nouveau vers ses bonnes amies du *Femina* qui espèrent son retour?

FLEURETTE est désireuse de connaître mieux quelques amies du *Femina* et pour ce demande à ses fidèles de vouloir bien correspondre avec elle. Amitié constante est promise.

Jeanne LE FRANC.

AUX PETITS ENFANTS

Imprudence



ILS s'en allaient en gambadant joyeusement, sur la grève pierreuse, les deux jolis enfants d'un pêcheur.

Le petit Paul, âgé de huit ans, dit soudainement à Françoise, son aînée de deux ans : "Allons à la pêche, veux-tu?... J'ai mon petit filet et puis, il y a de l'eau, là-bas." — "Oh! oui, allons-y, acquiesça sa sœur. Nous allons laisser nos chaussures dans cette crique, et nous les prendrons au retour."

Pieds nus, culotte et jupe retroussées, ils marchaient dans le sable mouvant; par moments, ils essayaient de courir; l'éclaboussure rejaillissant sur leurs petites personnes leur causait un grand plaisir.

Enfin! les voici arrivés; ils montent sur l'écueil et commencent à pêcher. Le jeu est amusant... et intéressant; les heures s'écoulaient rapidement et ils ne songent pas à s'en retourner.

Tout à coup, Françoise entendit un sourd clapotement et elle s'écria affolée : "La mer! La mer." Elle sauta de l'écueil mais n'avança pas car elle avait de l'eau jusqu'à la ceinture. "Que faire?" dit-elle, en rejoignant son petit frère.

Alors, elle se rappela sa mère, qui, les soirs d'orage ou de grands vents lorsque le père n'était pas encore rentré, allumait un cierge devant la Madone et priait cette grande Protectrice des matelots. Elle fit agenouiller Paul et tous deux, l'un sur l'autre appuyés, invoquent fermement la bonne Vierge, la suppliant de les défendre contre le flot envahisseur qui les menace et de les rendre à leur maman, inquiète, sans doute, de leur longue absence.

Ensuite, ils se levèrent agitant leurs mouchoirs et jetant au vent des appels désespérés.

Un pêcheur attardé les aperçut; ramant vigoureusement vers eux, il vole à leur secours, les prend tous deux dans sa chaloupe et les ramène sur la grève. Ils étaient sauvés!

Enfants! dans le malheur, imitez Françoise et Paul! Recourez à la Vierge Marie, priez-la ardemment de vous venir en aide, et sans doute cette bonne Mère du Ciel, sensible à vos invocations, vous accordera force et protection.

Cousine ROBERTE.

La rose qui parfume croît avec les épines qui blessent.

Saint GRÉGOIRE.

A la croix du Mont-Royal

Salut ! O Croix vraiment royale,
Gloire d'un Mont prédestiné,
De notre foi nationale,
Témoignage tout spontané.

Entre ciel et terre placée,
Comme l'étoile à l'horizon,
A toute âme désespérée,
Tu sers de guide et de blason.

De la montagne solennelle,
Où Maisonneuve t'arbora,
Bénis notre ville actuelle,
Qui, de lui, toujours s'honora.

Descendants d'une race illustre,
Ayant juré haine aux félons,
Que jamais la peur ne nous frustre,
D'affirmer ce que nous croyons.

Signe de notre foi antique,
Clef des mystères de Pathmos,
Sois sur cette rive atlantique,
Le "Gesta Dei per Francos".

Phare éclatant de notre histoire,
Guide aimé des jours orageux,
Sois-nous symbole de victoire,
Pour l'avenir aux lourds enjeux.

Nous t'aimons aux lueurs de l'aube,
Comme sous les feux du midi ;
Quand l'ombre du soir a grandi,
Tu sembles éclairer le globe.

Témoin sacré du Rédempteur,
Quand viendra le Juge sévère,
Parle-Lui, fléchis Sa colère,
Défends-nous contre Sa rigueur.

Croix d'honneur ou du Capitole,
Joyau, diadème des rois,
A qui triomphe ou se désole,
Tu redis : "Aime, souffre et crois !"

Sous le rude choc des tempêtes,
Dans l'éclat d'un ciel azuré,
Paisible, à nos yeux, tu reflètes,
Le calme d'un port assuré.

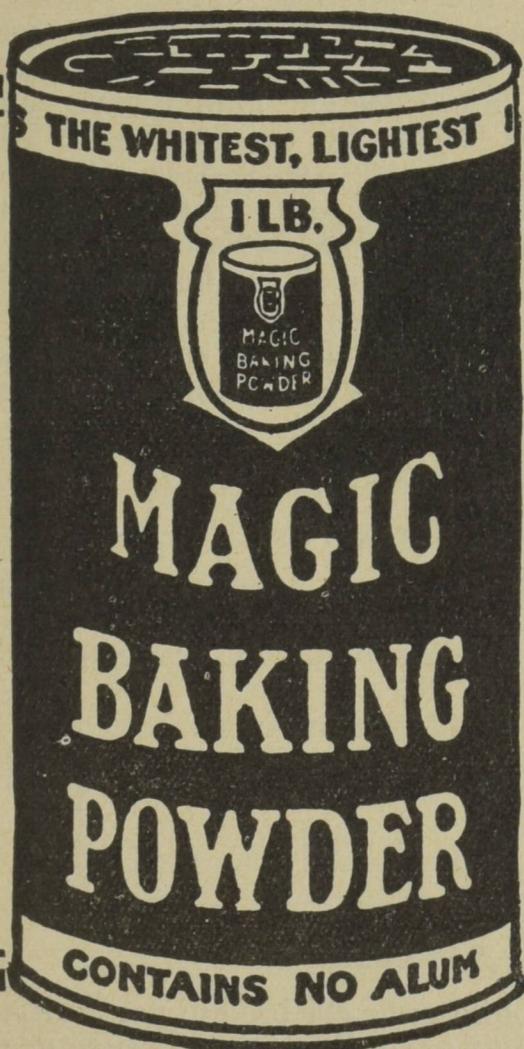
De nos lois, gardienne fidèle,
Lien sacré de nos traditions,
Maintiens l'union fraternelle,
Garde-nous des séductions.

Sous tes bras, deux cités reposent ;
Champ des morts et sol des vivants ;
De la famille qu'ils composent.
Entends les appels suppliants.

Colon que charme notre fleuve,
Ne crains ni l'effort, ni l'épreuve ;
Vers cette Croix, lève les yeux
Et lis : "Bienvenue en ces lieux !"

Avec amour, je te révère,
Noble étendard de liberté ;
Sous ton égide tutélaire,
Que j'aborde à l'éternité !

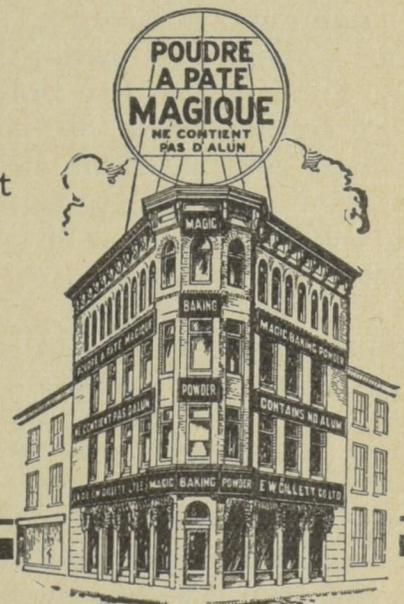
J. F. S.



Un Produit Canadien

Beaucoup plus de Poudre à Pâte Magique se vend dans la province de Québec que toutes les autres. Pourquoi? Parce que les cuisinières de Québec savent que la Poudre à Pâte Magique assure la parfaite cuisson. Un grand nombre de citoyens de la province de Québec gagnent leur vie par la vente de la Poudre à Pâte Magique et autres produits Gillett dans la province de Québec.

LA CIE. E. W. GILLETT LTEE.
Montreal Toronto Quebec



AU GOIN DU FEU

Pour s'amuser

La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE NOVEMBRE

DEVINETTES

1° Parce qu'ils trouvent l'ami (*la mie*) après lequel ils soupirent.

2° En cadeau (*en cas d'eau*), le présent le plus utile est un parapluie.

NOM HISTORIQUE

Hérodote.

ÉNIGME

Poulet — poule — pou.

RÉBUS NO 68

Il n'y a pas de fumée sans feu.

Mot à mot : Ile — nid — appât — 2 fume — haie — 100 — feu.

Ont trouvé des solutions partielles : Mme J.-W. Labonne, Belcourt, Abitibi ; M. Yvon Sirois, Collège Ste-Marie, Montréal, Mme Lorenzo Simard, Sta. Lac Bouchette, Lac St-Jean.

Ont trouvé toutes les solutions exactes : M. Évariste Breton, Petit Séminaire de Québec ; Mlle Émilienne Côté, Académie Jacques-Cartier, Québec ; Mme V.-J. Rochefort, 516, ave Notre-Dame, Manchester, N.-H. ; Mlle Patricia Poitras, Macamic, Abitibi ; L'Hôpital Civique, près Québec ; Mlle Rose Saint-Pierre, St-Cyprien, Témiscouata ; Mlle Marie-Thérèse Bouchard, 14, rue Alfred, Québec ; Mlle Céline Lachapelle, Couvent de Jésus-Marie, Sillery ; Mlles Germaine Godreau, Eugénie Routhier, Yvonne Bélanger, Couvent de Saint-Charles, Bellechasse ; Mlle Marie-Thérèse Boisjoli, 82, rue Caron, Québec ; M. J.-Georges Delisle, Petit Séminaire de Québec ; Mlle Cl. Mercier, L'Islet ; Mlle Maria Drolet, inst.,

Champigny, P. Q. ; Mme H.-A. St-Pierre, 8, rue Harris, Springvale, Me. ; Mlle Corinne Dubé ; 205, rue Cathcart, Ottawa ; Mlle Isabelle Dessureaux, Pensionnat de Ville-Marie, Témiscam. ; Mlle Yvonne Perron, casier 323, Chicoutimi ; Mlle Madeleine Girard, Présentation de Marie, Upton, Bagot ; les RR. Frères Sylvère et Pasteur, Asbestos, P. Q. ; Académie des SS. de la Charité, St-Jean Deschailons ; Mlle Jeannette Chartré, 349, Saint-Joseph, Québec ; M. l'abbé Eustache Michaud, Sanatorium du Lac Édouard ; Mlle Yvonne LaRoche, Sanatorium du Lac Édouard ; École du Sacré-Cœur, Chicoutimi-Ouest ; Mlle Maria Keating, Orphelinat d'Yvouille, Monument, près Québec ; Sr St-Hermas, Couvent des Sœurs Grises de la Croix, Sudbury, Ont. ; Mme Honoré Lavoie, St-François-Xavier des Hauteurs, Rimouski ; M. Raymond Paré, Deschambault ; Mlle Berthe Naud, Bureau Paré, Portneuf ; Mlles Fleur-Ange Bourbonnais, Juliette Dionne, Germaine Montambault, Blandine Naud, Marie-Thérèse Paré, Gilberte Lockwell, Mariette Naud, Marthe Lemieux et Marguerite LeTarte, Couvent de Deschambault ; Mlle Albina Pelletier, Plantagenet, Ont ; Mme J.-Ernest Drolet, 81, rue St-Pierre ; Mlle Lucienne Reinhardt, 509 rue St-Jean, Québec ; Mlle Marie-Thérèse Bouillé, Deschambault ; Mme Antoine-L. Dumas, 409, rue Kelley, Manchester, N. H. ; Mlle Marie-Jeanne Leclerc, Loretteville.

Les deux noms qui suivent sont sortis de l'urne : Mlles Marie-Thérèse Boisjoli et Germaine Godreau.

JEUX D'ESPRIT No 78

DEVINETTES

1° Qu'est-ce qui vit sans corps, entend sans oreilles, parle sans bouche ?

2° Quelle est la chose que l'on commence par la fin ?

RÉBUS GRAPHIQUE

Toi, Toi Toi.

Toi,

Toi, Toi,

Toi,

Toi, Toi, Toi.

Ra, Ra, Ra,

Ra,

Ra,

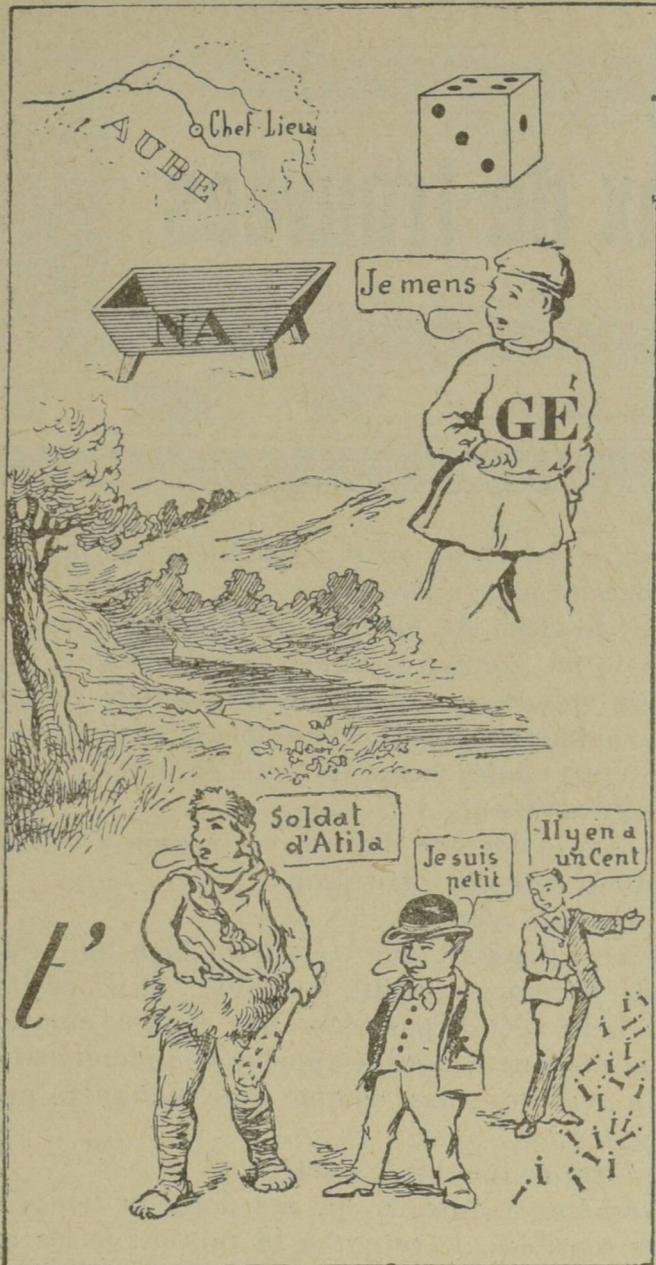
Ra,

Ra,

MNÉMOTECHNIE

Quel est le philosophe célèbre qui par l'initiale de son nom, puis par celle de son disciple et de son maître, forme le mot *Pas* ?

RÉBUS NO 69



LES BERGERS

Noël ! Un tout petit enfant
Repose sur la paille fraîche ;
Les Anges d'un air triomphant
S'agenouillent près de la Crèche...

Noël ! Des airs de paradis
Résonnent dans l'humble chaumière,
Les bergers regardent, ravis,
Jésus sourire à leur prière :

“ O doux Jésus, très cher amour,
“ Donne-nous le bonheur suprême ;
“ Vois, tous nos cœurs en ce beau jour
“ Ne forment plus qu'un cœur qui t'aime !

“ Halleluia ! C'est notre Roi !
“ C'est notre Dieu que rien ne voile ;
“ En son amour nous avons foi,
“ Car au ciel brille son étoile !...”

Albert LOPEZ.

(Le jardin de l'âme.)

LES LIVRES

L'ALMANACH DU PROPAGATEUR DES TROIS
“ AVE MARIA”, bien illustré, intéressant et édifiant.
Très belle couverture en trichromie. Prix franco : 1 fr.
50 et 15 francs.

L'ALMANACH DU PETIT PROPAGATEUR DES
TROIS “ AVE MARIA”, avec sa superbe couverture
en couleurs très fines. Très belles histoires. Franco :
1 fr. 20 et 12 francs.

Pour ces deux Almanachs, s'adresser à Monsieur le
Directeur de la Revue : Le Propagateur des Trois “ Ave
Maria”, Blois (Loir-et-Cher), France.

DEVOIRS OU COMPOSITIONS DE CATECHISME.
Par l'abbé C. FROMENT. Un volume in-8 carré de VIII-
44 pages. Broché : 3 fr. 50. Aubanel frères, éditeurs,
imprimeurs de N. S. P. le Pape.

Dans les classes, pour tous les ordres de l'enseignement
profane, on donne aux élèves, de temps à autre des sujets
de composition. Mais, qu'il soit prêtre absorbé par le
ministère, ou instituteur rivé à son pupitre du matin au
soir, le catéchiste, quel qu'il soit, manque souvent de
temps pour préparer judicieusement des sujets de compo-
sition dont l'utilité dépendra avant tout de son discerne-
ment et de sa prudence. Tous ces inconvénients, grâce à
la publication de M. l'abbé C. Froment, se trouvent main-
tenant réduites à néant. En soixante-cinq chapitres il
embrasse tout le catéchisme ; en chacun d'eux un certain
nombre de questions — dix au maximum — auxquelles
l'enfant doit répondre par écrit ; questions complétées,
ici par un court sujet de rédaction, là par la solution d'un
petit problème intéressant sur un cas de conscience
d'application journalière. C'est un service immense qu'a
rendu l'auteur à l'enseignement de la religion en publiant
ce travail, fruit d'une longue pratique, et qui sera d'un
secours fort apprécié par tous ceux que leur vocation ou
leur dévouement appelle à la formation et à l'instruction
chrétienne de l'enfance.

ARRET ET NOUVEL ELAN DANS LA VIE SPI-
RITUELLE. (A une âme indécise). Par l'abbé F. NEYEN,
prêtre du Sacré-Cœur de Marseille. Un volume in-18
de VIII-124 pages. Broché : 3 fr. Avignon, Aubanel
frères, éditeurs, imprimeurs de N. S. P. le Pape.

Qui de nous n'a pas, dans sa vie spirituelle, passé par
certaines périodes de ralentissement et même d'arrêt sans
cause apparente ?

Ce sont les facteurs de résistance que l'auteur s'attache
à faire connaître dans ce petit livre précieux à bien des
titres. Ils sont fort nombreux, et avec une psychologie
éclairée par les données de l'expérience des âmes, il les
décrit très clairement et fait toucher du doigt l'influence
déprimante qu'ils exercent sur notre volonté, point de
départ initial et nécessaire de l'impulsion sans laquelle tout
avancement est impossible dans le domaine spirituel.

Son livre, rédigé à un point de vue tout spécial, rendra
de grands services à qui le lira et le méditera avec le
désir d'en tirer tout le profit qu'on peut en attendre. Il
complètera notamment, et d'excellente façon, les médita-
tions d'une retraite qui, grâce à son aide, orienteront les
âmes vers des résolutions raisonnées et tendant à la réforme
effective de la vie.

FEUILLETON DE L'APÔTRE

Une de perdue, deux de trouvées

PAR GEORGES DE BOUCHERVILLE

N° 4

(Publié avec la permission des éditeurs, la Librairie Beauchemin, Limitée, 30, rue St-Gabriel, Montréal.)

CHAPITRE QUATORZIÈME

DÉCOUVERTES IMPORTANTES

Le juge de la Cour des Preuves, qui avait conçu la plus haute estime pour le docteur Rivard, dont la conduite si désintéressée et si généreuse à l'égard de l'orphelin Jérôme avait excité son admiration, se proposa de faire toutes les recherches possibles pour découvrir la naissance du petit Jérôme. Il s'imagina que le plus grand plaisir qu'il pourrait faire au docteur Rivard serait de le mettre sur la voie de rendre son pupille à ses véritables parents s'ils existaient encore, ou du moins de lui faire connaître leurs noms. Le juge pensa aussi qu'il pourrait se faire que l'orphelin eut droit à quelque héritage, et il aurait été heureux de pouvoir procurer au docteur les moyens de les acquérir.

En conséquence, le juge crut que le mieux à faire était de commencer ses recherches à l'Hospice des Aliénés ; il se rendit donc à l'hospice, aussitôt qu'il eut délivré au docteur Rivard ses lettres de tutelle.

Jérémie, en reconnaissant le juge de la Cour des Preuves dans la personne qui descendait d'une superbe barouche arrêtée à la porte de l'hospice, ôta son chapeau de toile cirée et courut au-devant de son honneur qui en ce moment entra.

— Vous êtes le portier de l'hospice ?

— Oui, votre honneur, à votre service.

— M. Charon, le chef de l'institution, est-il ici ?

— Oui, votre honneur.

— Pourriez vous l'aller chercher, j'aurais quelque chose à lui dire.

— Oui, votre honneur, si vous préférez, je vais vous conduire à sa chambre.

— Volontiers, je vous suis ”.

Et Jérémie, son chapeau à la main et se courbant en deux pour rendre son salut plus respectueux, passa devant le juge pour lui montrer le chemin.

Le juge trouva M. Charon dans sa chambre, assis devant un bureau et arrangeant quelques papiers, qu'il numérotait. En voyant son honneur le juge, il

se leva et lui fit un salut respectueux, en lui offrant un fauteuil pour s'asseoir.

— “ Je viens, M. Charon, lui dit le juge, pour vous prier de me donner quelques renseignements sur un pauvre enfant, que mon ami le docteur Rivard, a bien voulu retirer aujourd'hui de cette institution.

— Vous voulez parler du petit Jérôme ?

— Précisément.

— Que le docteur Rivard, votre ami, a retiré aujourd'hui de cette institution ?

— Celui-là même.

— Ah ! il paraît que c'était un bien bon enfant, le petit Jérôme, si gentil, si timide ; et il paraît que sa maladie n'était pas incurable, et je ne doute pas que le docteur Rivard le ramène complètement à la raison avec des soins, comme il ne manquera pas de lui en donner.

— C'est ce que dit le docteur.

— Jérôme montrait, sur ces derniers temps, des signes sensibles de retour à la raison ; je les avais remarqués, et j'en avais parlé au docteur, qui fut de mon opinion. Ah ! c'est une bien généreuse personne que le docteur.

— Je désirerais savoir si vous connaissez les parents de Jérôme, ou quelques personnes qui les aient connus.

— Non, monsieur, personne. Depuis que le petit Jérôme a été amené à l'hospice, personne, pas une âme ne s'est occupé ou informé de lui.

— Ne connaissez-vous pas la personne qui l'a amené, n'y aurait-il pas moyen de la voir ou du moins de savoir son nom ?

— Ma foi, non ; il y a si longtemps de cela. C'est ordinairement le portier qui est chargé du soin de recevoir les personnes qu'on amène à l'hospice ; et celui qui était portier ici, quand le petit Jérôme a été amené, en est parti depuis longtemps, et je crois qu'il est mort maintenant. Cependant... Arrêtez...

M. Charon se passa la main sur le front, regarda au plafond de l'air d'une personne qui croit avoir fait une découverte importante.

— “ Arrêtez, continua-t-il, après une petite pause, je crois que l'on doit trouver quelque chose dans les registres ; on a coutume d'y entrer les noms de ceux qui amènent ici des orphelins. Si vous voulez m'ac-

compagner, nous examinerons les entrées des registres.

M. le juge suivit M. Charon qui le conduisit au parloir.

— Voulez-vous avoir la bonté de nous donner l'index des registres dans lesquels on entre le nom des aliénés ? dit M. Charon à Jérémie.

— Le voici, votre honneur, répondit le portier en apportant l'index.

M. Charon regarda à l'Index et lut : " Jérôme, Folio 4, page 147 ". Le Folio 4 était couvert de plus de deux lignes de poussière.

— Excusez, M. le juge, ce registre est si couvert de poussière. Il y a plus de dix ans qu'il n'a point été touché.— Jérôme, veuillez enlever la poussière.

Quand le registre eut été épousseté, M. Charon et le juge l'ouvrirent à la page 147.

— Ah ! ah ! s'écria le juge de la Cour des Preuves, " ceci est important 5 avril 1826. . . la femme Cocolard. . . Deux vieux livres attachés d'une ficelle et étiquetés No 278. . . Et cette note à la marge. . . "

" Le véritable nom de Jérôme est Alphonse Pierre, né à la paroisse St-Martin, le 21 mai 1823. Sa mère était Léocadie Mousseau, femme de — actuellement décédée "

— Mais M. Charon, ceci est important, bien important. Nous sommes sur les traces des parents de Jérôme et j'espère réussir. Je vais écrire de suite à la paroisse St-Martin.— Permettez que je prenne copie de ces notes.

Le juge écrivit sur son portefeuille les entrées du registre.

— Mais, c'est curieux, M. Charon, que vous n'ayiez jamais entendu parler des parents du pauvre enfant et lui-même, l'enfant, ne prononça-t-il jamais d'autre nom que celui de Jérôme ?

— Jamais.

— Si fait, interposa ici Jérémie ; pardon, votre honneur, mais j'ai entendu dire à Gaspard le gardien, qu'il croyait que Jérôme, au lieu de montrer des signes de raison, en montrait, au contraire, de folie, et qu'il disait " qu'il savait bien son nom et qu'il ne s'appelait pas Jérôme "

— Allez chercher Gaspard, M. Jérémie, lui dit le juge, si M. Charon n'a pas d'objection.

— Certainement.

— " Sa mère était Léocadie Mousseau " ! répétait le juge vivement excité et se promenant de long en large dans le parloir, les deux mains derrière le dos. " Léocadie Mousseau. . . 1823. . . paroisse St-Martin " !. . . Mais c'est étrange ; j'ai connu cette Léocadie Mousseau ; j'ai de vagues souvenirs ; mais non, ce n'est pas possible ? . . . ce serait extraordinaire !. . . cependant " !. . .

Ici le juge fut interrompu dans ses réflexions par l'arrivée de Jérémie accompagné du gardien Gaspard.

— Si vous me le permettez, M. Charon, je désirerais faire quelques questions à M. Gaspard.

— Sans doute, tout qu'il vous plaira, répondit M. Charon en inclinant doucement la tête.

— Vous êtes un des gardiens de l'hospice, monsieur dit le juge à Gaspard.

— Oui, monsieur.

— Que connaissez-vous du petit Jérôme ?

— Oh ! pas grand'chose, si ce n'est que j'ai cru m'apercevoir dernièrement qu'il était plus gai que d'habitude.

— Preuve, s'écria M. Charon en faisant un signe au juge, preuve que l'enfant revenait à son bon sens, car une des plus grandes marques de sa maladie, c'était sa taciturnité. Le docteur Rivard avait bien raison.

— Et après ? continua le juge, en s'adressant à Gaspard.

— Après, je remarquai que le petit Jérôme se parlait souvent à lui-même, et je lui demandai ce qu'il avait. " Oh, rien, dit-il, je sais que je ne m'appelle pas Jérôme et que je vais bientôt aller voir maman à la paroisse St-Martin "

— Il a dit ça ? s'écria M. Charon.

— Oui, monsieur.

— Après ? dit le juge.

— Je lui demandai comment il savait tout ça, et quel était son nom, puisque Jérôme n'était pas le sien. " Je ne vous le dirai pas, car on me traiterait de fou ; mais je sais bien que je m'appelle Alphonse Pierre, et que maman se nomme Léocadie Mousseau " . . . Le pauvre petit, après avoir dit ces mots, se mit à pleurer à chaudes larmes.

— Il a dit tout ça ? s'écria encore M. Charon en faisant un signe significatif à M. le juge ; pauvre petit, il revenait à la raison ; de vieux souvenirs surgissaient à sa mémoire, et la pensée de sa mère, pauvre petit malheureux, le faisait pleurer. Que pensez-vous de tout ça, M. le juge ?

— Et après, dit le juge en s'adressant à Gaspard, sans faire attention à la question de M. Charon.

— Et après, c'est tout, je ne pus plus rien tirer du petit Jérôme. Je n'en fis pas grand cas dans le moment, et loin de penser que c'était un retour à la raison, je pensai que c'était plutôt un signe de folie ; j'en parlai à M. Jérémie et depuis je n'y ai plus pensé.

— Et c'est tout ce que vous savez, M. Gaspard ?

— Oui, monsieur.

— C'est bien, vous pouvez vous retirer. Je crois, M. Charon, que nous ferions bien d'examiner les deux vieux livres attachés d'une ficelle et étiquetés No 278, dont parlent les registres ; nous y trouverons peut-être quelque chose, qui pourra encore nous guider dans nos recherches.

Jérémie alla chercher les deux bouquins, couvert d'une si épaisse couche de poussière qu'on eut dit qu'ils n'avaient pas été touchés depuis vingt ans ; Jérémie, en soufflant sur la poussière, en fit un tel tourbillon que l'habit de M. Charon en fut tout couvert.

— Allons, M. Jérémie, ne pourriez-vous pas prendre plus de précaution, grommela le chef de l'hospice, vous aveuglez M. le juge.

— Pardon, votre honneur, je suis un benêt et un maladroit !

Et le pauvre Jérémie, tout confus de sa mésaventure, prit son mouchoir pour en essuyer les bouquins ;

après quoi il les présenta au juge, en lui faisant un profond salut.

Le juge ne put s'empêcher de sourire, malgré sa préoccupation, de la contenance penaude du portier. Il prit les livres, ouvrit l'un des volumes, après avoir placé l'autre sur une table qui se trouvait près de lui. Il feuilleta quelque temps et ne trouva rien, pas un nom d'écrit, pas une note, pas une seule écriture. Il le déposa sur la table d'un air contrarié, et ouvrit le second volume à la première page ; rien d'écrit au commencement, rien d'écrit à la fin ! la figure du juge témoignait un vif désappointement.

— Je pensais bien, dit M. Charon, que l'on ne découvrirait rien dans ces vieux bouquins ; maître Asselin n'aurait pas manqué de les visiter.

Tout en disant cela, M. Charon avait les yeux sur le livre que le juge tenait entre les mains et il faisait rapidement passer les feuilles, en laissant couler son pouce sur les tranches usées du volume.

L'œil de M. Charon avait entrevu quelque chose de blanc.

— Ah ! M. le juge, arrêtez donc ; je crois qu'il y a un papier.

— Un papier !

En effet il y avait un papier, bien sale ; taché de jaune comme s'il eut été trempé dans du jus de tabac.

— Un extrait de naissance ! s'écria le juge, dont la figure s'anima et les yeux brillèrent ; voyons : et ils lurent : " Extrait du Régistre des Baptêmes, Mariages et Sépulture de la paroisse St-Martin, état de la Louisiane, pour l'année mil huit cent vingt-trois ".

" Le vingt-et-un mai, mil huit cent vingt-trois, par nous, prêtre, soussigné, a été baptisé Alphonse Pierre, né ce matin, du légitime mariage de Sieur Alphonse Meunier, négociant, résidant à la Nouvelle-Orléans, et de Léocadie Mousseau, du même lieu. Le parrain a été Vital Desnoyers et la marraine Alphonsine Mousseau qui, ainsi que le père présent, ont signé avec nous.

(Signé)

" Alphonse MEUNIER,

" Vital DESNOYERS,

" Alphonse MOUSSEAU.

" Lequel extrait, nous soussigné, curé desservant la dite paroisse St-Martin, certifions être conforme au registre original déposé dans les archives de la cure de la dite paroisse St-Martin, ce quatre octobre mil huit cent vingt-trois ".

" D. CURATO, prêtre, Curé ".

Le juge, tout ému et tenant le papier dans ses mains, regardait tour à tour M. Charon, le papier et M. Jérémie.

— C'est étrange, dit-il enfin avec émotion, je vais immédiatement écrire à la paroisse St-Martin pour avoir des renseignements. Il y a quelque chose de mystérieux et de providentiel en tout ceci. Un orphelin dont on ignore et la naissance et les parents, dans un asile de fous, lui l'héritier de la plus brillante fortune de la Nouvelle-Orléans. Et son père, le

vénérable Alphonse Meunier, qui croyait son fils mort !

— Est-ce possible ? M. le juge, s'écria M. Charon, tandis que Jérémie, les yeux fixés sur le juge et la bouche béante, semblait stupéfié.

— Si c'est possible ! mais vous voyez comme moi.

— Il y a dans tout cela le doigt de la Providence dont les desseins cachés se révèlent parfois pour confondre nos raisonnements. Vous ne sauriez, M. Charon, concevoir la joie que je ressens d'avoir fait cette découverte, et je suis convaincu que le père Meunier doit se réjouir au ciel de voir que le docteur Rivard, son meilleur ami sur cette terre, a été appelé, à son insu, à servir de père à l'enfant de celui qui lui avait été si cher en ce monde.

— C'est bien vrai ce que vous dites-là, M. le juge, répondit M. Charon.

— Les décrets de Dieu sont admirables, car soyez sûr que le docteur Rivard aurait refusé d'accepter la tutelle de Jérôme, s'il eut pu même soupçonner qu'une fortune quelconque devrait échoir à son pupille, et à bien plus forte raison s'il eut su que la plus grande fortune de la Louisiane devait lui tomber en partage.

— C'est bien vrai, s'écrièrent à la fois M. Charon et Jérémie.

— Je ne serais pas surpris que le docteur, en apprenant cette importante découverte, ne voulût se démettre de sa tutelle afin de ne pas se charger de l'administration d'une si grande fortune. Il est si délicat, si consciencieux ; il a si peu de présomption, une si grande défiance de ses capacités ; et pourtant il est le seul, dans toute la Nouvelle-Orléans, que je considère, en conscience, digne et capable de bien administrer une telle succession.

— C'est bien vrai, dit M. Charon.

— C'est bien vrai, répéta Jérémie.

— Prenez bien soin, M. Charon, de ces livres et de cet extrait, dans deux ou trois jours je pourrai en avoir besoin ; surtout je vous recommande de garder le secret sur l'importante découverte que nous venons de faire, jusqu'à ce qu'il soit temps de tout faire connaître.

— Nous n'y manquerons pas, répondirent à la fois M. Charon et Jérémie.

— Il serait important, continua le juge, de savoir si la femme Coco-Letard vit encore et où elle demeure ; elle pourrait peut-être jeter quelque lumière sur une aussi mystérieuse aventure. Faites des perquisitions ; je vais, de mon côté, en faire immédiatement et expédier à la hâte un courrier pour la paroisse St-Martin. Adieu, messieurs, et tenez la chose secrète ".

Quand le juge fut parti, le chef de l'hospice remonta à sa chambre, et Jérémie s'assit dans un coin du parloir sur un banc, prit son chapeau qu'il mit à terre, s'enfonça la tête entre ses deux mains appuyant ses coudes sur ses genoux, et dans cette posture il essaya de sonder les décrets de la Providence. — Mais après une demi-heure d'une profonde méditation, il se leva en poussant un long soupir, prit son

chapeau qu'il replaça avec lenteur sur sa tête, et avoua franchement " qu'il n'y comprenait rien du tout ".

Le lendemain, quand le docteur Rivard alla faire sa visite quotidienne à l'hospice, Jérémie ne put s'empêcher de lui faire dire avec un air mystérieux : " Docteur, nous avons eu une grande visite hier, son honneur M. le juge de la Cour des Preuves est venu prendre des informations à l'égard du petit Jérôme, et si vous saviez ce que l'on a trouvé dans deux vieux livres... mais, tenez, c'est un secret et je suis sous silence. Dans deux ou trois jours vous saurez... "

Le docteur Rivard, qui d'abord s'était senti tout bouleversé, avait repris tout son sang-froid, et son impassible physionomie ne trahissait aucune émotion.

" — Tant mieux, répondit-il, pourvu que mon cher petit Jérôme puisse y trouver son avantage.

— Vous verrez, vous verrez... A propos connaissez-vous une femme du nom de Coco-Letard ? M. le juge dit qu'il est de toute importance qu'on la découvre.

— Coco-Letard, Coco-Letard, répéta le docteur Rivard, en affectant un air pensif ; mais il me semble avoir connu quelqu'un de ce nom-là... Oui, en effet, je me rappelle, une vieille femme ; mais elle est morte il y a trois ou quatre ans ; je m'en remets bien maintenant, elle est morte du choléra, j'étais son médecin.

— Elle est morte ! c'est un malheur... mais quisqu'il en est ainsi, on ne peut rien y faire " !

Et le docteur, sans plus faire attention à Jérémie, comme si tout ce que ce dernier lui aurait dit était de peu d'importance, entra dans les corridors de l'hospice, alla visiter les salles, et dix minutes après retourna à son logis.

CHAPITRE QUIZIÈME

LE CACHOT

Pierre de St-Luc avait été laissé dans son cachot, attaché sur son lit de planches, dépouillé de tous ses vêtements et baignant dans son sang. La blessure qu'il avait reçue au front était considérable quoique peu dangereuse, et la quantité de sang qu'il avait perdu l'avait tellement affaibli qu'il perdit connaissance. Il n'avait pas mangé ni bu depuis qu'il était prisonnier. Il souffrait horriblement de la soif, son palais desséché et son estomac brûlant lui causaient d'insupportables douleurs. Une cruche d'eau avait été mise près du chevet de son lit, mais il lui était impossible d'y atteindre. Le sang qui s'était écoulé de sa blessure au front avait diminué la fièvre qui brûlait son cerveau. Le lendemain matin, il se réveilla un peu rafraîchi, mais si faible qu'il put à peine remuer son bras que les Coco-Letard, dans leur précipitation, avaient négligé d'attacher. Ce fut pour Pierre, une bien grande satisfaction de pouvoir étendre son bras et de tremper ses doigts dans la cruche pour les porter ensuite à sa bouche.

Vainement il essaya de se remuer : sanglé au lit pour une courroie, qui lui passait par dessus la

poitrine, il ne pouvait de sa main atteindre aux cordes qui attachaient son autre bras et des jambes, ni défaire la courroie qui bouclait en dessous du lit.

Il demeura dans cette position jusque vers les trois heures de l'après-midi, temps auquel la mère Coco vint regarder par la trappe. Quand elle aperçut Pierre remuer son bras, elle crut qu'il était parvenu à se détacher ; elle lâcha un cri, ferma la trappe et appela François pour lui aider à assujettir fortement les ressorts, et à entasser par-dessus tout ce qu'il y avait de plus pesant dans l'appartement.

" — Il nous arrivera malheur avec ce maudit prisonnier ; mon pauvre Jacob, que nous avons eu de la peine à transporter à la ville, où il souffre affreusement sous la garde de cette petite idiote de Clémence, a été sa première victime ; je ne sais qui sera la seconde.

— Maman, j'espère que la seconde victime sera lui-même, car je jure que s'il n'a que moi pour lui porter à manger, il mourra bien de faim.

— Qu'il meure donc comme un chien !

— C'est ça, attention et vogue la galère, ajouta Léon qui venait d'arriver ".

Nous laisserons maintenant les Coco, mère et fils, discutant sur les moyens de défense nécessaires au cas où le capitaine parviendrait à forcer la trappe, et nous nous rendrons sur la levée au pied de la rue Bienville où le docteur Rivard, en cabriolet couvert, attendait Pluchon.

A l'heure fixée, Pluchon arrivait armé de son immense parapluie de coton, car il tombait en ce moment une pluie violente. Le temps était chaud, malgré l'orage.

" — Montez vite, M. Pluchon, lui dit le vieux docteur à voix basse, je vais vous conduire à l'habitation des champs. J'ai appris cet après-midi que le rapport du coronaire avait été on ne peut plus favorable ; et je crois qu'il faut de toute nécessité que nous en finissions dès cette nuit avec Pierre de St-Luc.

— J'ai préparé une liqueur dans cette fiole qu'il faut faire prendre de suite au capitaine. Cette liqueur est un poison prompt et sûr, qui ne laisse point de traces. J'en ai obtenu la recette d'un nègre Congo qui m'a dit qu'il était d'un succès merveilleux, ce que j'ai eu déjà occasion d'éprouver par moi-même. Tenez, M. Pluchon, prenez la fiole, mettez-la dans votre poche de gilet et prenez bien garde de la casser.

Pluchon prit la fiole et la mit avec précaution dans sa poche. Tous deux gardèrent ensuite le silence, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à quelques arpents de l'habitation des champs. La pluie tombait par torrents, Pluchon descendit de voiture pour se rendre auprès des Letard. Le docteur Rivard resta dans la voiture, attendant le retour de Pluchon, auquel il avait recommandé de voir lui-même à ce que le poison fut administré au capitaine.

Au bout d'un quart d'heure environ, Pluchon revint à la voiture dans laquelle il monta.

" — Mauvaise nouvelle, docteur, les Coco jurent qu'ils ne descendront pas cette nuit dans le cachot ;

ils sont saisis d'une crainte superstitieuse. C'est ce soir la veille du jour des morts, et ils ne voudraient pas y descendre pour tout au monde.

— C'est bien malheureux, il serait si important d'en finir dès ce soir !

Et le docteur se mit à réfléchir, tout en retournant vers la ville au pas de son cheval. Au bout de quelques instants le docteur s'écria : " J'ai un moyen " ; et il donna un vigoureux coup de fouet à son cheval en lui disant " marche Balais " ; et Balais partit au grand trot, à travers la boue et au milieu de l'obscurité.

Au bout de la rue Perdido, qui aboutissait à la cyprière, il y avait sur la lisière du bois une vieille case de nègre. Cette case était habitée par un nègre Congo, qui avait acheté sa liberté de son maître moyennant la somme de quatre mille piastres, qu'il s'était procurée, personne ne put savoir comment. Ce nègre avait un étrange commerce ; sur des tablettes au fond de sa case, il y avait des fioles, des bouteilles de toutes grandeurs et de toutes formes, contenant les unes des poudres, les autres des liquides bleus, blancs, verts, rouges, jaunes, noirs. Toutes ces bouteilles étaient hermétiquement fermées. Sur de sales petits morceaux de papier collés sur ces bouteilles on lisait : poison pour les punaises, pour les rats, pour les souris, etc. Dans une grande armoire, dont la porte vitrée laissait voir les tablettes, on voyait, rangées suivant leurs grosseurs, des dames-jeannes soigneusement bouchées. Ces dames-jeannes contenaient des reptiles vivants, tels que serpents à sonnettes, serpents sourds, congres, etc., tous reptiles dont la morsure était mortelle. Ce nègre Congo était celui-là même qui avait enseigné au docteur Rivard la recette du poison, dont il avait voulu ce soir même essayer l'effet sur Pierre de St-Luc.

Il pouvait être neuf heures du soir ; un feu de charbon brûlait dans une espèce de cheminée et répandait une faible lueur dans la cabane, sans l'éclairer cependant assez pour reconnaître la physiologie d'un gros nègre, assis sur une bûche de bois auprès du feu. La conversation était animée entre ces deux individus ; le vendeur de poisons refusait obstinément de découvrir à l'autre certains secrets, que ce dernier semblait déterminé à obtenir.

— Tu me le diras ! dit Trim en se levant, car le visiteur nocturne était Trim ; tu me le diras ou je te jure que je te dénoncerai à la police.

— Chut ! répondit le Congo, en baissant la voix, j'entends les pas d'un cheval dans la boue !

En effet, un cheval, attelé à un cabriolet couvert, approchait de la cabane du nègre qui était sorti avec Trim sur le seuil de la porte. Avant que la voiture arrivât, Trim se retira dans l'ombre de la porte.

Un certain sifflement discret avertit le Congo qu'on voulait lui parler en secret. Il s'avança près de la voiture, jeta un coup-d'œil furtif sur les deux personnes qu'elle contenait, et avançait la tête vers celui qui tenait les rênes, celui-ci se pencha à son oreille et lui dit quelque chose.

— Un gros ? demanda le nègre.

— Oui, quatre à cinq pieds.

Le nègre disparut dans sa cabane, dont il ressortit bientôt portant dans ses bras une dame-jeanne, qu'il plaça dans la voiture.

— Merci.

La voiture partit en reprenant la direction dans laquelle elle était venue. Quand elle se fut éloignée un peu et eut disparu dans l'obscurité, Trim demanda quelles étaient ces personnes.

— Bonne pratique, répondit le vendeur de reptiles en se frottant les mains : c'est le docteur Rivard.

— Le docteur Rivard ! et son compagnon ?

— Je crois que c'est M. Pluchon.

— M. Pluchon !

Trim, sans perdre de temps, prit son chapeau et s'élança dans la direction de la voiture. Il ne put la rejoindre, car le docteur, qui avait entendu le pas de quelqu'un qui courait derrière la voiture, se mit à fouetter vigoureusement son paisible cheval. Et Balais, peu accoutumé à ce genre de traitement, partit au grand galop.

Trim fit d'inutiles efforts pour conserver la vue de la voiture, mais Balais y allait de trop bon cœur pour que Trim n'eût pas la douleur de voir la voiture dans la rue St-Charles, longtemps avant qu'il put y arriver. Le pauvre Trim, tout essoufflé, couvert de boue et trempé jusqu'aux os, s'assit, tout déconcerté, sur une borne, qui se trouvait au détour de la rue. Au bout de quelque temps il se décida à aller voir la vieille Marie, sa tante, qui comme nous le savons, était l'esclave du docteur Rivard. A l'arrivée du *Zéphyr*, Trim avait été voir la vieille Marie, qui avait dit des choses dont il ne s'était pas occupé d'abord, mais qui, en ce moment, réveillaient en lui d'étranges soupçons.

Ce ne fut que lorsque le docteur fut arrivé dans le faubourg Tremé qu'il ralentit l'allure de Balais. Pluchon regarda derrière la voiture et écouta attentivement. Il s'assura qu'ils n'étaient pas suivis ; on n'entendait que le bruit du vent et le clapotement de la pluie dans les mares d'eaux au milieu du chemin.

— Docteur, il n'y a personne.

— Tant mieux, autrement il aurait fallu remettre à un autre soir ce qu'il est si important d'exécuter cette nuit.

Ils ne tardèrent pas à arriver à l'endroit où le docteur avait déjà attendu Pluchon, tandis que ce dernier avait été porter à l'habitation des champs, la petite fiole de poison destinée à l'infortuné Pierre de St-Luc.

Le docteur arrêta la voiture.

— Vous allez descendre, M. Pluchon, et porter cette dame-jeanne à l'habitation des champs. Prenez bien garde de la laisser tomber. Vous ne la donnerez pas aux Letard, mais vous la jetterez vous-même dans le cachot. Si les Letard ont peur d'y descendre eux-mêmes, ils n'auront pas peur d'y voir descendre cette dame-jeanne. Il faudra que vous la lanciez avec assez de force pour qu'elle se brise sur le plancher du cachot.

— Que contient-elle donc, cette dame-jeanne ?

— Un serpent à sonnettes.

Pluchon fit un bond en arrière et laissa tomber la dame-jeanne.

“ — Mille tonnerres ! s'écria le docteur tout en colère, vous avez failli casser la dame-jeanne !

Pluchon, qui déjà se trouvait à une respectable distance, voyant qu'il n'avait que failli casser la dame-jeanne, s'approcha avec précaution ; s'étant assuré qu'elle n'était pas cassée et que le bouchon tenait bien, il se décida, quoiqu'avec un violent tressaillement de nerfs, à la ramasser.

“ — Allez avec précaution, continua le docteur, ne confiez pas à d'autres le soin de jeter la dame-jeanne dans le cachot, et ne leur dites pas ce qu'elle contient. Je vais vous attendre ici.”

Pluchon, tenant avec précaution la dame-jeanne entre ses mains, les yeux fixés sur le bouchon qu'il semblait couvrir du regard, s'imaginait le voir sauter à chaque instant. Il tenait la dame-jeanne par le milieu au bout de ses bras, n'ayant pas voulu pour tout au monde, l'appuyer sur son abdomen, une certaine terreur lui faisant craindre, en dépit de son bon sens, que le reptile ne le piquât à travers la bouteille. Une sueur froide coulait sur son front. Quoique la distance ne fût que de quelques arpents, il lui fallut s'arrêter deux à trois fois pour respirer et prendre haleine. En arrivant à l'habitation, il déposa sa dame-jeanne sur le perron, et se mettant les deux doigts de chaque main dans la bouche, il fit entendre un sifflement aigu et perçant qu'il répéta par trois fois. A la troisième fois, une lumière parut à l'étage supérieur, puis une fenêtre s'ouvrit.

“ — Qui va là ? demanda Léon.

— C'est moi ; M. Pluchon, venez ouvrir, vite !

Léon, après avoir refermé la fenêtre avec précaution, descendit ouvrir la porte à Pluchon.

La pluie qui, au commencement de la soirée, tombait fine et chaude, poussée par un léger vent du sud, avait cessé depuis quelques minutes. Il ne venait plus. De gros nuages couleur d'encre enveloppaient toute la cité et semblaient prêts à fondre sur elle. La température avait changé tout à coup. Une odeur sulfureuse imprégnait l'atmosphère. Le tonnerre grondait sourdement. De vifs éclairs sillonnaient les nuées. Il était évident qu'une tempête allait bientôt éclater. La nature semblait se recueillir un instant et ramasser toutes ses forces, avant de laisser échapper des tempêtes et de lancer ses furies sur la ville.

Au moment où Léon ouvrait la porte, un immense éclair embrasa le firmament, et une rafale de vent éteignit la chandelle qu'il tenait à la main. Il tressaillit involontairement.

“ Nous allons avoir un terrible orage, M. Pluchon ! Qu'est-ce qui peut vous amener par un temps pareil ?

M. Pluchon ne répondit pas.

Léon prit une allumette chimique et la frotta contre le mur, mais il ne put l'allumer. Il en prit une deuxième, puis une troisième, puis une dizaine à la fois, mais il ne put réussir à produire de flamme. Le phosphore, rendu moins inflammable par l'humidité,

laissait sur le mur des traces phosphorescentes et brillantes qui étincelaient dans l'obscurité. Ces traces nombreuses, bizarres, figurant des lignes droites, courbes, des croix, des cercles sur la muraille, firent une curieuse impression sur l'esprit superstitieux de Léon. Il lui semblait voir des spectres se lever de terre ou sortir du mur. Le premier novembre a toujours été considéré comme étant une nuit spécialement destinée aux morts et aux revenants. Il eut peur.

“ — M. Pluchon, êtes-vous là ? dit Léon d'une voix sourde. Pluchon ne répondit pas. Un violent coup de tonnerre vint ébranler toute la maison.

— M. Pluchon, pour l'amour de Dieu, je vous en prie, parlez.

Pluchon impatienté lâcha un énorme juron à Léon, en le traitant de bête.

“ — C'est bon comme ça, répondit Léon ; j'aime mieux que vous invectiviez contre moi que de ne pas vous entendre, quand je vois toutes ces croix qui dansent sur le mur.

Pluchon, ayant pris les allumettes des mains tremblantes de Léon, réussit enfin à allumer la chandelle. Avec la lumière le courage revint à Léon.

“ — Qu'avez-vous donc là, dans cette dame-jeanne, M. Pluchon ?

— Ne vous inquiétez pas. Où sont la mère Coco et François ?

— Maman est allée voir Jacob à la ville ; François dort en haut sur le canapé.

— C'est bien, il ne faut pas le réveiller. Montez avec moi, je veux voir votre prisonnier.

— Pas ce soir, s'il vous plaît ; je ne descendrais pas dans le cachot ce soir pour une fortune.

— Vous n'aurez pas besoin de descendre ; je ne veux pas descendre non plus, je veux seulement regarder du haut de la trappe. . .

— Oh ! si ce n'est que ça, on peut vous satisfaire, M. Pluchon.

Pluchon et Léon allèrent à la trappe. Avant de l'ouvrir, Léon écouta ; puis étant sûr qu'il n'y avait rien à craindre, il ôta les coffres et les bancs que la Mère Coco avait mis sur le travers de la trappe et l'ouvrit. Pluchon ne perdit pas de temps, il lança avec force la dame-jeanne qui se brisa au fond du cachot. Un éclair éblouissant pénétrant dans le cachot par le soupirail, en illumina toute la profondeur. Léon ferma précipitamment la trappe, tout effrayé.

“ — Qu'avez-vous fait là, M. Pluchon !

— Écoutez.

Léon écouta. Le vent, qui s'engouffrait par le soupirail, soufflait avec violence ; des sifflements aigus dominaient par moment le bruit du vent.

“ — Je ne sais pas ce que c'est, dit Léon, d'une voix mal assurée.

— Je vous le dirai demain, lui répondit Pluchon.

En attendant, venez m'ouvrir la porte, pour que je m'en aille avant l'orage.

“ — Vous feriez mieux de rester coucher ici, je vous donnerai un bon lit.

— Je ne peux pas ; il y a quelqu'un qui m'attend.

Quand Pluchon fut sorti, Léon ferma la porte aux verroux à double tour, remonta précipitamment et alla réveiller son frère.

— François, François, réveille-toi donc, lui dit-il en le secouant par le bras.

— Laisse-moi tranquille, grommela ce dernier en se retournant sur l'autre côté.

— François, lève-toi donc ; entends-tu les revenants qui font un sabat d'enfer dans le cachot ? et Léon secoua encore son frère avec vigueur.

— Vas te faire s... et laisse-moi dormir", répondit François, d'un ton si péremptoire que Léon vit bien qu'il ne réussirait pas à le faire lever.

Alors il alluma cinq à six chandelles, qu'il plaça sur la table, le bureau et sur le devant de la cheminée ; il alla ensuite à l'armoire, se servit une énorme rasade de rhum qu'il avala, puis il s'enveloppa dans une couverture et se jeta sur le lit à côté de François.

Des cris sourds se firent entendre dans le cachot et semblèrent à Léon comme les clameurs des revenants, qui sortaient des entrailles de la terre et venaient jusqu'à ses oreilles à travers le plancher. Il essaya encore une fois de faire lever son frère, mais il ne put réussir ; alors il se couvrit par-dessus la tête et ne dit plus un mot, osant à peine respirer et se pressant encore contre François qui ronflait comme un bienheureux. Ainsi cet homme si hardi dans le crime, tremblait devant une chimère, une superstition, un fantôme de revenant que créait son imagination excitée et fiévreuse.

Pierre de St-Luc s'était réveillé en sursaut, au bruit que fit la dame-jeanne en se brisant sur le plancher. Il entendit la trappe se fermer, et crut distinguer, à la lueur de l'éclair qui avait alluminé le cachot, un reptile qui s'agitait au milieu des débris et des morceaux de verre brisés. A la lumière de l'éclair avaient succédé les plus profondes ténèbres. Il crut que cette apparition n'était que l'effet de l'hallucination de son cerveau malade et affaibli par la faim et la perte de son sang. Il passa sa main sur ses yeux, et s'efforça de recueillir ses esprits afin de mieux examiner sa situation. Mais les sifflements aigus du reptile et le bruit de ses sonnettes qu'il agitait avec colère, ne laissèrent plus de doute à Pierre de St-Luc, que ses géoliers voulaient le faire mourir sous les morsures mortelles du serpent, qu'ils venaient de jeter dans son cachot. Les éclairs qui commençaient à se succéder avec rapidité, lui firent voir un énorme serpent à sonnettes, replié en spirales sur lui-même, la tête élevée, les yeux jetant des flammes et se balançant, comme s'il se préparait à s'élancer sur quelque objet que Pierre ne pouvait apercevoir.

Le capitaine dont l'âme si fortement trempée aux épreuves de la vie dans sa carrière de marin, n'avait pas un instant faibli depuis son emprisonnement, commença à sentir son courage et sa fermeté lui manquer. Pour la première fois, il eut peur de mourir ; lui qui s'était accoutumé à envisager la mort au milieu des balles et des batailles, entourée de l'excitation et de l'enthousiasme du combat, ne put supporter l'idée de la voir venir sous une forme

aussi hideuse que celle sous laquelle elle se présentait en ce moment. Tout le temps qu'il était demeuré dans le cachot, malgré l'abandon dans lequel on l'avait laissé, malgré les mauvais traitements qu'on lui avait fait subir, il avait toujours conservé un espoir, faible il est vrai, mais assez puissant pour lui faire supporter sa situation, que ses géoliers finiraient par lui rendre sa liberté. Ce qui, peut-être plus que tout le reste, avait contribué à soutenir son courage, c'est qu'il comptait sur son équipage et surtout sur son fidèle Trim, qui ne manqueraient pas de faire les plus minutieuses perquisitions, aussitôt qu'ils se seraient aperçus de sa disparition. Mais quand il se vit livré, lié et garotté, aux morsures du plus dangereux des reptiles : oh ! alors son espoir s'évanouit et sa fermeté l'abandonna. Il s'agita sur son lit, secoua avec rage et désespoir les sangles qui l'attachaient, tous les muscles de son corps se tordaient sous les efforts prodigieux qu'il fit pour s'en débarrasser ; tout fut inutile.

Alors il lui sembla entendre les pas d'un homme en dehors de son cachot. L'espérance, cette dernière et suprême vertu qui soutient l'homme jusqu'à la mort, se ranima vivement dans son âme. Il pensa à Trim, qui peut-être le cherchait en ce moment ; il se mit à crier de toutes forces et à appeler au secours, puis il se mit à écouter attentivement. Le vent lui apporta l'écho des ricanements du docteur Rivard qui, malgré son flegme habituel, riait en entendant Pluchon lui raconter la superstitieuse frayeur de Léon. Ces ricanements résonnèrent lugubrement aux oreilles de Pierre de St-Luc ; il redoubla ses cris cependant, ne perdant pas l'espoir que ce pouvait être quelqu'étranger qui finirait par l'entendre. Les ricanements cessèrent et le bruit d'une voiture qui s'éloignait rapidement ne lui laissa plus de doute qu'il ne devait pas attendre de secours de ce côté.

La tempête avait éclaté dans toute sa fureur ; le vent rugissait en s'engouffrant dans le soupirail ; les éclats du tonnerre se succédaient avec une rapidité et un fracas épouvantables ; tout le ciel était en feu, et une flamme immense, éblouissante, semblait envelopper la Nouvelle-Orléans et les campagnes environnantes dans un vaste brasier. L'intérieur du cachot était vivement éclairé.

Pierre de St-Luc avait cessé ses cris ; ses membres semblaient paralysés, son bras pendait à son côté ; ses yeux seuls avaient conservé leur activité et suivaient le serpent à sonnettes qui, se déroulant avec lenteur, s'avancait en rampant vers le soupirail ouvert du cachot. Le reptile avait aussi cessé ses sifflements, mais il agitait avec vivacité sa langue fourchue qu'il dardait de sa gueule entr'ouverte, ses sonnettes ne faisaient entendre qu'un son faible et sec. Arrivé au-dessous du soupirail, le reptile se dressa le long du mur, en imprimant à son corps de gracieuses ondulations, puis il s'allongea tout droit, ne semblant s'appuyer sur le plancher que par la force des articulations de la queue. Pierre suivait avec une anxiété extrême les mouvements du reptile qui, malgré sa longueur, ne put atteindre au soupirail qui se trouvait élevé à six pieds au-dessus du plancher

à l'endroit où il touche au mur. La direction que prit le serpent était opposée à celle dans laquelle se trouvait le lit de Pierre ; il put le suivre à l'espèce de bruissement que faisait le serpent en coulant sur le plancher, quoiqu'il avançât lentement et sans agiter ses sonnettes.

Pierre retenait son haleine pour mieux entendre, car sa tête, retenue par une courroie sur un morceau de bois au lieu d'oreiller, ne pouvait se tourner. Il était dans de cruelles angoisses ; quoiqu'il ne put plus voir le serpent, il sentit qu'il approchait de son lit, une sueur froide coula sur son front ; bientôt il sentit le drap se soulever sur ses pieds, un corps froid se glissait sur son corps nu... Toutes ses chairs frissonnèrent à ce contact... Le long de ses jambes il sentit se couler le reptile qui se trouvait attiré par la chaleur... Bientôt il vit la tête du serpent dépasser le drap qui était replié sur sa poitrine... Il sentait son haleine sur son visage... Pierre eut la force et la présence d'esprit de rester immobile, réprimant autant que possible jusqu'aux battements de ses artères. Peu à peu le reptile ramassa ses anneaux et se roula en spirale sur la poitrine de Pierre ; celui-ci, qui avait fermé les yeux, les sentit s'ouvrir malgré lui par un effet spasmodique des nerfs, et ils s'attachèrent sur ceux du reptile qui brillaient comme deux charbons ardents ; il vit sa tête immobile, sa gueule entr'ouverte et montrant ses longues dents fines qui tuent avec tant de promptitude ceux qu'elles mordent. Attiré comme par une puissance magnétique, Pierre ne pouvait fermer les yeux ni les détourner de ceux du serpent. Il éprouva d'indicibles sensations, il sentait ses forces l'abandonner, son sang ne circulait plus dans ses veines, le vertige commençait à s'emparer de son cerveau... Il lui semblait voir les yeux du serpent grandir démesurément... peu à peu ses paupières se fermèrent et tout son corps tressaillit convulsivement... Le serpent fit entendre un sifflement... Pierre avait perdu connaissance !

CHAPITRE SEIZIÈME

LA DÉLIVRANCE

Trim, en apprenant la mort de son maître, s'était d'abord laissé aller au plus violent paroxysme de douleur, puis surmontant cet excès et reprenant peu à peu ses esprits, il était parti en courant, pour aller une dernière fois embrasser les restes mortels de celui qui lui était plus cher que la vie, avant qu'ils eussent été déposés dans un cercueil.

Comme Trim arrivait au couvent des Ursulines, le coronaire revenait de l'enquête, suivi de ceux qui l'avaient accompagné. Le maître d'équipage du *Zéphyr*, en voyant Trim tout essoufflé, nu-tête, car il avait oublié sa casquette, le regard égaré, la bouche ouverte, eut pitié de lui, et lui adressant la parole avec douceur :

— Mon cher Trim, lui dit-il, tu feras mieux de revenir avec nous ; à quoi te servira de voir le cadavre de ton pauvre maître ? c'est un triste spectacle ! Viens avec nous, viens !

Trim baissa la tête, une grosse larme tomba de son œil et roula sur sa joue ; il ne répondit pas.

— Tu ne dis rien, Trim, continua le maître d'équipage, en le touchant sur l'épaule ; écoute mon avis et n'attends pas que le corps de notre bien-aimé capitaine soit arrivé. Sa vue pourrait te causer bien du mal.

Trim se jeta à genoux et éclata en sanglots.

— Je veux voir mon maître et mourir ! murmura-t-il ; laissez-moi rester”.

Le maître d'équipage, voyant qu'il était inutile de songer à amener Trim, prit avec les autres le chemin de la ville.

Bientôt apparut sur le fleuve la pirogue dans laquelle deux nègres amenaient les restes inanimés du noyé. Quand l'embarcation toucha au rivage, Trim, en voyant le cadavre, lâcha un cri déchirant et se précipita dessus, en l'étreignant dans ses bras comme s'il eut été en vie, et couvrant de baisers, toutes les parties du corps qui n'avaient point été dévorées par les carancros. Les deux nègres, qui étaient chargés de conduire le cadavre, prirent Trim pour un fou et voulurent l'arrêter ; mais celui-ci sans les écouter, continua à couvrir le corps de baisers et à remplir l'air de cris déchirants. Les deux nègres ne comprenant rien à la chose, et d'ailleurs se souciant fort peu d'engendrer querelle avec Trim, don^à l'herculéenne stature leur servit de calmant, s'assirent stoïquement sur le bord de la levée.

Trim, se relevant au bout de quelques instants, se croisa les bras sur la poitrine ; la tête penchée en avant, les yeux fixes et immobiles, il se mit à contempler les restes défigurés de son maître. Ses yeux ne pleuraient plus, sa bouche ne faisait plus entendre de sanglots, sa poitrine ne se soulevait plus aux battements de son cœur ; on aurait dit la personification de la douleur et du désespoir ! Tout à coup la figure de Trim s'anime, ses yeux brillent, ses narines se dilatent : il a cru remarquer que le corps est moins long que celui de son maître ! les jambes et les pieds affreusement enflés ne sont pas trop à la gêne dans les pantalons et les bottes ! Ceci peut-être ne prouve rien ; mais Trim sait que le petit doigt du pied gauche de son maître avait été coupé dès son enfance.— Il ôte la botte, arrache le chausson ; tous les doigts du pied sont entiers ! Trim laisse échapper un cri de joie, mais il craint de laisser apercevoir les soupçons qui entraînent dans son esprit, et il dissimula du mieux qu'il put les sentiments qu'il éprouvait. Il quitta alors le cadavre, et reprit d'un pas pressé le chemin de la ville.

Trim était convaincu que le cadavre du noyé n'était pas celui de son maître ; mais comment se trouvait-il revêtu de toutes ses hardes ? Par qui cet acte avait-il été commis ? Dans quel but. Qu'était devenu son maître, qui n'était pas revenu depuis son débarquement ? Il y avait là quelque chose de mystérieux et de bien inquiétant. Peut-être que son maître était en ce moment victime de quelque horrible complot ! Peut-être avait-il été assassiné, ou expirait-il sous le couteau de quelque bandit ou

dans l'affreuses tortures ? Il y avait de quoi faire tourner la tête à Trim. Mille idées confuses, discordantes, noires, épouvantables se présentaient à l'esprit du pauvre esclave, ce fidèle serviteur de Pierre.

— Oh ! mon tête, mon tête, criait Trim, et il se pressait le front de ses deux mains ; moué venir fou, fou, fou ! et il se mettait à courir afin de se rendre plus vite à bord du *Zéphyr*.

Quand il arriva à bord il n'avait aucun plan de formé, aucune ligne de conduite de tracée. Il aurait voulu avertir tout le monde, afin que tout le monde l'aidât à chercher son maître ; d'un autre côté il craignait de donner l'alarme, de peur que la nouvelle n'en parvint aux oreilles de ceux qui avaient tendu le piège et qu'ils ne le fissent mourir de suite, s'ils ne l'avaient pas déjà fait ! Il aurait voulu faire ses recherches partout à la fois, et il ne savait pas où commencer. C'est ainsi qu'il arriva à bord du *Zéphyr*. L'équipage était dans la plus grande tristesse.

De toutes les personnes à bord, celui en qui Trim avait le plus de confiance était le gros Tom, dont il connaissait la discrétion, l'activité, la prudence et l'attachement pour le capitaine Pierre. Trim et Tom avaient toujours été de bons amis ; et plus d'une fois, l'un avait trouvé dans l'autre un puissant auxiliaire dans les rixes qui suivaient presque toujours leurs courses au milieu des cabarets, quand le *Zéphyr* touchait à quelque port étranger. Trim, s'étant enfin décidé à faire part à Tom de tout ce qu'il avait découvert, alla le trouver et l'ayant tiré à l'écart, lui raconta ce qui s'était passé dans l'embarcation, quand le noyé avait été amené à terre par des deux nègres.

— Et moi aussi, dit Tom, qui avait de la peine à en croire ses oreilles, et moi aussi je sais que le capitaine avait perdu le petit orteil du pied gauche ! Mais qu'est-ce que tout cela veut dire ? Qu'allons-nous faire ?

— Sé pas ; c'est pour ça que moué voulué savoir ce que dis.

— Je pense qu'il serait à propos d'avertir M. Léonard, c'est lui qui commande à bord, en l'absence du capitaine. Il pourrait peut-être nous donner de bons conseils, et d'ailleurs il faut bien obtenir sa permission pour un congé de deux ou trois jours.

— Eh bien ! voui, allons é li.

Trim et Tom descendirent dans la cabine où ils trouvèrent M. Léonard seul. Trim lui fit part de sa découverte et de ses soupçons. Il fut convenu qu'on n'en parlerait à personne et qu'on n'avertirait pas la police. M. Léonard donna à Trim et à Tom un congé pour faire les recherches nécessaires, et de plus une somme de vingt piastres en cas de besoin ; et il promit de faire de son côté les plus vigilantes recherches.

— Qu'allons-nous faire maintenant, dit Tom, quand ils furent remontés sur le pont.

— Sé pas trop ; moué pensé que l'y sera pas mauvais que l'un descende le long de la levée, et examine

tous les canots, pour voir si pas reconné cti-là qui a venu cri le capitaine à bord.

— Ce n'est pas une mauvaise idée. Je me rappelle bien du canot et je reconnaitrai bien ceux qui le conduisaient ; je vais suivre la levée jusqu'au couvent des Ursulines. Et où te rencontrerai-je ?

— N'importe, je va cherché dans toutes les p'tites l'auberges, et si n'apprend rien, moué revenir à bord c'tte nuit !

Trim et Tom se séparèrent, celui-ci suivant la levée et examinant tous les canots qui se trouvaient attachés le long des quais, et Trim se dirigeant du côté de la rue Royale.

Tout en marchant Trim pensait ; or tout en pensant voici les réflexions qu'il fit : “ Mon maître a été attiré dans un piège ; ce piège a été préparé avant qu'il fut arrivé à la Nouvelle-Orléans, puis qu'on a envoyé un canot au-devant de lui à bord ; c'était quelqu'un qui savait l'arrivée du *Zéphyr* aussi. Mais pourquoi lui tendre un piège ? Qui lui a tendu ce piège ? Ce n'est pas par vengeance, je ne lui connais pas d'ennemis ; pas pour prendre son argent sur lui, on ne pouvait savoir s'il en avait ; ça doit donc être quelqu'un qui devait avoir un intérêt bien grand à sa disparition, mais quel intérêt ? Il en était là de ses réflexions quand il arriva en face du No 141, la demeure de feu Alphonse Meunier. Trim tressaillit et, continuant tout haut le cours de ses réflexions, s'écria : “ Ne serait-ce pas quelqu'un qui aurait un intérêt opposé à celui de mon maître dans la succession de M. Meunier ? ” cette idée s'empara avec force de son esprit et il entra dans l'ancienne demeure du père Meunier.

Toutes les portes des chambres étaient sous scellé, à l'exception de celle de la cuisine et d'un petit cabinet, au premier, que l'on avait préparé pour le gardien nommé par la Cour des Preuves. Trim était entré par la porte de cour ; la première personne qu'il rencontra fut le mulâtre Pierrot, un des plus fidèles esclaves du père Meunier et auquel, par son testament, il avait donné la liberté et une somme de cinq cents dollars. Pierrot était assis sur un banc de bois à la porte de la cuisine, occupé à nettoyer quelques couteaux et fourchettes. Il avait l'air triste et abattu. En reconnaissant Trim, son ami d'enfance, qu'il n'avait pas encore vu depuis son retour, il se leva, étendit les bras et l'embrassa en versant des larmes. Trim eut bien de la peine à retenir les siennes, mais il fit violence à sa douleur, car il accomplissait une mission de vie ou de mort pour son maître, et avait besoin de toute sa fermeté et de son jugement.

— Me pleure pas, Pierrot, lui dit-il en se dégageant doucement, il faut montrer plus de courage.

— Ah ! mon ami Trim, quand tu l'arrivé donc ? Tu l'as appris que mon maître l'y mort la semaine passée.

— Oui, oui, moué l'a appris en arrivant au port hier matin.

— Et ton maître, le capitaine, y n'éte pas vini à la maison ; pi-t-ète y l'éte trop affligé !

— Mon maître, Pierrot, y l'éte itou, y l'éte noyé ; Trim ne put retenir un tressaillement nerveux, une larme coula de ses yeux, mais il l'essuya bien vite, de crainte de voir son ami éclater en sanglots et de lui faire perdre ainsi un temps précieux.

— Dis-moi, Pierrot, continua-t-il, ce qui est arrivé à la mort de Moissié Meunier, de quoi l'a ti mouri ? qué l'étaient les personnes qui voyaient li le plus à son les derniers moments ?

— Personne, ne vini voir li, répondit Pierrot en baissant la vue sous l'ardeur du regard de Trim ; personne excepté le docteur Rivard, qui a veillé li avant li mouri ; l'y était son seul ami !

Trim avait remarqué un certain mouvement d'ironie sur les lèvres de Pierrot, quand il prononça ces dernières paroles.

— Qué fait dire à toué,— “ docteur Rivard l'était son seul ami ” ?

Et Trim regarda Pierrot avec une telle expression d'intense anxiété, que celui-ci tressaillit, et faisant un signe à Trim passa avec lui dans le jardin. Pierrot prit un air solennel et dit à Trim d'un ton profondément affecté :

— Conné ti le docteur Rivard ?

— Pas beaucoup, un peu !

— Eh bien, moué l'a peur du docteur Rivard ; docteur Rivard bien riche, bien fort, bien méchant, moué pensé ! le docteur Rivard peut faire pendre toué, moué et tous les pauvres nègres, si voulé. . .

— Qué ce qui fait toué dire ça ?

— Écoute. . . et Pierrot regarda tout autour de lui dans le jardin, puis prenant la main de Trim dans la sienne, il lui dit : viens.

Ils allèrent tous les deux au fond du jardin, et Pierrot prit une petite fiole, qu'il avait cachée sous un tas de ballayures.

— Regarde c'te p'tite fiole ; c'est poison pareil à celui que fesé *Ned* le sorcier ; tu conné li *Ned*, le nègre Congo : et bien moué trouvé c'te p'tite fiole sur la table de mon maître une nuit, après le docteur l'éte parti. Moué connu la fiole pour cti là qué donné *Ned*. Le lendemain mon maître l'était mort !. . .

Trim était profondément absorbé dans ce que venait de lui dire Pierrot, il ne répondit pas un mot.

— Prends garde, Trim, ne va pas dire rien !. . . Docteur fera pendre toué et moué !

— Donne-moué la fiole, répondit enfin Trim ; ne l'avé pas peur du tout ! Faut moué allé voir *Ned* ; où l'y demeuré à c't'heure ?

— Rue Perdido, au bout, près de la Cyprière ” ! et Pierrot lui donna la fiole, que Trim serra dans sa poche, après l'avoir enveloppée dans une feuille de chou.

Trim se rendit à la rue Perdido et de là à la casse du nègre Congo. La porte et les contrevents étaient fermés. Trim secoua la porte avec violence et appela ; ce fut en vain, car il n'y avait personne. Cruellement désappointé, il prit tristement le chemin de la cité, se promettant de retourner le soir à la cabane de *Ned*. Il passa le reste de la journée en inutiles recherches, et quand la nuit fut venue il retourna à la case du nègre Congo, où il était, comme nous

l'avons dit dans le chapitre précédent, quand le docteur Rivard, accompagné de Pluchon, alla y chercher un serpent à sonnettes.

Trim après avoir vainement essayé de rejoindre la voiture du docteur Rivard, s'était rendu à la demeure de ce dernier, pour avoir de la vieille Marie de plus amples informations sur certaines choses qu'elle lui avait dites le jour précédent. Il trouva la vieille seule, assise au coin du feu, et faisant cuire des marrons.

— Bonjour, ma tante, lui dit Trim en entrant et prenant un siège vis-à-vis d'elle.

— Bonjour Trim ; tu l'es ben mouillé, seché ton l'habit, mon enfant.

— Ne vous l'occupez pas. Et comme ça, lui dit-il sans autre préambule, vous saviez depuis cinq ou six jours que moué devais arriver ?

— Oui, mon enfant.

— Et comment vous l'aviez appris ça ?

— Voici comment ; la semaine passée, Mossié Plichon y l'est vini ici un soir, y faisait un temps affreux, la pli y tombé comme tout, comme ce soir, mossié Plichon l'y entré et l'y enfermé avec mon maître dans son l'étude. Mossié Plichon était tout l'essoufflé, mon maître tout bourru. Moué dit à moué-même : “ y a que chose, ça c'est sûr ”, et moué allé sur le bout du pied écouter.

— Qué avez-li entendu ?

— Moué l'entendi bien docteur Rivard dire à mossié Plichon : “ faut vous allé trouver Édouard “ Phaneuf, le pilote, et que, coûte qui coûte y est “ nécessaire que capitaine Pierre n'arrive pas à la “ ville avant qu'il ait été l'averti ”.

— Il a dit ça ?

— Oui.

— Et l'après.

— Et l'après moué entendi parler de la mère Coco-Letard, pis de son l'habitation des champs, pis de ses grands garçons, puis du capitaine Pierre !

— Pis après ?

— Pis après, pu rien ; moué sauvé, quand vu le docteur se lever ”.

Les explications de la vieille Marie confirmèrent Trim dans ses soupçons, et après avoir recommandé à sa tante de ne pas parler de ce qu'elle venait de lui dire, et même de ne pas mentionner qu'il était venu la voir, il reprit le chemin de son navire, espérant y retrouver Tom, auquel il avait hâte de communiquer ses découvertes.

Quand Trim quitta la vieille Marie, le docteur n'était pas encore de retour. La pluie tombait par torrents et l'orage grondait dans toute sa fureur.

En arrivant à bord du *Zéphyr*, Trim trouva le gros Tom qui faisait sécher ses hardes dans la cambuse ; il avait parcouru la levée dans toute sa longueur et cherché dans toutes les directions, sans avoir pu rien découvrir qui put le mettre sur la voie. Trim lui raconta tout ce qu'il avait appris, sans néanmoins rien lui dire de ce que Pierrot lui avait confié, à l'égard de la petite fiole de poison, que le docteur Rivard avait oubliée dans la chambre du père Meunier. Après avoir longtemps délibéré ensemble

sur ce qu'ils feraient le lendemain, ils se quittèrent pour aller se coucher, sans en être venu à aucune conclusion satisfaisante.

Avant le jour Trim était sur le pont, impatient de commencer ses recherches. Il alla éveiller Tom qui, de son côté, ne se fit pas prier, et tous les deux se mirent en route.

— Je crois, dit Tom, que nous devrions commencer par chercher M. Pluchon.

— Oh ! non, pas si bête ; y été trop fin coquin, y découvert tout !

— Si nous cherchions la mère Coco-Letard ?

— C'est ça, moué y pense ; mais sé pas où li demeure, ni sé pas non plus où l'y est son l'habitation des champs.

— La vieille Marie ne t'a-t-elle pas dit où c'était ?

— Non, li sé pas elle-même, li ma dit que croyé la mère Coco-Letard été une vendeuse de les légumes.

— Eh bien, allons sur le marché aux légumes.

— C'est ça moué y pensé.

Ils se rendirent donc au marché aux légumes. Le temps était devenu frais et serein ; l'orage de la nuit avait purifié l'atmosphère et, à l'exception de la boue dans les rues, on n'aurait pas dit que la ville avait été visitée, quelques heures auparavant, par une aussi violente tempête. Les premières lueurs d'un beau jour commençaient à colorer l'horizon, quand ils arrivèrent. Le marché était désert et les stalles vides. Trim et Tom s'assirent sur un banc en attendant l'arrivée des revendeurs et des vendeuses. Bientôt ils arrivèrent, les uns chargés d'énormes paniers, les autres conduisant des mulets par la bride ; ceux-ci apportant de grands pots de café tout chaud, ceux-là traînant de petites charrettes à bras chargées de tous les fruits de la saison. Le marché avait l'air d'une foire, ou chacun étalait avec ordre et symétrie ses denrées sur sa stalle.

— Allons prendre une tasse de café, dit Tom, et manger un gâteau ; nous ferons parler la vendeuse.

— Allons ”.

Ils accostèrent une négresse qui n'avait pas de stalle, et qui débitait modestement ses tasses de café, assise sur un petit banc de bois portatif.

— Beau temps ce matin, dit Tom en s'adressant à la négresse d'un air dégagé.

— Oui mossié, beau temps.

— Donne-nous deux tasses de café et des gâteaux.

— Oui, mossié.

— C'é toué conné madame Coco-Letard, lui demanda Trim ?

— La mère Coco ?

— Oui, la mère Coco-Letard.

— C'ti là qui a tout piti fille, pour vendre à son la stalle ?

— Je peux pas dire, c'est la mère Coco-Letard, vendeuse de légumes.

— O ben oui, y a pas d'autres. Son la stalle est à l'aute bout du marché. Tu vas conné par son la peti fille, un grand pavillon planté devant son la stalle ; tiens, vois-ti là bas ?

Quand ils eurent pris leur café, ils se dirigèrent vers la stalle que leur avait désigné la négresse.

Clémence était occupée à disposer avec goût les légumes, qu'un esclave lui avait apportées dans une petite charrette à bras.

— Me diriez-vous où nous pourrions voir madame Coco-Letard, dit Tom à Clémence.

— C'est ici sa stalle, Monsieur, répondit modestement celle-ci, en jetant un coup d'œil sur la figure de Tom.

— Va-t-elle venir bientôt ?

— Je ne crois pas qu'elle vienne aujourd'hui ; elle s'est blessée hier matin en tombant ; elle a gardé le lit toute la journée, et si elle n'avait pas eu quelque affaire pressée à l'habitation des champs, elle ne se serait pas levée ce matin.

Trim se rapprocha de la jeune fille et fit signe à Tom de continuer.

— C'est malheureux vraiment, j'aurais voulu lui parler pour affaires pressantes.

— Qu'est-ce que c'est, monsieur, dit-elle en regardant Tom d'un air curieux ; ne pourriez-vous pas me le dire ?

Trim, qui vit que Tom paraissait embarrassé, ajouta négligemment : nous voulé acheter deux cents barils d'oranges pour expédier li à St-Louis.

— Revenez à midi et maman sera ici, j'irai la chercher.

— Nous pas pouvé attendre, continua Trim, c'est dommage, car on nous l'avait dit que madame Coco-Letard gardait toujours les meilleures oranges. C'est égal nous pouvé aller acheter ailleurs.

Clémence, qui craignait de manquer une si belle occasion, et qui bien plus craignait que sa mère ne la battit pour l'avoir laissé échapper, offrit d'aller de suite chercher sa mère, s'ils voulaient attendre.

Trim fit un signe à Tom, qui reprit :

— Oh non, ce n'est pas la peine, dites-nous où nous pourrions trouver madame Létard et nous allons y aller de suite.

— Vous ne pourrez pas trouver la place, car elle est allée à son habitation des champs.

— Et où l'est son l'habitation des champs, s'écria Trim un peu vivement.

Clémence ne remarqua pas l'expression d'impatience que manifesta Trim et répondit innocemment :

— C'est bien loin, derrière le couvent des Ursulines, au milieu de la plaine ; une maison à deux étages entourée d'un jardin. Mais vraiment c'est trop de trouble et je ne crois pas que vous puissiez la trouver.

— Nous la trouverons bien, répondirent à la fois Tom et Trim ; mais Tom, se reprenant aussitôt, ajouta : nous pourrions bien en effet ne pas la trouver, d'ailleurs peut-être n'aurons-nous pas le temps d'y aller ; dans ce cas nous reviendrons cet après-midi.

— C'est bien mieux ”, répondit Clémence, qui quoiqu'elle ne soupçonnât même pas qu'il y eut le moindre danger pour sa mère d'envoyer ces deux hommes à l'habitation des champs, sentit que la mère Coco pourrait bien la gronder et peut-être la battre, pour avoir pris sur elle de les y avoir envoyés.

Trim et Tom, au lieu de prendre la direction de l'habitation des champs, se dirigèrent du côté opposé d'un pas lent. Mais aussitôt qu'ils eurent tourné le coin de la première rue, Tom appela une voiture de remise dans laquelle il monta, Trim se plaçant à côté du cocher. Quand ils furent arrivés près du couvent des Ursulines, Tom, après avoir donné ordre au cocher d'attendre là son retour, partit avec Trim, suivant la direction que leur avait donnée Clémence.

Il pouvait être alors sept heures du matin. Le temps était calme et chaud. Le soleil brillait avec éclat. Le chant du moqueur, cet oiseau des latitudes méridionales, dont le gosier si flexible lui permet d'imiter à la perfection le chant de tous les autres oiseaux, se faisait entendre de plus en plus mélodieux, à mesure que Trim et Tom avançaient dans la campagne, et sortaient du dédale de petites rues boueuses et malpropres du faubourg Trémé ; Trim était impatient d'arriver ; Tom était rêveur, il craignait encore une déception et une infructueuse recherche.

— Et si nous ne trouvions rien, dit-il tout à coup, que ferions-nous ?

— Nous cherché toute la maison, la cave, le grenier, les armoires ! répondit Trim.

— Et si nous ne trouvions rien !

Trim tressaillit au doute de Tom, mais d'après ce que lui avait dit sa tante Marie, il était tellement persuadé que les Coco étaient les personnes qui avaient enlevé son maître, qu'il répondit avec chaleur :

— Pas possible ! moué sûr, moué senti en mon tête qué chose qui dit mon maître y été là ; moué gage mon le cou !

Tom hocha la tête et continua à marcher, réfléchissant aux moyens d'aborder la question quand ils arriveraient à la maison, que déjà ils commençaient à apercevoir au milieu de la plaine.

— Mou croyé v'là l'habitation des champs, s'écria Trim.

— Ça m'en a l'air ; comment allons-nous faire pour entrer.

— Nous cogné à la porte.

— S'ils ne veulent pas ouvrir ?

— Nous cogné pli fort !

— S'ils refusent absolument ?

— Nous enfoncé-li !

— Halte-là et si le capitaine n'y était pas ?

— Moué sûr y l'éte, et pis, si l'éte pas, moué sûr les Cocos ouvri tout suite la porte.

— Et s'ils ouvrent la porte, que ferons-nous ?

— Nous parlé, nous demandé, nous cherché ; dans tout cas toué faisé comme moué, moué faisé comme toué ; moué tapé, toué tapé ; moué couri, toué itou.

— Oh ! quand à ça compte sur moi, car nous pouvons tous les deux nous attendre à une partie de coups de poings ; mais ça, ça me chausse !

A travers la plaine, la vieille Coco avait vu venir ces deux hommes, dont un nègre. A mesure qu'ils approchaient de sa demeure, elle sentait de vagues

craintes à l'endroit de son prisonnier, dont elle ignorait la situation en ce moment. Une visite à l'habitation des champs était chose si inusitée ! Ce qui la consolait pourtant, c'était d'abord que le prisonnier ne criait jamais, si ce n'avait été un peu la veille, et que d'ailleurs ses cris pouvaient à peine se faire entendre ; ensuite ils n'étaient que deux contre trois !

Quand les deux visiteurs ne furent plus qu'à une couple d'arpents, elle appela Léon et François, deux puissants auxiliaires au besoin, auxquels elle fit part de ses inquiétudes. Après avoir délibéré quelque temps, ils convinrent d'ouvrir la porte sans difficulté si ces hommes venaient à la maison, malgré l'avis de François, qui était d'opinion de ne point ouvrir et de ne point répondre. Mais la crainte que ces étrangers ne découvrirent le soupirail du cachot, ou n'attirassent l'attention du prisonnier s'ils frappaient trop fort à la porte, leur fit prendre une résolution différente de l'avis de François. La vieille Coco courut jeter le tapis par-dessus la trappe, et Léon descendit ouvrir au premier coup que frappa Trim. Il fit un salut à Tom et ne fit pas attention à Trim ; car un nègre à la Louisiane, on ne s'occupe pas de ça !

— Bonjour, monsieur, lui dit-il, en prenant son ton le plus aimable, y a-t-il quelque chose à votre service ?

Trim et Tom furent un peu déconcertés, eux qui s'étaient attendus à de la résistance.

— Nous voudrions voir madame Coco-Letard, on nous a dit que c'était ici qu'elle demeurait.

— Qui vous a dit ça ?

— Quelqu'un.

— Ah ! bien, on vous a trompés ; elle ne demeure pas ici.

— C'est égal, qui demeure ici ?

— Mon ami, ça ne vous fait rien ; si vous avez besoin de quelque chose, je suis prêt à vous rendre service. La vieille Coco et François écoutaient au haut de l'escalier.

Trim fit un clin d'œil à Tom qui continua :

— Je cherche quelqu'un qui s'est sauvé, et que nous croyons caché dans cette maison.

— Caché dans cette maison ! répéta Léon, avec un étonnement si bien joué, que Trim et Tom commencèrent à croire qu'ils s'étaient trompés.

— Peut-être ai-je été mal informé, mais pourtant on nous avait bien assurés qu'on l'avait vu venir dans cette direction ; dans tous les cas nous aimerions à visiter la maison.

François, en voyant la tournure que prenait la conversation, descendit à son tour ; la vieille Coco se tenait prête à toute éventualité.

— Qu'est-ce qu'il veut donc, ce monsieur ? demanda François à Léon.

— Il cherche quelqu'un qu'il croit caché ici.

— Monsieur est donc un homme de police ? c'est bien, monsieur, cherchez, continua François en s'adressant à Tom ; vous êtes bien sûr de ne trouver personne, car nous avons été ici tout le

temps, et je ne crois pas qu'il put y entrer un homme sans que nous l'eussions vu ou entendu.

Tom regarda Trim dont la figure annonçait le désappointement. Tom ne savait que penser. Léon et François remarquèrent l'hésitation de Tom et ils s'enhardirent de toute l'irrésolution des autres.

— Allons, monsieur, reprit Léon d'un ton un peu plus sec, si vous voulez chercher, cherchez ; mais dépêchez-vous, car nous avons des affaires.

Trim était confondu dans ses idées et ne savait que faire ; Tom crut qu'ils avaient fait un faux pas et cherchait les moyens de s'en retirer. Déjà il se préparait à faire des excuses et à sortir, quand Trim qui était derrière lui appuyé au cadre de la porte, fit un bond en avant et d'un coup de poing porté au milieu du front, culbuta François. Tom sauta sur Léon, quoiqu'il ne comprit rien à ce que faisait Trim, et le renversa sous lui, comme s'il eut été un enfant.

Tom regardait Trim, qui renversait les tables, les miroirs, culbutait les lits, les chaises, les coffres et tout ce qu'il trouvait dans l'appartement. Il ne pouvait s'imaginer ce que tout cela voulait dire.

— Qu'as-tu donc Trim ?

— Mon maître ! mon maître ! cria Trim, il été ici ; moué entendu li, moué reconnu son la voix ! mon maître, mon maître !

Trim avait en effet parfaitement distingué la voix de son maître, quoique Tom n'eût absolument rien entendu.

Voici ce qui venait de se passer dans le cachot. Le serpent n'avait pas mordu Pierre de St-Luc, grâce à l'état de complet anéantissement dans lequel l'avait plongé sa défaillance. Le soleil qui en se moment entrait par le soupirail du cachot, frappait sur le plancher ; l'instinct du serpent qui lui fait chercher la chaleur, lui fit quitter sa position sur la poitrine de Pierre, et il était allé se baigner dans les flots de lumière et de chaleur que le soleil répandait sur le plancher. Pierre de St-Luc, en sentant disparaître ce poids qui lui pesait sur la poitrine, revint à lui peu à peu et reprit ses sens. En apercevant le serpent qui roulait avec complaisance ses anneaux bleus et gris, aux rayons du soleil, il jeta un cri. C'était ce cri que Trim avait entendu.

Trim ne découvrant rien dans l'appartement d'en bas, s'élança dans l'escalier. La Mère Coco venait au secours de ses enfants armée d'une hache, dont elle dirigea un coup sur la tête de Trim. Vif comme un poisson, Trim para le coup, arracha la hache des mains de la mère Coco, et, saisissant la vieille par les épaules, la lança aux pieds de Tom, en lui criant :

— Prendé soin de c'ti-là encore !

La hache à la main, Trim frappe, brise, défonce tout ce qui peut cacher son maître, qu'il appelle de toute la force de ses poumons. Pierre de St-Luc reconnaît la puissante voix de son Trim, son fidèle Trim ! Il n'ose croire à son bonheur, et cependant il se met à crier de toute sa voix pour guider Trim.

Celui-ci écoute et il entend son maître qui lui crie " de prendre garde à la trappe " ! Cette fois Trim est sûr et certain ; il lâche un indicible cri de

joie, tous ses membres tremblent d'émotion. Il a reconnu que la voix vient de dessous le plancher, et il a bientôt découvert la trappe qu'il ouvre. Son maître lui crie de prendre garde au serpent, mais l'œil de Trim avait déjà découvert le reptile ; il n'hésite pas un seul instant, saisit l'échelle, descend et marche droit au serpent qu'il coupe en deux d'un coup de sa hache. Puis il court à son maître, le saisit dans ses bras, couvre ses mains de baisers. Pierre de St-Luc ne trouve pas un mot à dire, ses paroles semblent s'arrêter sur sa langue. Les membres de ce pauvre Trim frissonnent de bonheur, il pleure et rit en même temps ! Dans un instant il eut coupé les liens et les courroies qui garrottaient son maître. Nous renonçons à exprimer les sentiments qui agitaient ces deux hommes en ce moment. Il est de ces sensations de l'âme pour lesquelles le langage de l'homme ne trouve pas d'expressions. Pierre de St-Luc prend la grosse main calleuse de son fidèle serviteur entre les siennes, et la presse avec une profonde reconnaissance. Trim se croit mille fois trop payé pour ce qu'il a fait, et il tombe à genoux devant son maître, qui le relève avec affection.

Au premier pas que fit Pierre il sentit ses genoux trembler sous lui, ses yeux se voilèrent et il sembla que tous les objets tourbillonnaient dans le cachot. Il fut contraint de se coucher un instant pour laisser passer cette faiblesse. Après avoir bu un coup d'eau et s'en être baigné le visage, il se sentit assez de force pour sortir du cachot, où il avait enduré tant de douleur morale et supporté tant d'outrages. Trim, qui supportait son maître, fut obligé de le porter pour monter l'échelle. L'air plus pur que Pierre respira, en sortant du cachot, lui donna de nouvelles forces et il s'assit sur une chaise. A mesure qu'il reprenait sa vigueur, il put se rappeler plus clairement les différentes circonstances de son emprisonnement et de sa délivrance ; de nouvelles craintes vinrent l'assaillir, en songeant aux brigands qui l'avaient tenu emprisonné, et quoique Trim lui eut assuré que Tom était à l'étage inférieur, gardant la mère Coco et ses deux fils. Pierre sentit un frisson parcourir ses membres, à l'idée que les Coco pourraient avoir préparé quelque embûche dans lequel pouvaient tomber Tom et Trim.

En ce moment il entendit Tom qui appelait au secours, il fit un mouvement pour se lever, mais les forces lui manquèrent et il tomba sur sa chaise.

— Cours à son secours, Trim, ils vont l'assassiner, cria Pierre ; ne t'occupe pas de moi je serai mieux dans quelques minutes."

Trim regardait son maître avec inquiétude et semblait cloué à sa place. Un nouveau cri faible et étouffé se fit entendre, et cette fois Trim fit un bond comme une panthère qui s'élançait sur sa proie ; en deux sauts il fut au pied de l'escalier ; ses yeux injectés de sang flambaient, ses lèvres contractées frémissaient, ses narines dilatées respiraient la vengeance, une vengeance terrible, féroce. La nature du nègre si extrême, son tempérament si ardent, ses appétits si animaux, ses passions si brutales, quand elles sont aiguillonnées ou agitées par la torche

brûlante de la haine ou de la vengeance, bouleversaient en ce moment l'âme de Trim dont la figure reflétait la convulsive agitation.

Il était temps qu'il arrivât, car François, en reprenant connaissance, était sauté à l'improviste sur Tom tandis que ce dernier retenait Léon, qui faisait tous ses efforts pour se débarrasser. François, de ses grandes mains osseuses, tenait Tom à la gorge et cherchait à l'étrangler. Tom avait été obligé de détacher une des mains de Léon, pour saisir François par les cheveux, qu'il réussit à amener sous lui. Malgré la force supérieure de Tom, il était évident qu'il ne pouvait soutenir longtemps ! Léon le mordait cruellement au bras et lui donnait des coups de pied dans le ventre ; François le serrait de plus en plus à la gorge. La figure de Tom bleuissait ; il sentait sa main perdre peu à peu sa force pour contenir Léon, qui redoublait ses efforts ; c'est alors qu'il lâcha le premier cri. A ce moment la mère Coco se relevait, encore à moitié étourdie ; elle chercha d'abord sa hache, mais ne la trouvant pas, elle courut à l'armoire prendre une de ces longues fourchettes à deux fourchons dont se servent les cuisiniers, et accourait pour en frapper Tom. Celui-ci en la voyant lâcha le second cri qui amenait Trim à son secours.

Il ne fallut qu'un clin d'œil à Trim pour lui faire comprendre la position relative des combattants. Il se jeta à corps perdu sur la mère Coco, qui le frappa au bras gauche de sa longue fourchette ; Trim lui porta un coup de poing dans la figure et l'étendit raide sur le plancher. Sans prendre le temps de lui ôter sa fourchette, il s'élança sur François, lui saisit les deux mains au poignet et les écarte comme il aurait fait de celles d'un enfant. François, en voyant sa proie lui échapper et se sentant au pouvoir du nègre, lâcha un cri de fureur et saisit entre ses dents l'oreille de Trim qu'il coupe en deux. Trim rugit, non pas de douleur mais de rage, mais de fureur ; ce n'est plus un homme, c'est une bête féroce ; il terrasse François sous ses pieds ; du talon de ses bottes il le frappe au visage, sur la tête, sur la poitrine, dans le corps. Le sang coule du nez, de la bouche, des yeux de François ! affreux spectacle !... La vue du sang redouble la fureur du nègre ; sa bouche écume : ce ne sont plus des cris humains qu'il fait entendre, ce sont des hurlements !... Il saisit François par les jambes et, l'enlevant au-dessus de sa tête, fait tourner au bout de ses bras le corps maigre et mutilé du malheureux Coco, dont il se préparait à écraser impitoyablement le crâne sur le mur.

Tom, qui n'a plus de difficulté à contenir Léon, demeure un instant spectateur épouvanté de la scène qui menaçait de se terminer si tragiquement pour François, et lâche un cri à Trim pour tâcher de l'arrêter. Trim est sourd à tout sentiment d'humanité. Tom lui crie d'une voix impérieuse :

— Arrête, Trim, ne le tue pas !

Trim n'entend rien ; le corps de François tournoie rapidement dans les puissantes mains du nègre, qui de l'œil cherche un endroit pour lui briser la tête...

Tom veut se jeter sur Trim pour prévenir un meurtre mais il craint de laisser échapper Léon qui tremble de tous ses membres. Déjà le nègre, la bouche écumante, les yeux à moitié sortis de la tête, a choisi et remarqué une pierre saillante sur le mur... c'en est fait de François... quand tout à coup un cri strident part de l'étage supérieur ! c'était Pierre qui ne pouvant se rendre à l'escalier et comprenant à l'exclamation de Tom, que son nègre, dans un de ses paroxysmes de fureur et de vengeance, allait commettre un meurtre inutile, avait eu recours à ce moyen. Pierre savait que Trim n'aurait pas obéi à un ordre, il ne l'aurait pas entendu, mais qu'il ne pourrait résister à un cri de douleur de la part de son maître. Aussi Trim, en entendant ce cri de détresse s'arrêta instantanément, frappé comme par un choc électrique ; il jeta à terre le corps presque inanimé de François, s'élança vers l'escalier et en un instant fut aux pieds de Pierre.

Par un de ces incompréhensibles phénomènes de la constitution humaine, un instant avait suffi pour transformer le nègre en un tout autre homme. Une sueur abondante coulait de son visage, mais ses traits tout à l'heure bouleversés, n'exprimaient plus maintenant que le plus tendre intérêt pour son maître ; ses yeux, tout à l'heure injectés de sang, n'exprimaient plus maintenant qu'une inquiète sollicitude pour la santé du capitaine Pierre. Une si soudaine et si complète transformation étonna le capitaine, quoiqu'une fois déjà il en avait eu un semblable exemple de la part de son esclave. Cependant comme pour la seconde fois il venait de faire l'expérience de la puissance sans borne qu'il pouvait exercer sur son nègre, au plus violent paroxysme de son vertige et de sa fureur, il crut prudent de lui cacher la raison qui l'avait porté à en agir ainsi, de crainte qu'une autre fois il ne put réussir par le même moyen ; aussi lui dit-il :

— Trim, je viens d'avoir une faiblesse, mais je me sens assez fort pour partir, je veux être transporté hors d'ici.

— Vous senté-ti vote tête mieux ? lui demanda Trim d'une voix encore tremblante.

— Bien mieux, bien mieux. Donne-moi le bras pour m'aider à marcher.

— Vous pas capable pour marcher, mon maître ; moué couri cherché voiture ; voiture pas loin, là bas, tout l'auprès couvent des Uslines.

— Eh bien, va vite ; tu feras attendre la voiture en dehors de la barrière du jardin.

— Oui, mon maître.

Pendant que Trim était allé chercher la voiture de louage, qui était restée près du couvent des Ursulines, Tom attachait les pieds de Léon et de François avec des cordes qu'il trouva sur une chaise, et leurs mains derrière leur dos ; il en fit autant à la mère Coco, après quoi il leur passa à chacun une corde par le milieu du corps et les attachait au pied de l'escalier. Quand il les eut bien garrotés tous les trois, il monta alors voir son capitaine. En le voyant pâle et faible, assis sur une mauvaise chaise, enveloppé

dans un drap pour tout vêtement, deux grosses larmes vinrent mouiller ses paupières.

— Comment vous trouvez-vous, mon capitaine ? lui dit-il en adoucissant sa rude voix.

— Bien mieux, mon brave ami, bien ; donne-moi la main que je la serre dans les miennes. Je te dois et à Trim une reconnaissance éternelle. Tu m'as sauvé la vie ; je ne l'oublierai jamais.

— Ce n'est pas moi, mon capitaine, c'est Trim ! je vous contera ça plus tard, aujourd'hui ça vous fatiguerait.

— Et mon *Zéphyr*, où est-il ? Qu'a-t-on fait à bord ?

— Il est au port amarré au pied de la rue Conti ; tout est bien à bord, mais ne vous occupez pas de ça maintenant, mon capitaine, vous êtes trop faible.

— Tu as raison, je me sens faible, aide-moi à me jeter sur ce sofa, en attendant que Trim m'amène la voiture.

— Tom aida son capitaine à se transporter sur le sofa, après quoi il lui apporta une paire de pantalons et une blouse dont Pierre se revêtit.

Pendant que Pierre reposait sur le sofa que les Coco avaient transporté dans cette salle, il réfléchit aux mesures qu'il devait prendre, en sortant de cette maison ; Tom avait ouvert la porte de la chambre où la mère Coco tenait enfermé ce qu'elle avait de plus précieux. Il prit un verre sur la table et y vida un peu d'eau-de-vie, qu'il mêla d'eau, pour le porter au capitaine qui le but avec avidité. L'eau-de-vie lui fit un grand bien et ranima assez ses forces pour qu'il put se transporter dans le magasin de la mère Coco ; c'est ainsi qu'elle appelait la salle où, au commencement de cette histoire, nous avons introduit la famille Coco jouant au poker.

Pierre de St-Luc, en voyant les objets de toutes sortes et de toutes valeurs déposés dans ce magasin, bazar universel, comprit que la famille Coco était une famille de voleurs ou de receleurs : il ne douta pas que plus d'un forfait pesait sur cette famille. Il n'eut pas de doutes non plus, que les Coco n'eussent été à son égard que les instruments de quelque main cachée qui les avait fait agir, et il se promit bien de n'épargner rien pour saisir les fils secrets de cette odieuse trame dont il avait failli devenir la victime.

Quand il eut appris de la bouche de Tom qu'il n'avait trouvé, en entrant dans la maison, qu'une femme et deux hommes dont Trim en avait presque massacré un dans sa fureur, il laissa échapper un soupir et éprouva un mouvement de crainte à l'idée qu'il y avait encore un de ces brigands de libre, et qu'il pourrait bien se soustraire à la juste punition qu'il méritait. Il craignait aussi que, s'il découvrait ce qui s'était passé à l'habitation des champs avant qu'on put l'arrêter, il ne donna l'alarme à ceux qui les avaient dirigés secrètement dans leur attentat sur sa personne ; il résolut de laisser Tom à l'habitation des champs, d'abord pour garder la mère Coco et ses fils, et ensuite pour arrêter toute personne qui y viendrait.

Après avoir tout arrangé avec Tom, auquel il promit d'envoyer du renfort, Pierre de St-Luc se rendit, appuyé sur son nègre, à la voiture qui l'attendait à la porte du jardin.

— Où va-ti mené li, mon maître ?

— A la maison chez monsieur Meunier.

— Il été parti pour la campagne et son la maison fermée, dit Trim avec une grande présence d'esprit, ayant senti que dans l'état de faiblesse de son maître, la nouvelle de la mort de monsieur Meunier eut pu lui être fatale.

— Eh bien ! chez madame Regnaud, No 7, rue St-Charles ”.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

LES FUNÉRAILLES

L'arrivée du capitaine Pierre et sa fin tragique s'étaient simultanément répandues à la Nouvelle-Orléans. Les journaux qui, sur une colonne, annonçaient que le riche héritier de l'immense fortune de M. Meunier était venu pour en prendre possession, annonçaient aussi sur une autre, qu'une mort prématurée avait enlevé à la société un de ses plus beaux ornements, dans la personne du capitaine Pierre de St-Luc, dont les qualités l'avaient rendu cher à tous ceux qui l'avaient connu.

Le deux novembre, vers midi, les cloches de la cathédrale sonnaient le glas du riche héritier ; le chœur et la nef de l'église, tendus de noir et éclairés par plus de quatre mille bougies, présentaient un lugubre contraste entre l'éclat du monde et les ténèbres de la mort. Au milieu de la grande allée, sur un catafalque élevé et recouvert d'un somptueux drap noir, sur lequel des larmes d'argent, repose le cercueil, dans lequel est enfermé le corps du noyé. Le clergé en surplis blancs, ayant le vénérable curé de la paroisse en tête, commence l'office des morts. Ces chants sacrés, qui se mêlent aux ronflements solennels de l'orgue et s'élèvent dans les airs, inspirent un profond recueillement à l'immense foule qui assiste au service.

Un homme tout habillé de noir, est prosterné à genoux à quelques pas en arrière du catafalque et paraît plongé dans la plus amère douleur. Des larmes abondantes s'échappent de ses yeux, il jette de profonds soupirs et se frappe la poitrine. Cet homme, c'est le docteur Rivard !

Dans un banc, presque en face du docteur, il y a un autre homme aussi habillé de noir, qui regarde, avec un religieux sentiment d'admiration, la figure baignée de pleurs de l'inconsolable docteur. Cet homme comprend toute la douleur du docteur Rivard, et il soupire ! Cet homme, c'est le Juge de la Cour des Preuves !

A quelques pas en arrière du docteur Rivard, debout, quatre de front, se trouvaient les matelots du *Zéphyr*, monsieur Léonard et les autres officiers du navire à la tête. Après les matelots du *Zéphyr*, venaient ceux du *Sauveur*. Monsieur Léonard, qui avait été informé par Trim de la délivrance du capitaine, avait cru qu'il était important de ne pas

suspendre la cérémonie des funérailles, et même d'y ajouter tout l'éclat possible par la présence des matelots du *Zéphyr* et du *Sauveur*, afin d'endormir dans une profonde sécurité ceux qui avaient trempé dans l'attentat commis sur le capitaine Pierre.

Quand les cérémonies de l'église furent terminées, le cortège funèbre accompagna au cimetière les restes du défunt. Huit matelots du *Zéphyr*, tête découverte, vêtus de noir, une large chape de crêpe suspendue en bandoulière sur leurs épaules, portaient le cercueil, le corbillard vide précédant les porteurs. La procession se forma lentement et silencieusement, aux chants des hymnes que chantaient le clergé et les choristes.

Le Juge de la Cour des Preuves prit sa place à côté du docteur Rivard, immédiatement derrière le cercueil. Venaient ensuite les matelots, quatre de front, puis la foule fermait la marche.

Au moment où la procession passait le seuil de la porte de l'église, un nègre venait d'arriver. Sa figure était triste et pensive. Quand ce nègre vit le docteur Rivard marchant derrière le cercueil, la figure contrite et s'essuyant les yeux avec un mouchoir, il ne put réprimer un mouvement d'indignation mêlé de mépris. Ce nègre, c'était Trim. Le docteur avait remarqué le mouvement de Trim.

Quand les obsèques furent terminées, le juge de la Cour des Preuves toucha le docteur Rivard sur l'épaule ; celui-ci leva les yeux sur le juge, en témoignant la plus grande surprise, comme s'il ne s'était pas auparavant aperçu de sa présence, tant il avait été absorbé dans sa douleur et son désespoir ! il s'inclina respectueusement.

— Vous ne m'aviez pas remarqué, docteur, lui dit le juge à voix basse et se penchant à son oreille.

— Pardon, monsieur le juge. Et le docteur se détourna pour s'essuyer les yeux, comme s'il avait eu honte de cette marque de faiblesse.

— Si vous pouviez venir à quatre heures au greffe de la Cour, j'aurais quelque chose à vous dire de la plus haute importance pour vous. Je viens de recevoir une lettre de la paroisse St-Martin, où j'avais envoyé un courrier afin d'obtenir certaines informations dont j'avais besoin, avant de vous faire part de certaines découvertes providentielles que j'ai faites et qui vous regardent.

— Pardon, monsieur le juge, répondit le docteur d'une voix agitée ; excusez-moi pour aujourd'hui ; je suis incapable, absolument incapable de m'occuper d'affaires.

— Je puis concevoir qu'en effet vous ne vous sentiez pas bien disposé à faire des affaires, après les afflictions dont vous avez été frappé coup sur coup depuis quelques jours.

— Hélas ! M. le juge, la vie est pleine d'amertume, ce sont des épreuves que je crains de n'être pas assez fort pour supporter.

— Si vous ne pouvez venir à quatre heures à la Cour, venez du moins chez moi, ce soir, prendre le thé. Ce que j'ai à vous dire est important, bien important pour vous, puisque j'ai découvert les parents de votre pupille.

— De mon pupille ! et la figure du docteur exprima une surprise si grande et si bien jouée, en même temps que ses yeux exprimaient pour le juge une si profonde reconnaissance, que le juge se sentit plus que payé des peines qu'il s'était données pour faire plaisir au docteur.

— Je suis trop heureux d'avoir fait cette découverte. Vous viendrez ce soir, n'est-ce pas ? Je compte sur vous ; docteur, à sept heures.

— Huit heures et demie, vous conviendrait-il ? j'ai un malade à voir à huit heures précises.

— Eh bien ! à huit heures et demie, ça fera l'affaire.

Quoique la conversation, entre le juge et le docteur, eut été tenue à voix basse, un nègre l'avait toute entendue, et il s'était retiré avant d'avoir été remarqué par le docteur, à ce qu'il crut ; mais il s'était trompé !

Le docteur Rivard suivit de l'œil le nègre, qui s'éloignait à grands pas, en se mêlant parmi la foule. Un léger froncement de sourcil contracta les plis de son front ; c'était un signe qu'il était fortement vexé, mais il rendit aussitôt à sa physionomie son expression de profonde tristesse, tellement que le juge ne s'aperçut de rien.

— Adieu, docteur, continua le juge. A huit heures et demie !

— Je n'y manquerai pas ”.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

LE DEVOIR L'EMPORTE SUR LES OBJECTIONS

Aussitôt que le juge de la Cour des Preuves eut quitté le docteur Rivard, celui-ci chercha Trim des yeux, décidé à le suivre et à avoir une explication avec lui. Le docteur connaissait parfaitement Trim et sa sagacité ; il craignait qu'il n'eût découvert quelque chose, qui aurait pu peut-être lui causer de l'embarras par la suite. Mais Trim était disparu, et le docteur s'en retourna chez lui fortement inquiet à l'endroit du nègre, quoique d'ailleurs tout semblât lui sourire. Le reste de la journée il ne put chasser de son esprit l'impression que la vue et la présence de Trim lui avait faite.

— Oh ! oh ! maître Trim, se disait-il à lui-même en marchant seul à grands pas dans son étude, tu veux te mêler des affaires qui ne te regardent pas ; prends garde que je ne te trouve encore sur mon chemin ; tu t'en repentiras ! voudrais-tu épier mes actions, par hasard ! nous verrons.

A huit heures le docteur se rendit au pied de la rue Bienville, où l'attendait Pluchon.

— Eh bien, M. Pluchon, quelles nouvelles ?

— Rien, aujourd'hui, rien.

— Tu n'es pas allé à l'habitation des champs pour savoir des nouvelles du capitaine ? et du serpent à sonnettes ?

— Non, je n'y suis pas allé, j'ai eu bien autre chose à faire ; mais je me propose d'y aller demain matin de bonne heure.

— C'est bon. S'il y a quelque chose d'important, tu viendras me le dire chez moi ; si au contraire

tout a été comme il faut, tu me conteras ça ici demain soir.

— Convenu.

— J'ai bescin de savoir une chose, M. Pluchon ; il faut que vous l'appreniez de la mère Coco, voici : c'est de savoir quel est l'enfant qu'elle a conduit à l'hospice des aliénés, sous le nom de Jérôme, il y a à peu près une dizaine d'années ; quel est le nom des parents de l'enfant, s'ils vivent encore, où ils sont, et comment l'enfant lui a été remis et par qui Je tiens à savoir tout cela, c'est important.

— J'en parlerai à la mère Coco ; est-ce pour l'orphelin dont vous vous êtes fait nommer tuteur ?

— Ça ne vous fait rien, M. Pluchon ; faites ce que je vous dis et voilà tout ; ne parlez pas de moi à la mère Coco. Quand vous aurez obtenu d'elle ce que je désire apprendre à l'égard de l'enfant, vous lui direz que, si quelqu'un, n'importe qui, la questionne sur le même sujet, elle ait à répondre "qu'elle ne s'en rappelle pas du tout, si ce n'est que ceux qui lui remirent l'enfant, pour le conduire à l'hospice, lui dirent : que son père était immensément riche."

— Oui, docteur.

— A propos, je vais avoir besoin de vous dès ce soir.

— Comment ça !

— Je m'en vais de ce pas chez M. le Juge de la Cour des Preuves, vous savez où il demeure ?

— Parfaitement.

— Je crains qu'il n'y ait quelqu'un qui épie ou fasse épier mes pas ; ce n'est peut-être qu'une fausse crainte, mais enfin je le crains ; je voudrais que vers dix heures vous veniez faire un tour auprès de la maison de M. le Juge, et si vous voyez Trim, le nègre de Pierre de St-Luc, je veux que vous l'empoigniez.

— Trim !

— Oui, Trim.

— Mais on ne l'empoigne pas comme ça !

— Prenez deux ou trois hommes avec vous, quatre, six même s'il le faut ; et si, au moment où je sortirai de chez monsieur le Juge, il me suit, sautez-lui dessus, baillonnez-le et conduisez-le chez vous ; je ne voudrais pas qu'il soupçonnât que je me sois mêlé de cette affaire.

— Je ne pourrai pas le conduire chez moi.

— Et pourquoi ?

— Parce que, d'abord, je n'ai pas de place convenable pour le mettre en sûreté ; en second lieu, parce que je n'ai personne pour le garder, et que je ne puis rester à la maison toute la journée. Mais laissez faire, je sais où le mettre.

— Et où le mettrez-vous ?

— A l'habitation des champs.

— Oh ! non ; oh, non, pas là. Je ne voudrais pas pour tout au monde qu'il vît son maître !

— Son maître, soyez tranquille quant à celui-là, il ne reviendra plus pour raconter son histoire, à moins que ce ne soit une histoire prochaine !

Le docteur ne fit pas attention au trait de finesse de Pluchon, qui lui parut de mauvais goût.

— Faites comme vous voudrez, lui répondit-il brusquement ; ne manquez pas toujours de venir ce soir à dix heures, même un peu avant.

— J'y serai et bien accompagné !

— Comment saurais-je que vous êtes arrivé ?

— En passant sous la fenêtre, je chanterai :

“ Montre-moi ton petit poisson ”.

— C'est très bien ”.

Le docteur, en quittant Pluchon, se rendit tout droit chez le juge, où il arriva, comme la pendule sonnait huit heures et demie.

— Vous êtes ponctuel, docteur, lui dit le juge en le voyant entrer.

— Ça toujours été une de mes maximes, ponctualité dans le devoir, répondit le docteur Rivard, en faisant un profond salut au juge.

— Je le sais, mon cher docteur, je le sais ; c'est une maxime que vous pratiquez à la lettre. Entrons dans mon étude ; le temps est un peu frais, malgré la belle et chaude journée que nous avons eue ; j'ai fait préparer un bon feu, et nous nous chaufferons en parlant d'affaires.

Le juge approcha deux fauteuils de la grille, dans laquelle pétillait un feu de bois de cyprès jetant une brillante flamme. Après quelques minutes de silence, pendant lesquelles le docteur examina furtivement l'expression de la physionomie joyeuse du juge, ce dernier prit une lettre de son portefeuille et la présentant au docteur Rivard :

— Lisez ceci, mon cher docteur ; j'aurai ensuite quelques questions à vous faire.

Elle était adressé à

“ l'hon. Tancrède R. . .

Juge de la Cour des Preuves,

Nouvelle-Orléans ”.

Le docteur ouvrit la lettre et lut attentivement ce qui suit :

St-Martin, 31 octobre 1836.

“ Mon cher Tancrède,

“ Aussitôt que j'eus reçu ta lettre, je me suis
 “ rendue, suivant ton désir, chez le vénérable curé
 “ de la paroisse, messire Curato, auquel je la com-
 “ muniqueai. Il se rappelle fort bien avoir marié en
 “ 1820, le 19 mars, monsieur Alphonse Meunier à
 “ une demoiselle Léocadie Mousseau, duquel ma-
 “ riage naquit un enfant, qu'il baptisa, le 21 mai
 “ 1823, du nom de *Alphonse Pierre*. Léocadie Mous-
 “ seau, mourut à la paroisse St-Martin des suites
 “ de ses couches. Le petit Alphonse Pierre fut mis
 “ en nourrice chez une femme du nom de Charlotte
 “ Paquet. Cette femme était une bonne personne,
 “ mais son mari paraît avoir été un fameux ivrogne
 “ et un mauvais sujet, du nom d'Édouard Phaneuf.
 “ Au bout de quelques mois, Phaneuf et sa femme
 “ partirent pour Bâton-Rouge, emportant l'enfant
 “ avec eux, dont on n'entendit plus parler depuis.

“ C'est tout ce que j'ai pu obtenir de renseigne-
 “ ments.

“ Le petit Jules est bien portant, il ne s'ennuie pas du tout. Maman est un peu mieux, quoiqu'encore bien souffrante de son rhumatisme. Nous nous plaisons tous bien ici. Je pense retourner avec les enfants la semaine prochaine. Adieu, mon cher Tancrede ”.

“ Ta femme affectionnée,
“ ÉLOISE R. . . ”

Le docteur Rivard, après avoir parcouru la lettre, prit une prise de tabac, pour cacher l'émotion que cette lecture lui avait causée, quoiqu'il s'attendit bien, d'après ce que lui avait dit Jérémie, à quelque chose de semblable de la part du juge. Après s'être mouché, il remit tranquillement la lettre au juge sans lui dire un mot.

— Eh bien docteur, que dites-vous de cela, reprit le juge après avoir un instant examiné l'impression que la lecture de cette lettre pouvait avoir faite sur sa figure.

— Ma foi, je ne comprends pas, monsieur le juge, où vous en voulez venir, répondit le docteur avec la plus parfaite indifférence. Je savais depuis longtemps que monsieur Meunier avait eu un enfant de son mariage avec cette demoiselle Mousseau dont parle cette lettre ; mais la mère mourut en couches et l'enfant est mort depuis longtemps, du moins à ce que j'ai toujours entendu dire à ce pauvre monsieur Meunier.

— Comment, l'enfant mort ! reprit le juge avec vivacité.

— C'est ce que monsieur Meunier a toujours cru, quoiqu'il me semble lui avoir entendu dire qu'il n'avait jamais pu en obtenir de preuves certaines.

— Ah ! continua le juge, comme si un poids eut été ôté de dessus sa poitrine, monsieur Meunier n'a jamais eu de preuve certaine de la mort de son enfant !

— C'est ce qu'il m'a dit, du moins, quoiqu'il fût bien persuadé que son pauvre petit Alphonse n'exista plus.

— Savez-vous ce qui a porté M. Meunier à croire à la mort de son enfant ?

Le docteur Rivard se passa la main sur le front, et demeura quelque temps plongé dans la plus profonde réflexion, comme s'il eut voulu rappeler à sa mémoire d'anciens souvenirs.

— Pardonnez, je suis obligé de recueillir mes souvenirs, la chose m'était tellement échappée de l'esprit.

— Prenez votre temps, docteur.

Et le juge tisonna le feu, dans lequel il jeta quelques éclats de cyprès. A la lueur de la flamme qui reflétait sur la figure du docteur, on eut pu voir une certaine hésitation qu'il surmonta néanmoins bien vite, et, après s'être servi d'une prise de tabac, il reprit :

— En effet, je me rappelle que le petit Alphonse fut mis en nourrice comme le mentionne votre lettre, chez une excellente femme, l'épouse d'un nommé Phaneuf, qui était absent depuis un an. Au bout de quelques mois, Phaneuf revint, demeura quelque

temps avec sa femme à la paroisse St-Martin, d'où il partit avec elle pour Bâton-Rouge, emmenant l'enfant.

— Oui ! c'est bien ce que m'écrit ma femme.

— Après quelques mois de résidence à Bâton-Rouge, la femme de ce Phaneuf mourut ; le petit Alphonse fut confié aux soins d'une veuve, dont le nom m'échappe en ce moment, qui en eut soin pendant un an ou plus.

— Et où était Phaneuf tout ce temps-là.

— Il était parti sans que l'on sut où il était allé.

— C'est extraordinaire, néanmoins, que monsieur Meunier ne se soit pas alors plus occupé de son enfant !

M. Meunier n'était pas à la Louisiane quand sa femme mourut. Il fut obligé de partir le lendemain du baptême de l'enfant pour la Jamaïque, d'où il s'embarqua pour aller à Canton pour affaires de commerce. Ce ne fut qu'après une absence de dix-huit mois qu'il revint.

A son retour, il se rendit immédiatement à la paroisse St-Martin, où il apprit en même temps la mort de sa femme et la disparition de son fils ! Le parrain et la marraine de l'enfant ne demeurèrent plus à St-Martin. Il se rendit de suite à Bâton-Rouge pour y chercher son fils. La femme de Phaneuf était morte. Phaneuf n'avait pas reparu. La veuve, qui avait pris soin de l'enfant pendant près d'un an, avait quitté l'endroit sans que M. Meunier put savoir de quel côté elle s'était dirigée ! Il revint alors à la Nouvelle-Orléans où il subit une longue maladie, pendant laquelle il me confia ce que je viens de vous raconter.

— Et ne put-il obtenir d'autres renseignements sur son enfant ? demanda le juge vivement intéressé.

— M. Meunier fit faire les plus minutieuses recherches, il n'épargna ni l'or ni l'argent, il envoya des exprès dans toutes les directions. Pendant deux à trois ans toutes ses recherches furent inutiles. Il désespérait de jamais retrouver son fils, quand un jour il reçut une lettre qui lui disait : “ que la femme qui avait la dernière eu soin de son enfant à Bâton-Rouge, avait été vue à la Nouvelle-Orléans, avec l'enfant qui était bien chétif ”. Cette nouvelle réveilla toutes les douleurs de ce pauvre M. Meunier ; il fut obligé de garder le lit pendant plusieurs jours. Les recherches furent renouvelées par toute la ville et les faubourgs ; la police fut employée, les plus généreuses récompenses furent offertes. Inutile ! rien ! il ne put rien découvrir. Il n'y avait point à la Nouvelle-Orléans de femme de ce nom-là . . . c'est curieux que je ne me rappelle pas du nom !

— Ne serait-ce pas la femme Coco-Letard, reprit le juge en souriant.

Le docteur se leva tout droit, de l'air le plus étonné ; c'est ça, s'écria-t-il, c'est ça ! c'était son nom, Coco-Letard ! comment l'avez-vous appris, M. le juge ? ou plutôt comment l'avez-vous deviné ? c'est un nom si peu commun !

— Continuez, docteur, je vous dirai cela tout à l'heure.

Le docteur se laissa tomber dans le fauteuil, plutôt qu'il ne s'y assit. Il se passa à plusieurs reprises la main sur le front.

— C'est étrange ! dit-il, comme se parlant à lui-même... puis reprenant son récit, il continua : M. Meunier avait fait donner dans tous les journaux le signalement de son fils, tel que l'on le lui avait dépeint. Quelques mois après, on vint apprendre à M. Meunier qu'un enfant, de quatre à cinq ans, s'était noyé en jouant sur le bord de la levée. La description de l'enfant correspondait parfaitement au signalement qui en avait été donné dans les journaux. On lui rapporta aussi qu'une femme du nom de... comment l'appellez-vous ? ah ! Coco-Letard ! pleurait son enfant qui s'était noyé.

— Je me trouvais en ce moment avec M. Meunier, nous montâmes tous deux en voiture. Quand nous arrivâmes sur la levée, la vieille femme n'y était plus, et le corps de l'enfant n'avait pas encore été retrouvé. M. Meunier donna instruction à plusieurs des personnes présentes de venir immédiatement l'informer, aussitôt que l'enfant ou sa mère aurait été trouvé. Après être restés plus d'une heure sur les lieux, nous retournâmes chez lui. Ce pauvre M. Meunier, je n'oublierai jamais l'état dans lequel il rentra à la maison ; il avait le cœur navré ; il ne pleura pas, son œil était sec, il avait les yeux fixes ! Dieu ! quelle expression dans ses yeux ! j'imagine encore le voir là devant moi, quand il s'assit dans son fauteuil. Sa figure était d'une pâleur livide, une sueur froide suintait de son front. Il demeura près d'une demi-heure dans la même position, sans remuer un muscle, toujours le même regard fixe ! Je m'étais assis près de lui attendant dans la plus grande inquiétude le résultat de cette crise. Au bout d'une demi-heure environ, il se leva, s'essuya le visage de son mouchoir fit trois à quatre tours dans la salle, puis s'arrêtant en face de moi, il me dit ces mots, que je n'oublierai jamais : *“ Dieu me punit dans mon enfant des fautes que j'ai commises dans ma jeunesse, et des infortunes que j'ai laissés au Canada ”* !

— M. Meunier fit dire des messes pour son enfant, ainsi qu'il en avait fait dire pour sa femme. Depuis ce temps il n'entendit plus parler ni de la femme... j'oublie toujours son nom...

— Coco-Letard.

— Coco-Letard ; ni de son enfant, son pauvre petit Alphonse, qu'il n'eut jamais le bonheur de presser sur son cœur de père !

Ici le docteur Rivard laissa échapper un profond soupir et s'essuya les yeux, après quoi il continua :

— Ainsi vous voyez, M. le juge, que l'enfant de M. Alphonse Meunier n'est bien que trop malheureusement mort.

— Je ne vois pas ça du tout ! répondit le juge, qui se frotta les mains de plaisir, en voyant que le récit du docteur, si naïvement narré, ne faisait que confirmer l'identité du petit Jérôme avec le petit Alphonse ; je ne vois pas ça du tout !

— Comment ?

— Supposez que le petit Alphonse ne se soit pas noyé, car puisqu'on n'a pas retrouvé son corps dans l'eau, on peut bien supposer cela.

— Que voulez-vous dire ? M. le juge, s'écria le docteur.

— Supposez encore que la Coco-Letard, fatiguée des soins qu'elle donnait, ou du trouble que lui causait ce petit orphelin chétif, dont elle ne connaissait pas le père, ce qui est clair, l'ait conduit à quelque hospice d'aliénés !

— Pas possible, M. le juge, pas possible ! Il n'y avait alors à la Nouvelle-Orléans qu'un seul hospice des aliénés, et j'en étais le médecin. Il n'aurait pu y être introduit sans que je l'eusse remarqué !

— Si vous ne l'eussiez pas remarqué !

— Comment aurais-je pu ne pas le remarquer ?

— N'y en a-t-il pas un grand nombre du même âge, et avertit-on toujours le médecin de chaque nouvel arrivant ?

— Oui, c'est vrai ; c'est bien vrai ! et le docteur sembla chercher dans ses souvenirs en affectant la plus grande surprise ; cependant... mais non, continua-t-il, ce n'est pas possible.

— Mais enfin, docteur, si c'était véritablement le cas, si le petit Alphonse Meunier avait été mené à ce même hospice, dont vous êtes le médecin, et s'il y avait été mené par l'identique Coco-Letard qui en avait eu soin à Baton-Rouge, que diriez-vous ?

— Par pitié, monsieur le juge s'écria le docteur, ne vous moquez pas de ma douleur, c'est bien assez pour moi, après avoir perdu dans M. Meunier le meilleur des amis, un frère, de perdre encore aujourd'hui le jeune Pierre de St-Luc, que j'aimais comme mon fils, sans que vous veniez encore m'accabler du reproche d'avoir eu sous mes yeux, pendant dix ans, le fils de M. Meunier et de ne pas l'avoir serré contre mon cœur et l'avoir traité comme mon enfant !

Le juge se sentit tout ému à l'accent de la voix tremblante d'émotion du docteur Rivard et de sa figure si profondément empreinte de douleur ; il se reprocha presque d'avoir tenu le docteur en suspens, et continua d'une voix grave et d'un ton solennel :

— Docteur, ce n'est pas pour ajouter à votre affliction que je vous ai prié de venir me voir ici ce soir. J'avais un acte d'ami à faire, maintenant c'est un devoir que j'ai à remplir, au nom de la société dont je suis le mandataire en ce moment. Ainsi vous pouvez m'en croire quand je vous dis, en ma qualité de juge de Cour des Preuves : *“ Que le petit Jérôme est le petit Alphonse Meunier ! Que celui vers lequel, sans le connaître, vous appelait votre cœur pour lui servir de père, était le fils de votre meilleur ami ! Que Dieu, au moment où il appelait à lui le père, rendait le fils au monde, donnant ainsi un père selon la Providence à celui dont le père selon la nature ne l'avait jamais connu ”* !

Le docteur, en entendant les premières paroles du juge, s'était levé debout, sa figure était pâle, la bouche à demi-ouverte il semblait boire les paroles

du juge. Quand le juge eut fini, le docteur tomba à genoux, les yeux et les mains levés vers le ciel ! Il fallait toute l'audacieuse effronterie du docteur Rivard, pour jouer cette hypocrite comédie en présence du juge ; mais le docteur avait eu le temps de mesurer l'étendue de sa crédulité ! Il ne resta qu'un instant à genoux, mais cette action avait été si spontanée, si naturelle, que le juge, bien loin d'y trouver rien d'affecté, n'y vit que l'élan sublime d'un noble cœur, qui remercie le ciel de l'avoir choisi pour servir de père au fils de son meilleur ami ; et il ne put retenir une larme qui s'échappa de sa paupière.

— Excusez-moi de m'être laissé aller à cet excès de faiblesse, dit le docteur Rivard en se relevant je n'ai pu m'empêcher de remercier le Tout-Puissant d'avoir si miraculeusement, je puis le dire, préservé les jours du seul rejeton de la famille Meunier.

— Ce n'est point un acte de faiblesse, docteur ; je ne vois dans votre action que l'élan spontané d'un cœur plein de religion et de reconnaissance. Le hasard, que dis-je, la Providence, vous a choisi pour être le tuteur d'un orphelin que vous croyiez pauvre, pour être le père d'un enfant que vous croyiez délaissé et jeté, sans soutien et sans guide, au milieu des écueils de ce monde ; et cette même Providence vous confie l'administration de la plus brillante fortune et l'éducation de son héritier.

A mesure que le juge parlait, la figure du docteur, qui était tournée vers la lampe, s'assombrissait. Le juge s'en aperçut et lui dit :

— Qu'avez-vous donc, docteur ?

— Vous m'effrayez, M. le juge, répondit celui-ci, je n'avais pas réfléchi à l'immense responsabilité que cette découverte va faire peser sur moi. Il m'est impossible de l'accepter. Il faudra de toute nécessité qu'il y ait un autre tuteur de nommé à l'héritier de M. Meunier !

— Impossible, répondit le juge.

— Impossible ! Et comment ça ?

— D'abord parce que la loi veut que celui qui, en retirant un aliéné de l'hospice, s'est fait nommer son tuteur, le demeure jusqu'à la majorité du pupille, si alors le pupille est jugé en état, sur avis de famille, d'administrer ses biens ; autrement le tuteur conserve ses fonctions jusqu'à sa mort ; en second lieu, parce que quand même vous ne seriez pas déjà irrévocablement le tuteur du jeune Meunier, je vous obligerai de le devenir, car vous êtes la seule personne digne et capable d'avoir soin et d'administrer consciencieusement sa succession.

— Mais, M. le juge, mon âge, mes occupations, mon incapacité dans les affaires !

— Votre âge ? raison de plus ; vos occupations ? vous les abandonnez, s'il le faut, pour ne vous occuper que de l'administration des biens de votre pupille ; votre incapacité dans les affaires ? vos talents, vos connaissances, votre intégrité, votre ponctualité et votre scrupuleuse attention vous en tiendront lieu !

— Oh ! si j'avais su, je n'aurais jamais accepté la tutelle !

— Si vous n'eussiez pas accepté la tutelle de l'orphelin Jérôme, on n'aurait peut-être jamais découvert le fils et l'héritier de monsieur Meunier. Il y a dans tout ceci le doigt de Dieu ; et si la Providence s'est servi de vous, pour faire découvrir le jeune Meunier dans l'orphelin de l'hospice, elle voulait que vous lui servissiez de père. Ce qui il y a quelques jours, n'était qu'une faveur de votre part est maintenant une obligation. Si vous ne vous sentiez plus au cœur d'attachement pour l'enfant, la religion et le devoir vous forceraient de rester son tuteur, alors même que la loi ne vous y obligerait pas !

— Ah ! monsieur le juge, n'allez pas croire que l'effrayante responsabilité que ma position m'impose m'ait fait perdre de la tendresse que je porte au fils de mon ami !

— Je le sais bien.

— Non, oh ! non, loin de là, répondit le docteur d'un air résigné, et comme une marque de l'attachement sans bornes que je ressens pour lui, je me soumetts à la volonté de Dieu et je consens à administrer les biens du jeune Meunier, sinon avec talent, du moins avec intégrité et exactitude.

— Je savais bien que le devoir l'emporterait sur toutes les objections !...

En ce moment on entendit dans la rue une voix qui chantait à tue-tête :

“ Montre-moi ton petit poisson ”.

Le docteur mit involontairement la main dans ses poches, pour voir s'il avait bien ses pistolets.

— Voici, continua le juge en remettant un papier au docteur Rivard, voici un avis que j'ai préparé pour que vous le fassiez imprimer sur les journaux du matin. C'est un avis pour informer le public que “ vû la mort du légataire universel de feu Sieur Alphonse Meunier, et la survenance d'un héritier légitime du dit A. Meunier, le juge de la Cour des Preuves procédera sans délai, sauf opposition, à l'annulation du testament et à la reconnaissance de l'héritier ”.

“ Si vous pouvez faire publier cet avis dans le Bulletin demain matin, nous procéderons à la reconnaissance demain à midi ; s'il est trop tard, comme je crains que le bureau du Bulletin ne soit actuellement fermé, nous attendrons à lundi ”.

La même voix répéta encore plus fort que la première fois :

“ Montre-moi ton petit poisson ”.

Le docteur prit le papier qu'il mit dans son portefeuille, boutonna son paletot jusque sous son menton, s'assura que ses pistolets étaient dans ses poches, souhaita le bonsoir au juge, enfonça sur ses yeux son chapeau à larges bords et sortit, en jetant un coup d'œil rapide de chaque côté de la rue.

(A suivre.)

Les épreuves sont pour nous comme le tranchant de la charrue pour le sillon du laboureur, un instrument qui ouvre l'âme, la délivre des mauvaises herbes, des ronces, des épines, et la prépare à recevoir, comme une terre bien cultivée, les semences de la grâce et de la vertu.

Saint JEAN CHRYSOSTOME.

QUE C'EST BEAU L'INSTRUCTION

MADAME.— Brigitte, regardez donc, je peux écrire mon nom dans la poussière, sur cette table.

LA SERVANTE PLEINE D'ADMIRATION.— Ah ! Madame, quelle belle chose que l'instruction.

Appelez un Taxi 2-7133

*pour faire vos achats de
Noël et du Jour de l'An*

TARIF: 20c au départ et
10c du $\frac{1}{4}$ de mille

TAXI BLEU--BLANC Ltée

81, LACHEVROTIÈRE

TÉL: 2-7133

N. B. Taux spéciaux pour magasiner
\$2.00 de l'heure.

NOËL

s'en vient vite

Achetez vos cadeaux avant la presse des derniers jours.

Donnez quelque chose d'utile.

Ce sera plus apprécié.

A part les articles de sports qu'on peut compter comme utiles à la santé, nous avons un superbe assortiment d'ustensiles de cuisine en Aluminium qui feront plaisir à quiconque les recevra en cadeau de Noël ou Jour de l'An.

Wm. DOYLE, Enr.

15, rue St-Pierre, Québec. Tél. 2-0698

La Caisse d'Économie de Mon traitement
N.-D. de Québec vous

Banque d'Épargne

SIEGE SOCIAL :

21, rue St-Jean, Québec

Sept Succursales à Québec.
Deux Succursales à Lévis.

L'épargne conduit à la fortune.

offre la santé

Femme, j'ai subi comme vous maux de tête, maux de reins, constipation, attaques de nerfs et insomnies. L'expérience et l'étude m'ont enseigné les remèdes à ces maux. Je puis maintenant vous venir en aide. Envoyez-moi simplement des détails sur votre compte et je vous expédierai **absolument gratuit**, un traitement d'essai de dix jours. Je suis venue en aide à des centaines de femmes. 25F

MME. M. SUMMERS
BOITE 25 F WINDSOR, ONT.



\$3.95 Pour ce violon, une valeur de \$7.50, vous sera donné en prime pour la vente de nos graines. Gratis sur demande, notre catalogue de 500 "bargains."

Allen Nouveautés

St-ZACHARIE, P. Q.

Abonnez-vous à

" L'ACTION CATHOLIQUE "

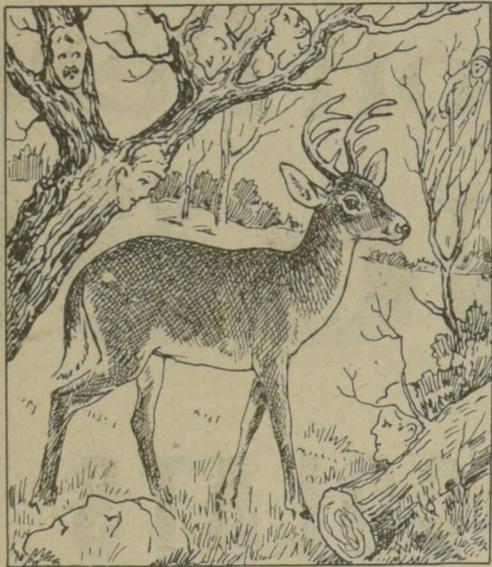
DEVINETTE

\$ 9,000.00
DONNE GRATIS

Les Prix en Argent que nous avons donnés s'élèvent au montant ci-haut mentionné.

Nous donnerons encore \$500.00 comme suit.

- | | |
|-----------------------------------|-----------------|
| 1er Prix \$100. | 5ème Prix \$40. |
| 2ème Prix \$ 75. | 6ème Prix \$30. |
| 3ème Prix \$ 60. | 7ème Prix \$25. |
| 4ème Prix \$ 50. | 8ème Prix \$20. |
| 5 Prix de \$10. Chacun en Argent | |
| 10 Prix de \$ 5. Chacun en Argent | |

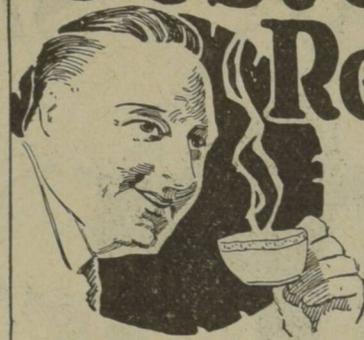


Resolvez cette devinette et obtenez un PRIX EN ARGENT. Si vous regardez de près vous verrez les figures de sept personnes, qui regardent le chevreuil.

POUVEZ VOUS LES TROUVER? Si vous les trouvez marquez les d'un X, découpez la vignette et envoyez-nous là avec un papier sur lequel vous écrirez: "J'ai trouvé toutes les figures et les ai marquées." Ecrivez aussi votre nom et votre adresse. Dans le cas d'égalité l'écriture et la propreté seront un point important. Si votre réponse est juste nous vous aviserons par le retour de la malle, d'une condition très simple à remplir. N'envoyez pas d'argent. Vous pourrez être un des gagnants sans dépenser un sou de votre argent.

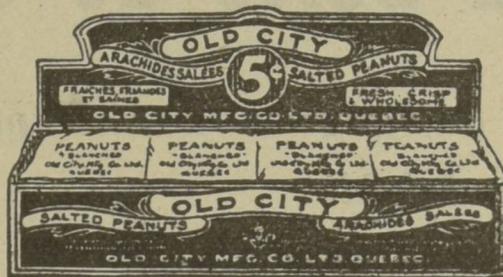
Envoyez votre réponse directement à
GOOD HOPE MANUFACTURING COMPANY
Bâtisse Mutual Life Rue Craig Ouest, MONTREAL

"C'est du Reno"



LE THÈ RENO

SE DISTINGUE
PAR SA FORCE
ET
SON ARÔME
RICHE



La Hernie Guérie

par les PLAPAO-PADS ADHESIFS DE STUART signifie que vous pouvez jeter au loin les bandages douloureux, parce qu'ils sont faits pour guérir et non seulement pour retenir la hernie. Mais s'adaptant justement ils sont aussi un facteur important pour retenir les hernies qui ne se peuvent retenir par les bandages. PAS DE BOUCLES, COURROIES OU DE RESSORTS. Doux comme le velours, facile à appliquer, pas dispendieux. Action continue jour et nuit. Obtint grand prix à Paris et médaille d'or à Rome. Nous prouvons nos avancés en vous envoyant PLAPAO D'ESSAI et le livre de M. Stuart sur la hernie. ABSOLUMENT GRATIS. N'envoyez pas d'argent. Ecrivez aujourd'hui à : PLAPAO Co., 2613, Stuart Bldg., St-Louis, Mo., E.-U.

TEL. 2-6636

Boulangerie Modèle

Hethrington

Toutes variétés de produits de boulangerie tels que Pain, Biscuits, etc. Pâtisseries de haute qualité, délivrées chaque jour dans toutes les parties de la ville.

Demandez nos biscuits "SODA"

364, rue St-Jean, :: QUEBEC

Matériaux de Construction

Avant de construire, consultez-nous. Notre assortiment est des plus complets et nos prix, à la portée de tous,

TERRA COTTA "NATCO"



Briques ordinaires et briques à feu de toutes sortes, briques de pavage
Bardeaux d'"asphalte" et papiers de toutes qualités
Stucco Bishopric, Ciment, Chaux, Plâtre Rockwall, Etc., Etc.



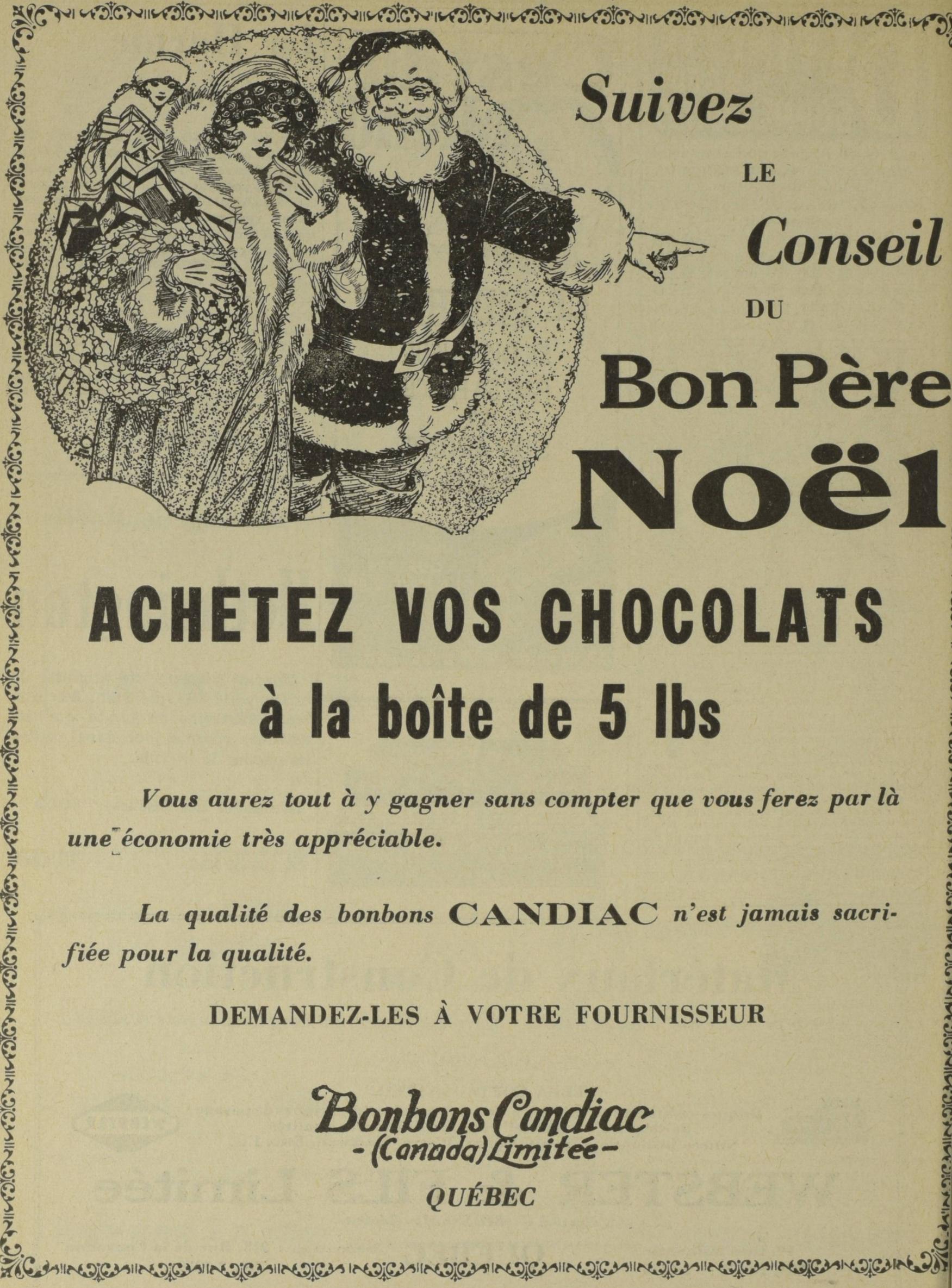
WEBSTER & FILS Limitée

Haro'd G. BOISSEAU, Gérant

79, Rue Dalhousie
Tél. 2-6575 — 2-6576

QUEBEC

Succursale: 218, Rue de la Couronne
Tél. 2-7279



Suivez

LE

Conseil

DU

**Bon Père
Noël**

**ACHETEZ VOS CHOCOLATS
à la boîte de 5 lbs**

*Vous aurez tout à y gagner sans compter que vous ferez par là
une économie très appréciable.*

*La qualité des bonbons **CANDIAC** n'est jamais sacrifiée pour la qualité.*

DEMANDEZ-LES À VOTRE FOURNISSEUR

Bonbons Candiac
- (Canada) Limitée -

QUÉBEC